

SÉRIE NOIRE  
sous la direction de Marcel Duhamel

JIM THOMPSON

# Un chouette petit lot

*Traduit de l'américain par  
N. Shklar*

*nrf*

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE  
sous la direction de Marcel Duhamel

JIM THOMPSON

# Un chouette petit lot

*Traduit de l'américain par  
N. Shklar*

*nrf*

GALLIMARD



# I

Il avait rêvé d'elle. Mais, en se réveillant dans la moiteur étouffante de la nuit, il découvrit que c'était son oreiller qu'il tenait enlacé. La taie était humide de salive à l'endroit où il avait pressé les lèvres. Il envoya valser l'oreiller à l'autre bout de la chambre, dégoûté et déçu à la fois.

Une fille sensationnelle, se dit-il, l'esprit encore embrumé, tout en cherchant à tâtons ses cigarettes sur la table basse, entre le réveil et la lampe de chevet. Une pépée de rêve ! Malheureusement pour lui, elle ne serait jamais qu'un rêve, autant se fourrer ça dans le crâne. Il lui fallait continuer à gagner du fric, à éviter les histoires. On l'avait bien prévenu, le jour de son engagement à l'hôtel Manton : les chasseurs qui faisaient du gringue aux clientes s'attiraient fatalement les pires embêtements.

— Nous sommes très stricts en ce qui concerne la clientèle, avait expliqué le chef du personnel. Ici, une tapineuse ne va pas plus loin que la réception. Ou alors elle ne reste pas longtemps, et l'employé non plus. C'est la moindre des choses, voyez-vous, Rhodes. Les clients ne sont peut-être pas toujours eux-mêmes irréprochables, mais ils ne voudraient pas payer une chambre plus de dix dollars par jour si c'est dans un bordel !

— Je comprends, avait murmuré Dusty.

— Bien sûr, ce ne sont pas tous des enfants de chœur. Mais tant qu'ils savent se montrer discrets, nous fermons les yeux sur les petites irrégularités. Seulement, nous ne nous en mêlons jamais, vu ? Ne vous montrez jamais trop familier avec une cliente, même si elle semble vous encourager. Vous vous êtes peut-être mépris. Elle peut changer d'avis. Et c'est l'hôtel qui risque de se retrouver avec une sale affaire sur les bras.

Dusty avait de nouveau acquiescé en rougissant. Il y avait déjà près d'un an.

Au temps où il était encore incapable d'encaisser une insulte. À une époque où il n'avait pas encore appris à courber l'échine et... à haïr. Il s'imaginait alors qu'il s'agissait seulement d'un emploi temporaire, d'un boulot bien payé où l'on ne vous demandait pas les connaissances professionnelles ni les références généralement exigées. C'était encore du vivant de Maman. Papa avait encore des chances d'obtenir sa réintégration dans le personnel enseignant. Quant à lui, Dusty, s'il était obligé d'abandonner ses études, ce ne serait sans doute que pour quelques mois. Il le croyait alors, ou tout au moins l'espérait. Un jour, il serait médecin et ne se contenterait pas d'une simple livrée avec un numéro dessus.

Les joues en feu, il avait acquiescé pour couper court à l'entretien. Le visage du chef du personnel s'était radouci ; il l'avait appelé par son prénom :

— Êtes-vous bien décidé à faire ce genre de travail, Bill ? Je pourrais vous trouver un emploi à l'office ou à la réception, enfin quelque chose dans ce goût-là. Évidemment, vous ne gagneriez pas autant qu'avec les pourboires, mais...

— Merci beaucoup, avait répliqué Dusty. Mais je crois qu'il vaut mieux que je prenne celui-là, l'emploi qui rapporte le plus.

— Dans ce cas, n'oubliez pas ce que je vous ai dit. (Le chef du personnel avait repris son ton sec.) À ce propos, je préfère honnêtement vous prévenir que tous mes employés en contact avec la clientèle font l'objet de contrôles périodiques.

— Des contrôles ?

— Oui, par des inspectrices. Des mouches, comme nous les appelons. Alors, si une belle fille vous fait des avances, méfiez-vous. Elle travaille peut-être pour l'hôtel.

Dusty avait marmonné une promesse. Et, jusqu'à la veille au soir, il avait respecté la consigne, sans défaillance. Ce n'était pas faute de tentations. Comme l'avait souligné le chef du personnel, la clientèle n'était pas composée que de petits saints, et c'était surtout le prix élevé des chambres qui opérait le filtrage. Inutile de présenter un relevé de comptes ou un certificat de mariage pour obtenir une chambre. Le Manton s'attachait moins à la respectabilité qu'à l'apparence de respectabilité ; il se préoccupait plus de ses intérêts que des mœurs de la clientèle.

En fait, Dusty avait l'impression que celle-ci comportait pas mal de couples irréguliers qui préféraient le Manton à d'autres établissements moins chers et moins pointilleux. En tout cas, plus d'une cliente lui avait fait des invites sans équivoque, mais il n'avait pas bronché. Non par peur de tomber sur une « mouche », mais parce que ça ne l'intéressait pas, un point c'est tout. Quand on est dans les embêtements jusqu'au cou, il n'y a pas de place pour les

femmes.

Et puis, la veille au soir...

Dusty bâilla, jeta un coup d'œil sur le réveil et lança les jambes hors du lit. Il resta un moment assis au bord du matelas, à se frotter les orteils contre le sol tiède, puis il se mit debout et se dirigea vers la salle de bains. Il prit rapidement une douche froide et commença à se raser.

Même avec sa joue tendue et barbouillée de savon à barbe, il était beau et, qui plus est, il avait l'air intelligent. Quand il était enfant, et que les autres gosses le traitaient de « Petit Minet » et lui criaient : « Hou ! La fille ! », il avait pris sa beauté en grippe. Peu à peu, il avait fini par se faire une raison, mais il lui en voulait toujours. Ce n'était pas son physique qui lui apporterait ce qu'il cherchait dans la vie et, avec les dix années qu'il avait encore devant lui, il n'avait pas le temps pour ce genre de succès. Après tout, c'est médecin qu'il voulait devenir, pas acteur !

Un an auparavant, il avait commencé à travailler au Manton et, au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, il s'était fait peu à peu à l'idée qu'il ne pourrait poursuivre ses études et qu'il ne deviendrait jamais médecin. Mais ça n'avait pas pour autant modifié son attitude. C'était son physique qui le différenciait des autres employés, suscitait leur jalousie et le privait de l'anonymat auquel il aspirait, sans compter qu'il lui valait, de la part de certaines clientes, des attentions fâcheuses et même dangereuses.

Il n'en récoltait que des embêtements. Et, des embêtements, il en avait plein les bottes.

Et puis, il y avait eu la veille au soir et, pour la première fois de sa vie, il s'était enfin réjoui d'être tel qu'il était. À cause d'elle, à cause de ce qui s'était passé la veille.

Il s'aspergea le visage, s'essuya et s'inspecta dans la glace en fronçant les sourcils. *In petto*, il conseilla à son image d'oublier cette soirée-là. Une souris comme ça ne s'attaquait pas aux chasseurs des hôtels. Elle jouait peut-être un peu les allumeuses, mais ça n'allait pas plus loin. Et même à supposer que ça aille plus loin, à supposer qu'il arrive à la calecer, qu'est-ce qu'il y gagnerait ? Des clous ! Ou plutôt, si : des soucis en pagaille ! Il n'arriverait peut-être pas à la laisser tomber et, en tout cas, il ne pourrait certainement pas se cramponner à elle. Pour un plaisir forcément illusoire et qui le laisserait encore plus inassouvi qu'auparavant, il risquait de perdre sa place. Et peut-être bien pis.

Il retourna s'habiller dans la chambre : pantalon gris, chaussures sport noir et blanc, chemise bleue, cravate noire. Il passa une veste de flanelle bleue qu'il garnit d'une pochette blanche. Distraitement, il boutonna le deuxième bouton, toujours dévoré d'inquiétude, et récapitula les événements de la nuit dernière.

D'après la fiche qu'elle avait remplie, elle s'appelait Marcia Hillis et venait de Dallas, Texas. Dusty supposait qu'elle était arrivée en ville par le train de vingt-trois heures cinquante-cinq, puisqu'elle avait débarqué à l'hôtel peu après minuit alors qu'il venait de prendre son service. Il lui avait ouvert la portière de son taxi, puis s'était emparé de ses bagages. Il avait ensuite traversé le trottoir pour gagner l'entrée du hall. Il n'y avait pas de portier à cette heure-là, aussi c'était Dusty qui avait poussé la porte ; puis il s'était retourné et l'avait attendue, le sourire professionnel aux lèvres.

Elle finissait de payer le chauffeur. Puis elle avait surgi de l'obscurité du taxi. Elle s'était avancée dans la lumière éblouissante de la marquise. Dusty avait cillé. Son cœur avait fait un bond jusqu'au fond de sa gorge puis était retombé au creux de l'estomac. Il avait failli en lâcher les bagages !

Certes, il avait déjà vu pas mal de jolies filles dans sa vie, au Manton et ailleurs. Il les avait vues et elles avaient montré sans vergogne qu'elles aussi l'avaient remarqué. Mais il n'était encore jamais tombé sur une fille comme celle-là. Ce n'était pas une femme, c'était toutes les femmes à la fois. Cette idée le frappa dès le premier instant. À elle seule, elle les personnifiait toutes, ou du moins toutes les plus belles, les plus distinguées. Elle avait vingt ans, trente ans, soixante ans !

Son visage aux yeux bruns et paisibles, aux lèvres délicatement ourlées, avait vingt ans, mais il n'avait pas l'air un peu niais qui va souvent de pair avec cet âge-là. Son corps épanoui était celui d'une femme de trente ans, mais sans l'avachissement des chairs qui se manifeste parfois à la trentaine. Sa chevelure faisait soixante ans. Du moins était-ce comme ça qu'il la voyait. Ou plus exactement, la soixantaine, telle qu'elle est dépeinte dans les romans et sur les portraits. Elle était complètement grise, tout en demeurant souple et brillante et pas du tout de ce gris banal, rêche et craquant, qui évoque la mort. Elle portait les cheveux mi-longs, et leur masse soyeuse et luisante balayait presque les épaules de son tailleur. Il baissa les yeux quand elle passa devant lui et il la suivit dans le hall, sidéré.

Apparemment, elle produisait sur Bascom, le préposé à la réception, à peu près le même effet que sur lui. Il avait déjà posé précipitamment une fiche d'inscription sur la table et il lui tendait un stylo alors qu'elle était encore à trois mètres de lui. On ne peut pas dire que c'était tellement son genre. Dusty avait beau se creuser la tête, il n'avait jamais vu Bascom louer une chambre à une dame seule. Il éprouvait même un malin plaisir à les envoyer balader. Mais, avec Miss Marcia Hillis, il était tout sourires, il ne lui dédia même pas ce coup d'œil appuyé et glacial, de rigueur chez lui en pareil cas, lorsqu'elle tiqua sur le prix de la chambre.



— Mais oui, bien sûr, bien sûr, murmura-t-il avec une onction tout à fait exceptionnelle, quinze dollars c'est une somme. Attendez... Oui, je dois avoir une chambre à dix dollars, je vais vous donner celle-là.

Il lui alloua une chambre, au neuvième et dernier étage, exposée au sud. Elle était située tout au bout du couloir, assez loin de l'ascenseur, et n'était guère spacieuse. Mais c'était incontestablement la meilleure des chambres à dix dollars de tout l'hôtel. À cette époque de l'année, il faisait une chaleur accablante en ville et les chambres sud des étages supérieurs étaient tout particulièrement recherchées.

Dusty la précéda le long du grand couloir garni d'une épaisse moquette. Il ouvrit la porte, fit jouer l'interrupteur et, sans même la regarder, lui fit signe d'entrer. Elle pénétra dans la pièce en le frôlant au passage, au moment où il se baissait pour ramasser les bagages – une valise, un carton à chapeaux et un sac de voyage – qu'il plaça sur une banquette près de la porte.

Il éclaira la salle de bains, vérifia le distributeur d'eau glacée et s'assura qu'il ne manquait ni le savon ni les serviettes.

Il sortit de la salle de bains, se dirigea vers la porte.

Oppressé. Toujours sans oser la regarder. Un petit signal rouge s'allumait dans sa tête. Attention, danger ! Il n'en voulait pas, de son pourboire. Simplement se tirer de là avant qu'il ne soit trop tard.

— J'espère que vous êtes bien installée. (Il posa la main sur la poignée de la porte.) Bonne nuit, madame !

— Un instant, dit-elle d'une voix ferme. Il n'y a donc pas de ventilateur dans cette chambre ?

— C'est inutile. De ce côté-ci de l'hôtel il y a une bonne brise, très agréable.

— Ah ! Dans ce cas, pourriez-vous ouvrir la fenêtre, s'il vous plaît ?

C'était exactement ce qu'il redoutait. Elle se tenait en effet près du lit, entre le lit et la commode, ce qui lui laissait à peine la place de passer. Il savait parfaitement qu'avec cette souris il ne pouvait guère se fier à son propre sang-froid et qu'elle ne bougerait pas d'un poil.

Il hésita un instant, les yeux rivés sur le mur, juste au-dessus de la chevelure argentée de la belle cliente. Mais, naturellement, il ne pouvait pas refuser. Il s'élança si brusquement qu'elle plia les genoux et faillit tomber à la renverse sur le lit. Il remonta d'un coup sec le panneau de la fenêtre et la forte brise du sud s'engouffra dans la pièce... et fit claquer la porte.

Il pivota et la dévisagea enfin.

Désormais, elle lui faisait face. Au bout de ses doigts fuselés brillait une pièce de cinquante cents.

— Merci infiniment, dit-elle. Qui dois-je demander... si j'ai besoin de quelque chose ?

— Je... (Il s'humecta les lèvres.) Je suis le seul chasseur de service de nuit. Ce n'est pas la peine de donner mon nom.

Elle le dévisagea sans mot dire. Les yeux toujours braqués sur les siens, elle se dirigea vers lui, le bras tendu. Sa main s'abaissa, s'introduisit dans la poche de son pantalon pour y déposer la pièce et y resta enfouie.

— Dusty, laissa-t-il échapper maladroitement. (Il fallait faire quelque chose, dire quelque chose, sinon il allait exploser.) Enfin... c'est-à-dire, je m'appelle Bill, ou plutôt mon nom c'est Rhodes, mais tout le monde m'appelle Dus...

— Je vois. (La main toujours dans la poche de Dusty, elle prit un air songeur.) À quelle heure quittez-vous le service, Dusty ?

— À... à sept heures. Je travaille de minuit à sept heures.

— Vous devez vous sentir terriblement seul. Ça doit être affreux d'errer comme ça toute la nuit dans un grand hôtel, non ? La solitude ne vous pèse pas trop, Dusty ?

— Écou... écoutez, Miss, balbutia-t-il. Je... je...

— Mais vous ne devez sûrement pas rester seul bien longtemps. Un beau garçon comme vous !

Elle se pencha vers lui. Soudain... bon sang ! Impossible de s'en empêcher... Soudain, il l'entoura de ses bras, ses mains se posèrent sur les douces rondeurs de ses hanches. Et puis, tout d'un coup...

Et puis, tout d'un coup, elle se trouva à deux mètres de lui. Près de la fenêtre. Sa voix et son visage étaient aussi glacés que la brise qui s'engouffrait dans la chambre.

— Je vous ai bien donné votre pourboire ? Dans ce cas, je crois que ce sera tout.

Il en resta comme deux ronds de flan. À croire qu'il venait d'être brusquement projeté d'un four en plein dans une glacière. Il se dirigea vers la porte, furieux, déçu et en même temps soulagé. Il frissonna un peu à la pensée de ce qui aurait pu arriver si elle ne l'avait pas envoyé paître. Il avait le sentiment de l'avoir échappé belle, mais aussi le regret d'en avoir trop bien réchappé.

Il atteignit la porte. De nouveau, la voix de Miss Hillis s'éleva derrière lui. De nouveau chaude, alanguie, pleine de promesses.

— Ce sera tout... répéta-t-elle, pour le moment.

Lentement, il se retourna.

Elle était encore plantée près de la fenêtre. Le vent faisait voler les rideaux blancs comme de longs voiles autour de son corps épanoui, et onduler sa chevelure d'argent. Se découpant ainsi sur le fond de la nuit, entourée de draperies agitées par la brise, elle ressemblait à l'une de ces sirènes incroyablement belles qui se dressent à la proue des vaisseaux vikings. Non,

ce n'était pas tout à fait exact. Elle était trop pétulante pour ça. Elle ressemblait plutôt à une de ces déesses antiques qui, lassées des plaisirs célestes descendent sur terre pour faire les délices de l'homme. Vénus, Cérès, la déesse de la terre. La femme éternelle qui ne vieillit jamais.

— Bon, eh bien, voilà, fit-elle. Ce sera tout pour le moment, Dusty.

Elle eut alors un petit rire gentiment moqueur. Il laissa la porte claquer derrière lui. En fait, il la fit bel et bien claquer et ne cessa de maudire sa cliente en regagnant l'ascenseur.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, près d'un quart d'heure s'était écoulé depuis le moment où il avait quitté le hall. Derrière le long comptoir de marbre, le réceptionniste Bascom l'interpella aigrement :

— Où est-ce que t'étais fourré ? Qu'est-ce que t'as fichu tout ce temps-là dans cette chambre ?

— Il a fallu que j'aie cherché des serviettes à la lingerie, mentit Dusty. Une sottise de la femme de chambre, sans doute.

— T'es sûr que ce n'est pas toi qui as fait une sottise, des fois ?

— Non, non, la femme de chambre... Et vous aussi, peut-être bien ! ajouta Dusty avec un sourire ironique.

Bascom pinça les lèvres et détourna les yeux, l'air gêné.

Comme beaucoup d'hôtels de luxe, le Manton n'avait que peu de chambres correspondant aux prix les plus bas. En l'occurrence, il n'en possédait que six à dix dollars, le prix minimum. On les louait parcimonieusement aux fidèles clients, comme par faveur. Dusty avait beau fouiller dans sa mémoire, il n'avait jamais ouï dire qu'on en eût cédé une la nuit. Un voyageur qui arrive en ville tard dans la soirée est prêt à payer n'importe quel prix. Et il en a les moyens.

Bascom avait commis une faute professionnelle. Et même une double faute. Pour commencer, il avait causé un préjudice à l'hôtel en le privant du supplément qu'aurait rapporté la location d'une chambre plus chère. Ensuite, il avait virtuellement causé un préjudice à un fidèle client en le privant d'un avantage traditionnel.

Ça déplaisait, non seulement au fidèle client, mais aussi aux employés de jour et à la direction. Évidemment, vu le rythme des locations, la faute de Bascom avait toutes les chances de passer inaperçue. Mais s'il arrivait à Dusty d'y faire allusion, tout à fait incidemment, inutile de dire que...

Bascom tourna les talons et se retira dans la cage du caissier. Au bout d'un moment, il appela Dusty pour lui demander de l'aider à faire les bordereaux, et l'incident fut clos.

En tout cas, méditait Dusty, toujours planté devant la glace, il n'avait pas à s'inquiéter. Si c'était une entôleuse, une de ces souris qui vous aguichent et ameutent ensuite à grands cris la direction, elle aurait fait son numéro la nuit dernière. Une femme n'a pas besoin de réfléchir sept heures durant pour s'apercevoir qu'on lui a manqué de respect.

Sur ces entrefaites, il entendit s'ouvrir la porte garnie de toile métallique donnant sous la véranda, puis le pas traînant de son père. Il fronça les sourcils, furieux d'être dérangé dans ses réflexions.

D'ailleurs, qui était donc cette Miss Marcia Hillis, de Dallas, Texas ? Qu'est-ce qu'elle pouvait bien être ?

Sûrement pas une putain. Elle ne lui avait pas fait de propositions et on apprend vite à détecter ce genre de bonnes femmes quand on travaille dans un hôtel. Peu importe leur toilette ou leurs manières, on les repère de loin.

Ni une « mouche » à la solde de l'hôtel. Sinon, elle n'aurait pas renâclé devant le prix de la chambre, puisque ce n'était pas elle, mais la boîte, qui aurait payé la note.

Une femme d'affaires, alors ? Pas question ! Elle n'avait pas leur façon de parler. Et puis, quand on est dans les affaires, on ne débarque pas en pleine nuit dans un hôtel sans avoir retenu de chambre.

Une touriste ? Pas davantage. D'abord, il n'y avait rien d'intéressant en ville pour des touristes, et puis elle n'avait pas une tête à être venue voir les curiosités du pays.

Une habituée des champs de courses ? Ça collait mieux avec son personnage, d'autant plus qu'à la saison des courses le gratin du turf élisait son quartier général au Manton. Ça collait, mais il était bien convaincu que ce n'était pas le cas. La saison hippique ne commençait que dans trois semaines et pas un turfiste n'apparaîtrait en ville avant quinze jours.

« C'est probablement, finit-il par conclure, une bonne femme désœuvrée cherchant l'aventure et la redoutant en même temps. Une gonzesse qui erre sans, but d'un endroit à l'autre, sans avoir rien à fiche et avec tout son temps devant elle. »

Bon et après ? Qu'est-ce que ça pouvait faire ? Peu lui importait ce qu'elle était au juste, il ne se laisserait plus embobiner comme la veille. Qu'elle essaie un peu de lui refaire ce coup-là, il est vrai qu'elle avait pu se tirer dans la journée, et il lui clouerait le bec proprement.

... Une petite toux embarrassée s'éleva derrière lui.

Les sourcils froncés, Dusty se retourna vers son père, planté dans l'encadrement de la porte.

## II

D'accord, le paternel était malade, beaucoup plus malade qu'il ne l'imaginait. Mais ça ne justifiait tout de même pas une pareille dégaine ! Ce n'était pas une excuse, aux yeux de Dusty. Il avait commencé à se négliger au moment où il avait été chassé de l'enseignement ; puis sa femme, la mère adoptive de Dusty, était morte, et alors il s'était complètement laissé aller.

Il restait des journées entières sans se raser, des semaines sans se faire couper les cheveux. Ses vêtements étaient couverts de taches et fripés comme s'il s'était couché sans se déshabiller. Il avait l'air d'un clochard, d'un véritable épouvantail à moineaux. Et ce n'était pas encore ça le pire. Le pire, c'était la déchéance morale où il se complaisait. On aurait dit qu'il se faisait une gloire de ses étourderies, de sa distraction continuelle, comme s'il prenait un malin plaisir à bousiller stupidement les rares petites besognes qu'on laissait à ses soins.

Enfin, quoi, bon Dieu ! songeait Dusty, son père n'avait guère plus de soixante ans, et il était déjà presque gâteux ! Impossible de lui confier la moindre tâche. Si on l'envoyait chercher une savonnette, on pouvait être sûr qu'il ne saurait même pas se faire rendre correctement la monnaie !

— Alors, Papa ? (Dusty s'efforça de prendre un air moins renfrogné.) Comment ça va ?

— Très bien, Bill. Très bien. As-tu bien dormi ?

— Pas mal. Pour autant qu'on puisse fermer l'œil avec cette chaleur.

M. Rhodes acquiesça distraitement. Un filet de salive dégoulinait le long de sa bouche et il s'essuya le menton avec le revers de la main.

— Bill, j'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre des avocats. Ils pensent que...

— Est-ce qu'il y a quelque chose à manger dans la maison ? coupa Dusty. De quoi faire un sandwich ?

— Je voulais t'en parler, Bill. Ils pensent que...

De nouveau Dusty l'interrompit. Il savait ce que pensaient les hommes de loi. Exactement la même chose que d'habitude. Que l'affaire de son père allait sûrement passer un jour ou l'autre en appel devant une juridiction supérieure et que lui, Dusty, était un gogo à qui ils pouvaient indéfiniment extorquer des honoraires.

— Papa, dit-il d'une voix cassante. On parlera des avocats une autre fois. Pour l'instant je voudrais savoir pourquoi il n'y a rien à bouffer dans la maison. Qu'est-ce que tu as fait de l'argent que je t'ai donné ?

— Ma foi, je... je... (Le vieil homme ouvrait puérilement de grands yeux étonnés.) Voyons, qu'est-ce que j'ai bien pu...

— Ça ne fait rien, soupira Dusty. Laisse tomber. Mais tu as acheté quelque chose pour toi au moins, n'est-ce pas ? Tu t'es acheté quelque chose à manger, dis, papa ?

— Heu... oui, oui, bien sûr, répondit M. Rhodes, précipitamment, trop précipitamment. J'ai très bien mangé aujourd'hui.

— Quoi donc, par exemple ? Tu n'as acheté des provisions que juste pour toi, c'est ça que tu veux dire, papa ?

— Oui... C'est-à-dire, non. (Le regard de M. Rhodes évitait celui de son fils.) J'ai mangé dehors. Il faisait trop chaud pour faire la cuisine, alors je...

— C'est chez Pete que tu as mangé ?

— Oui... non ; non, pas chez Pete, rectifia-t-il pour éviter le piège, car Dusty pouvait aller vérifier au restaurant voisin. Je suis allé autre part, en ville.

Dusty le dévisagea avec lassitude et s'abstint de lui demander le nom de l'établissement. Ça ne servirait à rien. Dans ces moments-là, son père se comportait comme un gosse surnois. Il n'avait pas la force de le harceler davantage. Même s'il vous pousse à bout, on ne peut pas passer son temps à houspiller son père !

— Très bien, fit-il avec calme en tirant un billet de sa poche. Tiens, voilà deux dollars. Va donc prendre un bon repas chez Pete. Tout de suite. Avant d'aller au lit. Je peux compter sur toi ?

— Mais certainement. J'irai sans faute, Bill. (M. Rhodes lui arracha presque l'argent des mains.) Et tu crois que ce serait mal si... si... ?

Dusty hésita avant de répondre à sa question implicite.

— Voyons, fit-il lentement. Tu sais bien ce que nous avons décidé à ce sujet, papa. On était d'avis tous les deux qu'il valait mieux pas. Quand on est sans emploi, qu'on a beaucoup de soucis, on a facilement tendance...

— Mais je comptais seulement prendre une bière ! Juste m'asseoir un

moment au bar en regardant la télévision.

— Je sais. Mais...

— Mais j'aimerais quand même bien savoir pourquoi tu...

— Pour rien. File vite, je te verrai demain matin.

M. Rhodes sortit en grommelant. Dusty s'attarda dans la maison un moment pour lui laisser le temps de s'éloigner. Le vieil homme s'était montré un peu trop soupçonneux l'instant d'avant. Il valait mieux ne pas entretenir ses soupçons en lui donnant l'impression qu'on le prenait en filature !

Dusty se versa un verre d'eau glacée qu'il but lentement. Bon Dieu ! de la glace, c'était à peu près tout ce qu'il y avait dans le réfrigérateur. Il fuma une cigarette en arpentant le salon miteux. Finalement, après un coup d'œil inquiet sur sa montre, il se précipita dehors et bondit dans sa voiture. En cours de route, il avala un sandwich et deux tasses de café. Il rangea sa voiture derrière le Manton, gagna rapidement l'entrée de service et fonça vers le vestiaire. Il avait un goût amer dans la bouche. Les aliments qu'il avait ingurgités lui pesaient sur l'estomac. Il était fatigué et en nage. Il avait l'impression de n'avoir jamais dormi, de ne s'être jamais lavé.

Il se débarrassa rapidement de ses vêtements de ville et prit de nouveau une douche froide et forcément rapide. Il se planta directement sous le ventilateur pour se sécher, puis il revêtit sa livrée lie-de-vin, genre smoking, et accrocha ses vêtements de ville à son portemanteau. Il s'assit sous le ventilateur et tamponna son visage ruisselant de sueur avec une serviette. Il était minuit moins dix ; non, moins neuf. Il avait le temps d'en griller une, de rassembler un peu ses esprits avant de monter dans le hall.

Il alluma une cigarette d'un air morne en s'efforçant de chasser le sombre abattement, le désespoir amer qui l'envahissaient chaque jour davantage. Son père, encore son père, toujours son père. Les honoraires du médecin, les médicaments. L'argent dilapidé au fur et à mesure des rentrées. Deux dollars, cinq dollars, dix dollars. Tout ce qu'il lui donnait, le bonhomme le claquait aussi sec. Et il ne se gênait absolument pas pour en réclamer d'autre !

Dusty avait bien songé à prendre un emploi normal de jour. Mais les chasseurs de jour faisaient beaucoup moins de pourboire et ils avaient des services tellement fractionnés qu'en fin de compte il aurait été absent de la maison presque autant que maintenant... Prendre une femme de ménage ? Il lui faudrait encore déboursier trente-cinq ou quarante dollars par semaine, plus la nourriture. Et puis, bon sang de bonsoir, ce n'était vraiment pas utile. Toutes ces idioties qui lui pompaient jusqu'au dernier cent étaient inutiles. Son père était encore passablement dégourdi quand il voulait s'en donner la peine. Il l'avait bien prouvé ce soir. Malheureusement, Dusty avait tellement dorloté, tellement ménagé le bonhomme que...

— Hé, Rhodes ! Qu'est-ce que tu fous ?

C'était le capitaine de l'équipe de jour qui le hélait du haut de l'escalier de service.

— On y va ! hurla Dusty.

Il quitta le vestiaire mais gravit les marches sans se dépêcher, toujours plongé dans ses réflexions.

Son père ne pouvait tout de même pas dilapider, bousiller autant de fric que ça. Il fallait qu'il en fasse un usage quelconque. Mais qu'est-ce qu'un bonhomme de cet âge pouvait bien manigancer ?

Soudain Dusty eut une illumination. Il tenait la clé du mystère. Ça crevait les yeux. Comment, bon Dieu, n'y avait-il pas songé plus tôt ?

Les chasseurs de jour le croisaient dans l'escalier. Ils allumaient une cigarette, commençaient à se débarrasser de leur veste et de leur cravate en se hâtant vers le vestiaire. Certains lui adressèrent quelques mots ou un signe de tête, mais il ne leur répondit pas. Il étouffait de rage, la colère l'aveuglait. Ces salopards de juristes. Cette vermine qui le saignait aux quatre veines ! C'était dans leur poche que l'argent filait ! Un de ces jours, il irait leur rendre une petite visite. Il voulait leur dire en face ce qu'il avait sur le cœur.

En pénétrant dans le hall, sa colère tomba, il oublia ses griefs. Il s'arrêta au bout du long comptoir à dessus de marbre derrière lequel il n'y avait plus à cette heure-là que ce vieux grincheux de Bascom et il se pencha sur la page du registre où étaient notés les appels des clients.

Elle était toujours là, constata-t-il. Un chasseur lui avait porté des cigarettes et un magazine dans sa chambre, un quart d'heure auparavant. Monté à vingt-trois heures quarante-cinq, redescendu à vingt-trois heures cinquante. Juste le temps nécessaire pour effectuer la course. Pas le temps pour... autre chose. Et, voyons... oui, c'était le seul chasseur à être monté chez elle dans la journée.

Dusty ne comprenait pas pourquoi ce détail lui faisait plaisir, étant donné qu'elle n'était absolument rien pour lui. Cette nana, il s'en tapait complètement. Mais, quand même, ça lui faisait plaisir. Ça prouvait clairement qu'elle n'était ni une putain ni une mouche. Ça prouvait qu'il était le seul type dans la botte à qui elle s'intéressait.

Un taxi klaxonna près de la petite porte. Souriant encore, sans même s'en rendre compte, il traversa rapidement le hall et dégringola le perron.



### III

Pour un hôtel moderne, le Manton n'avait rien de colossal. À en croire son papier à en-tête, il disposait de quatre cents chambres et de quatre cents salles de bains. En fait, il ne comptait que trois cent soixante-deux chambres et, comme presque toutes communiquaient entre elles pour former éventuellement des appartements, le nombre de salles de bains était encore bien inférieur à ce chiffre.

Le Manton – ou plus exactement la société qui l'exploitait – avait compris qu'il était plus rentable de louer deux chambres à un même client plutôt qu'à deux personnes différentes. Il avait découvert qu'il était infiniment plus avantageux de louer une chambre à dix dollars que deux à cinq dollars et qu'un type qui paye cinq dollars pour une chambre est souvent plus difficile que celui qui en paye dix.

Le Manton était rarement complet. Ce n'était pas nécessaire. Il suffisait qu'il soit rempli aux trois quarts pour que l'affaire ait un rendement financier égal à celui d'un hôtel plus vaste, au complet mais moins select. D'autre part, comme l'importance du personnel dépend du nombre de clients, ses frais généraux étaient forcément moins élevés.

Après minuit, Bascom était le seul employé à s'occuper du bureau. Il assumait, secondé par Dusty, tout à la fois les fonctions de préposé à la réception, de portier, de caissier et de gardien de nuit. Il n'y avait pas de détective de nuit. La cafétéria et le grill-room fermaient à une heure. Vers deux heures, les garçons de salle avaient achevé le nettoyage du hall et regagnaient leurs foyers. À deux heures, le dernier liftier quittait son service, et Dusty se chargeait de répondre aux rares appels qui survenaient après son départ.

Il n'était pas tout à fait deux heures du matin lorsque Tug Trowbridge fit son entrée. Alors que ses deux compagnons – on le voyait rarement seul – s'écartaient lentement de quelques pas, Tug s'arrêta devant la cabine grillagée du caissier où Dusty et Bascom étaient en train de travailler. C'était un gros rouquin, presque toujours souriant, à la voix retentissante et joviale.

Dusty l'accueillit par un sourire soumis ; Bascom grimaça nerveusement. Tug pointa alors son gros index sur le réceptionniste.

— Hé, Dusty, vas-y, mon gars ! gronda-t-il sur un ton faussement menaçant. Je le tiens en respect. Attrape les clés et vide-moi ces coffres en vitesse.

Le sourire de Dusty se mua alors en un rire flatteur. La plaisanterie n'était pas neuve, certes, mais Tug était, de tout l'hôtel, le client qui lui donnait les plus gros pourboires.

— Impossible, monsieur Trowbridge. Rappelez-vous : il faut les deux clés différentes pour chaque coffre.

— Nom d'une pipe, c'est vrai ! (Tug se frappa le front d'un air consterné.) Comment ça se fait que je n'arrive jamais à me coller ça dans le crâne ?

Il s'esclaffa bruyamment, puis, reprenant son sérieux, il tira une petite clé plate de sa veste et la glissa par le guichet.

— Un petit service, frère Bascom. Vous allez peut-être pouvoir me soulager un peu.

— Mais certainement, monsieur, répondit obséquieusement Bascom.

Il existait un registre où se trouvait le répertoire de tous les locataires des coffres d'acier qui tapissaient le mur du fond, à la caisse. Mais, pour un habitué comme Tug Trowbridge, il était naturellement inutile de le consulter. Bascom tira un lourd trousseau de clés du tiroir-caisse et en choisit une portant un certain numéro, lequel, soit dit en passant, ne correspondait pas avec celui que portait la clé de Tug. Puis il se tourna vers le fond de la cabine et chercha le numéro du coffre de Tug, lequel était différent, lui aussi, de ceux des deux clés, et il ouvrit deux serrures. Il tira alors le coffre de son réduit et le passa par le guichet en face de Trowbridge.

Dusty détourna les yeux avec tact, mais non sans avoir examiné rapidement la liasse que Tug balançait négligemment dans le coffre. Elle avait près de trois centimètres d'épaisseur et elle était serrée aux deux extrémités, par une bande transparente. Il y avait un billet de mille dollars sur le dessus.

Bascom remit la boîte à sa place et referma le tout à clé, très soigneusement. Il rendit à Tug sa clé et laissa retomber le trousseau au fond du tiroir-caisse.

Trowbridge se tourna vers Dusty d'un air complice :

— Eh bien, petit, je crois que t'as raison. Ça ne sert à rien de braquer Bascom tant qu'on n'aura pas mis la main sur les autres clés.

— Bien sûr, approuva Dusty, toujours souriant.

— Alors, comment goupiller ça, hein ? Comment savoir celui qu'a les clés, et si le contenu des coffres vaut le coup ?

— Ah ! oui, c'est vrai, observa Dusty.

De son côté, Bascom s'efforçait de sourire mais le résultat n'était pas très réussi. Tug lança un clin d'œil à Dusty.

— On dirait qu'on fout les jetons à notre ami. On ferait peut-être mieux de la boucler avant qu'il appelle les poulets.

— Oh ! non ! protesta Bascom. (Il avait à peu près autant le sens de l'humour, de l'avis de Dusty, que les potiches du salon.) Mais quand on doit passer la nuit tout seul ici, enfin à peu près seul jusqu'au matin, et qu'on est responsable de tout ça...

— Bien sûr, opina Trowbridge avec bonne humeur. Les blagues à propos de hold-up, ça n'a rien de bien marrant !

— De fait, poursuivit gravement Bascom, je ne crois pas que dans un hôtel de cette importance un hold-up ait des chances de réussir. Voyez-vous...

— Sans blague ! coupa Trowbridge d'un ton légèrement sarcastique. Eh bien, merci du renseignement !

— Oh !... Je ne voulais pas prétendre que...

— Je sais, je sais. (Trowbridge rit de nouveau, mais pas de tellement bon cœur.) Viens donc faire un saut chez moi, tout à l'heure, hé, Dusty ? Mettons dans une demi-heure. J'ai du linge à descendre.

— Bien, monsieur, fit Dusty.

Sur ce, Trowbridge alla retrouver ses deux compagnons. Bascom les regarda longer le hall en direction des ascenseurs sous la galerie de l'entresol. Son visage sérieux et compassé paraissait encore plus ravagé que d'ordinaire. Il respirait avec difficulté et ses narines pincées révélaient sans vergogne sa contrariété.

Dusty l'observait à la dérobée et se réjouissait en son for intérieur. Bascom ferait bien de regarder où il mettait les pieds. Tug n'était pas du tout le genre de gars qu'on avait intérêt à se mettre à dos.

Au temps de la Prohibition, Tug avait été à la tête d'une organisation de bootleggers qui opéraient dans tout l'État. Il avait à juste titre la réputation d'être coriace au point que les Capone eux-mêmes évitaient de le contrer.

Il se cantonnait désormais, manifestement avec profit, dans la gestion d'une compagnie de juke-boxes et d'une entreprise de chargement et déchargement des navires. Mais malgré sa jovialité débordante, c'était de toute évidence un homme avec qui on ne plaisantait pas. Dusty avait tout de suite vu ça à l'attitude des types qui l'escortaient.

Évidemment, il y avait peu de chances pour que Tug se hasarde à malmenier Bascom. Il avait trop montré son mépris pour le préposé à la réception, et il

existait une façon plus simple de lui manifester son mécontentement.

Tug payait sept cent cinquante dollars de loyer par mois. Ses notes de bar et de restaurant étaient certainement encore plus élevées. Ni lui ni ses familiers n'avaient jamais fait d'esclandre et ils n'avaient pas d'exigences particulières. Bref, c'était, du point de vue de la direction du Manton, le type même du client honorable, d'un intérêt inestimable. Le moindre mot de lui eût suffi pour que Bascom fût congédié.

\*

Dusty ne se rendit pas à l'appartement de Trowbridge au bout d'une demi-heure, comme convenu. Pour commencer, il lui fallut monter de toute urgence de l'aspirine à une autre chambre. Ensuite, il fut obligé d'aller ouvrir la consigne des bagages pour un client qui partait aux aurores, dénicher une petite malle qui s'y trouvait rangée et la traîner jusqu'à la voiture du voyageur. Aussitôt après, il y eut un moment de presse à l'ascenseur dont la responsabilité lui incombait puisque le liftier était rentré chez lui.

Pourtant, ce fut surtout Bascom qui fut la cause de son retard. Il avait insisté pour que Dusty lui donne le petit coup de main nécessaire pour finir ses bordereaux. Puis, quand ce fut terminé, il avait prétendu que la serrure de la cabine du caissier était bloquée. Dusty était d'ailleurs bien persuadé que c'était un prétexte, car Bascom refusa obstinément de lui laisser manipuler la clé. Il ne pouvait pas s'extirper de là en escaladant la cloison de verre, comme il l'aurait fait s'il s'était trouvé coincé dans un autre bureau, à cause du grillage d'acier qui fermait le dessus de la cabine.

Finalement, au bout de vingt minutes, le téléphone intérieur retentit et, comme par miracle, la serrure se remit soudain à fonctionner. Bascom, en sortant de la cage, lui adressa par-dessus l'épaule un sourire hargneux. Dusty le bouscula et fila en toute hâte, tandis que Bascom rebouclait à clé.

Dusty fut un instant tenté de raconter à Trowbridge ce qui s'était passé. Mais il n'était pas assez furieux pour s'y résoudre et, en fin de compte, il n'en eut ni l'occasion ni le besoin.

Tug et les deux types étaient affalés dans le salon de l'appartement, en bras de chemise, un verre à la main. Ils ne s'étaient manifestement pas aperçus que Dusty avait plus d'une demi-heure de retard.

— Déjà là ? s'exclama Tug. Eh ben, voilà ce que j'appelle un garçon stylé. Assieds-toi et bois un coup avec nous !

— Merci beaucoup, mais je ne bois pas, monsieur Trowbridge.

— Ah ! oui, c'est vrai. J'oublie toujours. Alors, prends une cigarette et serre la pince à mes amis. Je ne pense pas que vous vous soyez déjà rencontrés.

Dusty leur serra la main et s'assit. Il ne les avait jamais vus avant ce soir-là,

mais il avait l'impression de les connaître. Les amis de Tug avaient dans leur attitude un je-ne-sais-quoi qui les faisait tous se ressembler.

— Dusty, c'est le lascar dont je vous ai déjà touché un mot, poursuivit Trowbridge. Si ce n'est pas une pitié, hé ? Voilà un gentil petit gars qui, après quatre ans d'études supérieures ou presque, se trouve aujourd'hui réduit à répondre aux coups de sonnette. C'est pas banal, hein ? Vous parlez d'un avenir pour un gars qui voulait devenir toubib !

Les deux hommes prirent un air compatissant. Ou, du moins, ils essayèrent. Tug secoua tristement la tête.

— C'est à peu près le topo, pas vrai, Dusty ? Pour ton paternel, ça risque pas de s'arranger ?

Dusty haussa les épaules :

— Ça ne changerait pas grand-chose, en réalité. Il n'aura jamais plus la tête assez solide pour reprendre ses cours.

— Vous parlez d'un scandale ! médita Trowbridge. Je me souviens, j'ai lu cette histoire dans les canards, à l'époque. Je m' suis dit à moi-même : mais, bon sang, pourquoi un type s'amuse à faire des trucs comme ça ? Un type qu'a un bon métier et une famille à nourrir. Qu'est-ce qu'il croit que ça va lui rapporter d'aller fricoter avec une bande de cocos ?

— Il n'a jamais rien eu à voir avec les communistes, protesta vivement Dusty d'un ton presque agressif. Je sais bien que c'est comme ça qu'on a essayé de présenter l'affaire, mais il ne s'agissait pas de ça du tout. Voyez-vous, il y avait cette organisation – le Comité pour la liberté d'expression – qui voulait tenir un meeting dans la salle de conférence du lycée. Papa s'est contenté de signer une pétition pour...

— Parfaitement... (Tug étouffa un bâillement.) Enfin, c'était moche comme gaffe. Moche pour toi surtout. Évidemment ça a été un sale coup pour ton vieux aussi, mais, lui, il a fait son temps ou à peu près. Si tu veux mon avis, il a fait une connerie et c'est toi qui as trinqué.

— Ma foi... murmura Dusty.

Il y avait quelque chose de désarmant dans la franchise sans façon de Trowbridge. Sur ce point il ne donnait pas entièrement tort à l'ex-bootlegger.

Trowbridge alla prendre le sac à linge dans la chambre et lui donna un dollar de pourboire. Dusty retourna dans le hall tout ragaillard par sa conversation avec Tug et néanmoins vaguement honteux de lui-même. Son père n'avait rien fait de mal. De toute façon ce n'était pas à Tug Trowbridge de porter un jugement sur lui ? N'empêche, c'était bien agréable de trouver quelqu'un qui embrassait votre point de vue, qui comprenait quel sacrifice vous aviez fait sans rien gagner en échange. Tous les autres : le docteur, les avocats, son père et sa mère jusqu'à son dernier jour avaient considéré ce qu'il avait fait comme

tout naturel.

\*

Quand il arriva dans le hall, Bascom l'attendait, les sourcils froncés, en tambourinant impatiemment sur le comptoir.

— Ah ! Tu reviens enfin ? grinça-t-il. Combien te faut-il donc de temps pour aller chercher un sac de linge sale ?

Dusty le regarda froidement :

— À peu près autant que vous pour faire jouer une clé dans une serrure !

Un éclair passa dans les yeux de Bascom. Il lança un bout de papier sur le comptoir.

— Dis donc, l'étudiant ! ricana-t-il. Il y a eu des appels pour toi, l'étudiant ! Vois donc si tu peux y consacrer quelques instants, d'ici demain matin.

Dusty ramassa le feuillet.

— Écoutez, monsieur Bascom, qu'est-ce que... qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi vous me faites la tête ? On s'entendait si bien, tous les deux ; mais maintenant chaque fois qu'on est ensemble...

— Ah ! oui ? Eh bien, si ça ne te plaît pas, pourquoi tu ne prends pas la porte ?

— Mais je ne comprends pas. Si j'ai fait ou dit quelque chose... ?

— File, jeta Bascom d'un ton sec. Magne-toi, sinon...

Dusty partit faire les deux courses : de la glace pour une chambre, un télégramme à expédier pour une autre. Mais il y avait autre chose qu'il n'arrivait pas à se rappeler : comment avait commencé sa brouille avec Bascom ? C'était tout récent. Ça c'était sûr. Pendant des mois, ils s'étaient entendus parfaitement et soudain, apparemment sans l'ombre d'un motif, Bascom avait changé. Depuis, il n'arrêtait plus de rouspéter, de l'engueuler, ou de le mettre en boîte. Il faisait tout pour lui rendre la vie encore plus difficile qu'elle n'était déjà.

Dusty en avait profondément souffert au début. Il en souffrait encore, mais la colère commençait à prendre le pas sur la peine. Il était décidé à se rebiffer contre les injustices du réposé à la réception.

Dusty effectua ses deux courses et revint au bureau. Comme chaque nuit, Bascom et lui s'attelèrent à leur travail de paperasserie en s'interrompant de temps à autre lorsque Dusty devait se rendre dans une chambre à la suite d'un appel ou quand un des téléphones sonnait. Ils inscrivirent les débours du jour sur les notes des clients. Ils comparèrent leur liste des clients avec celle du registre des entrées et des sorties. Le travail avançait rapidement ; Dusty lisait les dates et Bascom vérifiait. Dans le calme du petit matin, la voix claire et monocorde du chasseur résonnait dans l'enceinte du bureau :

— Haines, huit quatorze, une à douze dollars... Haley, neuf douze, monsieur et madame, deux à quinze dollars... Heller, six cinquante et six cinquante-deux, une à dix-huit... Hillis, Dallas, Tex...

— Ben quoi ? Ça ne va plus ! (Bascom posa rageusement son crayon sur le comptoir.) Depuis quand : « Dallas, Tex. » est un numéro de chambre ? Si c'est tout ce que t'es capable de...

— Pardon ! Hillis, dix zéro quatre, une à dix...

Bascom ramassa le crayon. Soudain il éclata de rire. Un petit rire joyeux. Et il redevint – pour le moment du moins – le Bascom d'autrefois.

— On aurait dit une apparition, n'est-ce pas ? fit-il. Je ne crois pas avoir vu une femme qui lui arrive à la cheville !

— Moi, je suis sûr de n'en avoir jamais vu, renchérit Dusty.

— Oui, une créature merveilleuse. Tout ce qu'on désire trouver chez une femme... Vois-tu, Bill. (Il pivota sur son tabouret et lui fit face.) Est-ce que tu imagines ce que ça peut représenter quand on a mon âge, qu'on fait le métier que je fais, de voir quelqu'un comme elle ? J'ai bousillé toutes mes chances. Je ne suis pas un vieillard mais je n'arriverai jamais à mieux que maintenant. Pour une femme comme ça, il s'en faut d'un million de kilomètres que ça lui suffise... Ce n'est pas un sentiment très agréable, Bill, crois-moi !

Dusty acquiesça, encore interloqué par le brusque changement d'attitude du préposé. Il voyait bien à quoi Bascom voulait en venir, mais...

— Ça fait à peu près un an que tu es ici, poursuivit Bascom. Combien de temps comptes-tu rester ?

Dusty hésita :

— Ma foi, je ne sais pas. Je ne peux pas dire exactement. Ça dépend de mon père, des frais...

— Vraiment ? Je t'ai vu en ville, Bill. La façon dont tu t'habilles, ta voiture. Je me fais une petite idée assez juste de ce que tu peux gagner ici... Dans les cent cinquante par semaine, pas vrai ? En réalité c'est ce qui te retient ici, le fric. Beaucoup de fric pour un travail facile et sans responsabilité. Un petit boulot peinarde et un tas de soi-disant gros bonnets qui t'appellent par ton prénom. Tu ne veux pas le lâcher. Sinon, ça fait longtemps que tu aurais repris tes études !

— Sans blague ? lança Dusty en rougissant. (Puis il se reprit :) C'est-à-dire, je vois bien que vous voulez simplement m'être utile, monsieur Bascom et je vous en sais gré, mais...

— Je sais. Il y a le médecin à payer, ton père à entretenir, mais tu peux encore t'en sortir, Bill. Il existe des prêts pour les étudiants. Des bourses. Tu en parlais beaucoup quand tu es arrivé ici. Il existe des emplois à mi-temps. Il t'aurait fallu économiser, et te priver, mais si tu avais vraiment voulu...

— Ce n'était pas possible. C'est impossible, protesta Dusty. Rien que pour payer le médecin et les médicaments, il faut...

— Les médecins acceptent de patienter, si c'est pour une bonne cause. Il y a des dispensaires pour les gens sans ressources. Qu'est-ce qu'il reste ? Un endroit où dormir ? De quoi bouffer ? C'est à peu près ça, non ? Ne me raconte pas que tu ne pouvais pas y arriver à l'époque. Tu aurais pu te serrer la ceinture pendant quelques années, le temps de terminer tes études.

Dusty s'humecta les lèvres d'un air hésitant. À écouter Bascom, tout paraissait facile. Mais si c'était lui qui devait s'y mettre, on verrait bien...

— Ce n'est pas si simple, commença-t-il. Il y a un tas d'autres choses...

— Il y en a toujours. Mais il y en a beaucoup dont on peut se passer. Non, Bill, ça ne serait pas facile et on ne peut pas dire que ce serait la situation idéale. Mais... (Sa voix mourut. Toute trace de sympathie s'effaça de son visage.) Oublie ça, reprit-il froidement, et remettons-nous au travail.

— Mais je voulais vous expliquer...

— Oublie ça, j'ai dit, jeta Bascom. T'es cossard. Tu t'apitoies sur toi-même. Tu veux tout obtenir sans faire d'effort. On perd son temps à discuter avec un type comme toi. Maintenant annonce-moi les chambres et tâche de ne plus te tromper !

Dusty sentit sa gorge se serrer. Il déglutit péniblement et, d'une voix tremblante, reprit sa lecture.

Les trois dernières heures s'écoulèrent rapidement. À cinq heures trente le liftier arriva. À six heures le chef porteur vint réclamer à Dusty la clé de la consigne et prit son service. À sept heures l'équipe du jour au grand complet se mit au travail.

Dans le vestiaire, Dusty prit encore une douche et passa ses vêtements de ville. Il se contempla hargneusement dans la glace et proféra un juron écœuré.

« Il a raison. Le vieux Bascom a raison, songeait-il. Pas étonnant que ma tête ne lui revienne pas. Papa et moi, on aurait pu s'arranger. On n'aurait pas... il n'aurait pas pu dépenser l'argent que je ne gagnais pas. Il se serait sûrement ressaisi si j'avais repris mes études, s'il avait su que l'un de nous allait arriver à quelque chose. Ça lui aurait donné une raison de vivre. »

Il finit de s'habiller et se dirigea vers sa voiture. En s'éloignant du trottoir, il jeta en connaissance de cause un regard méprisant sur l'hôtel Manton. Il pouvait aller au diable, le Manton. Et Marcia Hillis aussi, par-dessus le marché !



## IV

C'était une bicoque décrépite, un pavillon d'un bleu fané situé au milieu d'un maigre pâté de maisons. Elle était bordée d'un côté par un terrain vague envahi par les broussailles et les mauvaises herbes, et de l'autre par une fabrique délabrée en brique. En face, de l'autre côté de la rue étroite, s'étendait un cimetière de voitures. Dusty l'avait louée peu après la mort de sa mère. À part la modicité du loyer, son principal avantage – ou plutôt son unique avantage – consistait dans son éloignement tant sur le plan géographique que social, du quartier où la famille demeurait autrefois. Leur situation là-bas était devenue passablement délicate après les ennuis qu'avait eus son père. Dans ce nouveau secteur, il y avait peu de chance pour qu'ils se retrouvent nez à nez avec leurs amis d'autrefois.

Dusty prit son petit déjeuner en cours de route, et il était près de neuf heures quand il arriva à la maison. C'était un mercredi, un des deux jours de la semaine où le médecin passait faire sa visite. Un coupé noir avec les lettres MD sur la plaque d'immatriculation stationnait devant la porte. Dusty se gara derrière et attendit la sortie du praticien.

Le docteur Lane était un bonhomme vif et joufflu, dont les petits yeux paraissaient constamment courroucés. Il bondit vers sa voiture et fronça impatiemment les sourcils lorsque Dusty l'intercepta.

— Il va bien, jeta-t-il d'un ton brusque. Aussi bien qu'on peut l'espérer. Mais soit dit entre nous, vous ne pourriez pas vous en occuper un peu mieux ? Comment voulez-vous qu'un homme se trouve bien dans sa peau quand il mène une vie de clochard ?

— Je fais de mon mieux, protesta Dusty en rougissant. Je lui donne autant d'ar...

— De votre mieux, hein ? (Le docteur le toisa de haut en bas.) Eh bien, vous devriez vous donner un peu plus de mal. Ou alors engager quelqu'un pour s'occuper de lui. C'est sûrement dans vos moyens.

Il fit alors un bref salut de la tête et lança sa mallette de cuir noir sur le siège de la voiture. Une main sur la poignée, le docteur s'immobilisa et fit volte-face.

— J'ai cru comprendre qu'il s'est offert une petite bière... Ma foi, ça ne peut guère lui faire de mal, mais ce n'est pas ça qui lui fera du bien non plus !

— Je voulais vous demander, docteur. Est-ce aussi dangereux que vous le prétendez...

— Que je le prétends ? coupa le docteur Lane. N'importe quelle dose importante d'alcool le tuerait. Arrêt du cœur. Sur-le-champ.

— Mais alors, pour son bien, ne vaudrait-il pas mieux le lui dire...

— Je ne le pense pas. Sinon, je m'en serais déjà chargé. (Le docteur poussa un soupir excédé ; manifestement il avait de la peine à maîtriser son exaspération.) Je ne tiens pas à l'inquiéter. Vous êtes capable de comprendre ça, non ? C'est tout à fait inutile de lui en parler. Il est très prudent de nature. Il ne fume pas, n'abuse pas du café, se repose suffisamment... À propos, il vaut mieux qu'il ne mange pas trop. Il ne fait pas assez d'exercice pour éliminer. Compris ? Ça ne vous tracasse pas trop, pas vrai ?

— Je... (Dusty resta le bec cloué. Il dévisagea Lane fixement.) Comment ça ? fit-il. Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Eh bien, euh... (Le médecin s'éclaircit la gorge.) Ne le prenez pas mal, je voulais seulement dire qu'avec ce travail de nuit et tout ça, il vous est sûrement difficile de... de...

— Je vois. C'est bien ce qu'il m'avait semblé comprendre, docteur.

Le docteur Lane se mit à rire, mal à l'aise.

— Bon, euh... Au sujet de l'alcool, donc, c'est lui interdire d'en boire qui est vraiment dangereux. Vous me suivez ? Lui expliquer pourquoi il doit s'en passer. L'inquiéter. Il ne faut pas. Compris ? C'est inutile. Il n'a jamais été un gros buveur. Il n'y a aucune raison pour qu'il se mette maintenant à absorber une dose fatale. S'il avait de l'argent à jeter par les fenêtres, il se... (Le docteur s'interrompit brusquement. De nouveau il se racla la gorge.) Je vous ai averti parce que je craignais qu'avec les meilleures intentions du monde vous ne l'incitiez vous-même à boire. Je veux dire par exemple quand vous invitez des gens chez vous et que vous leur offrez un verre, vous auriez très bien pu convier votre père...

— Je ne bois pas, docteur, et je ne reçois personne.

— Parfait. Parfait. Dans ce cas aucune raison de s'inquiéter. (Le docteur Lane fit un pas en arrière.) Autre chose ?

De la tête, Dusty fit signe que non. Il aurait eu quelque chose à demander mais il ne pouvait pas en parler pour l'instant. Plus tard peut-être. Mais ce jour-là, il n'était pas d'humeur à demander le moindre service au docteur Lane. Pas aujourd'hui. Probable que ça n'avancerait à rien d'en parler. Si Lane pensait qu'il était canaille au point de brimer son propre père, il ne serait guère enclin à patienter pour le règlement de ses honoraires.

En parcourant l'allée qui menait à la maison, Dusty se dit qu'il avait complètement gâché cet entretien. Le docteur se montrait toujours désagréable et prêt à vous sauter à la gorge à cette heure de la matinée. S'il tenait à lui parler, il aurait très bien pu choisir un autre moment. Il n'aurait pas dû discuter avec lui, contraindre le médecin à s'abaisser, à se faire pardonner une brusquerie plus ou moins coutumière chez lui.

M. Rhodes était assis dans le salon, le nez plongé dans le journal du matin. Il sourit distraitement à son fils, et Dusty se dirigea vers la cuisine. Il restait encore un peu de café chaud dans le fond de la cafetière. Il s'en versa une tasse qu'il emporta au salon.

— Papa ! dit-il. (Puis, plus sèchement, il reprit :) Papa, je voudrais te parler.

— Ah ? (Le vieil homme abandonna à contrecœur son journal.) Vas-y, Bill.

— Je veux qu'aujourd'hui tu rassembles tes vêtements, tout ton linge. Je... Tu ferais mieux de t'en occuper tout de suite. Je vais demander qu'on vienne le chercher ce matin ; comme ça on pourra nous le rapporter dès demain.

— Très bien, fiston, répliqua docilement le vieil homme. Tu as aussi des affaires à toi à y joindre ?

— Rien que les tiennes. Tu sais bien que l'hôtel me blanchit à moitié prix.

M. Rhodes quitta la pièce en traînant les pieds. Dusty but une gorgée de café et s'empara du téléphone. Il appela la blanchisserie et la teinturerie. Puis il consulta l'annuaire et téléphona tout en vidant sa tasse, à une épicerie voisine.

Il raccrochait quand son père revint. Il alluma une cigarette et fit signe à M. Rhodes de s'asseoir.

— Je viens de commander des provisions, papa. Ils vont nous livrer tout à l'heure. Il y en a pour vingt-trois dollars et huit cents, et il faut payer à la livraison. Je peux te laisser l'argent et aller me coucher, si tu crois que tu sauras te débrouiller tout seul. Sinon je peux rester à les attendre.

— Bien sûr que je me débrouillerai ! affirma M. Rhodes. Va donc te reposer, Bill.

— Autre chose. Pendant que tu attends, j'aimerais bien que tu te rases. Je vais te préparer une lame neuve. Je peux te faire couler l'eau si tu veux. D'accord, papa ?

M. Rhodes passa la main sur son visage noir de barbe :

— C'est-à-dire que... Ça m'est... Je n'y arrive pas très bien, fiston. Je...

J'ai beaucoup de mal à voir ce que je fais depuis que j'ai cassé mes lunettes.

— Comment ? Tu... tu n'es pas allé les faire réparer, papa ! Mais je t'ai donné l'argent et tu avais promis... (Dusty s'interrompit brusquement.) Très bien. Tu iras chez l'opticien demain. Tu lui diras de me téléphoner ici pour m'indiquer le montant de la facture. Et je donnerai un chèque à son ordre que tu lui remettras en allant chercher les lunettes.

— Bon, murmura le vieil homme.

— En attendant, je vais te raser moi-même. Ou plutôt non. (Dusty tira un dollar de son portefeuille et y ajouta un peu de monnaie.) Profites-en pour te faire couper les cheveux. Tu dois en avoir assez avec ça. Vas-y tout de suite, papa !

M. Rhodes regarda l'argent.

— Mais... il ne vaudrait pas mieux que j'attende l'épicerie... ?

— Je m'en occuperai moi-même. De toute façon je ne veux pas me coucher avant ton retour.

— Mais, voyons, ce n'est pas la peine de...

— J'attendrai, interrompit Dusty d'un ton ferme. Je veux être sûr que tu... que le travail a été bien fait.

Son père le dévisagea d'un air pensif. C'était le genre de regard scrutateur qu'il avait l'habitude de lui adresser jadis, avant ses ennuis, lorsque la conduite de Dusty laissait à désirer. Attentif, désappointé, mais jamais chargé de réprobation ni de surprise.

Dusty le soutint d'un air impassible.

M. Rhodes se mit debout, fourra l'argent dans la poche de son pantalon maculé de taches et quitta la maison.

Les employés de la blanchisserie et de la teinturerie passèrent. Puis le livreur de l'épicerie. Dusty était encore en train de déballer les provisions et de les ranger dans la cuisine quand son père revint.

Le coiffeur avait fait un excellent travail. N'eût été son accoutrement, M. Rhodes aurait de nouveau pu passer pour le professeur Rhodes, directeur de l'école supérieure. Dusty fut satisfait de la transformation, mais en même temps contrarié. Elle confirmait l'impression que si son père voulait s'en donner la peine, il pourrait se dégager de cet état de sénilité où il avait l'air de sombrer.

— Bon, dit-il sèchement. Eh bien, j'espère qu'avec ça on en aura pour un moment.

M. Rhodes secoua la tête :

— Toute cette viande, Bill ! Pourquoi en as-tu acheté tellement ? Elle va se gâter avant qu'on l'ait utilisée.

Dusty fourra le paquet de viande dans le réfrigérateur :

— Je ne vais tout de même pas attendre ici tous les matins qu'ils en apportent une livre ou deux, non ? Je ne peux pas non plus poireauter en ville pendant des heures en attendant l'ouverture des magasins. Je suis vanné en quittant le boulot. J'ai envie de rentrer à la maison pour me coucher.

— Des flocons de maïs pour le petit déjeuner ! murmura le vieil homme. De la farine de froment ! Mais nous n'en utilisons jamais, Bill !

Dusty pinça les lèvres :

— J'ai fait pour le mieux. J'ai pensé que ça ne servirait à rien de te demander de quoi nous avons besoin. Quand je te laisse t'en occuper, on n'a généralement que des clopinettes à se mettre sous la dent.

— Pas de café, poursuivit M. Rhodes d'un ton désolé. Pas de lait frais, pas de pain, pas de...

— Ça va ! (Rageusement Dusty tira un billet de cinq dollars de son portefeuille et le jeta sur la table.) Tiens, ça doit suffire. Maintenant, je vais me coucher !

— Tu ne veux pas d'abord manger quelque chose ?

— J'ai déjà mangé. En ville. Je... Parole d'honneur, papa, j'ai...

— Tu n'aurais pas dû en acheter tellement, Bill. Toutes ces provisions, et tu manges si rarement à la maison ! Tu aurais mieux fait de me laisser faire les courses moi-même.

— Comment veux-tu que je te fasse confiance ? Enfin, quoi, bon sang ! je n'arrête pas de te donner de l'argent et...

Il s'interrompit, ravalant sa colère, honteux de lui-même, conscient de l'inanité des discours. Son père était planté là, la bouche ouverte avec cet air hébété et imbécile qu'il prenait de temps à autre, les yeux perdus dans le vide. Comme chaque fois que la moindre anicroche se pointait à l'horizon, il s'était prestement réfugié dans l'infantilisme.

— Excuse-moi, bougonna Dusty. Bonne journée, papa !

Il gagna sa chambre et referma la porte derrière lui. « Enfin, soupira-t-il, pris de remords malgré lui. Peut-être qu'il ne le fait pas exprès. C'est peut-être normal, après tout ! Le pauvre vieux s'est trouvé obligé d'affronter trop de difficultés à la fois. Il tient le coup tant que tout marche comme sur des roulettes, mais dès que ça se gâte... »

Dusty baissa le store et mit le ventilateur en marche. Il tira quelques bouffées de cigarette, puis s'allongea sur le lit. Il se tourna et retourna fiévreusement entre les draps froissés... « J'aurais dû rentrer directement à la maison après le travail, songea-t-il. Il faut que j'arrive à dormir pendant qu'il fait encore à peu près frais. Il va faire une chaleur torride aujourd'hui. Et ce ventilateur ou rien, c'est la même chose. Il brasse sans cesse le même air en faisant un potin d'enfer. Et puis... Mais comment dormir, bon sang ! comment

fermer l'œil quand on s'esquinte nuit après nuit pour n'aboutir à rien ! Quand on sait qu'on n'arrivera jamais à rien ! » Son père en avait sans doute encore pour des années à vivre ; c'était ce qu'il souhaitait, bien sûr, mais tout de même...

Dusty poussa un gémissement et se redressa. Il alluma encore une cigarette et se mit à fumer d'un air lugubre, assis au bord du lit. Enfin quoi, sacrebleu ! Il se renfrogna encore un peu plus. Ce n'était pas juste ! C'était un peu trop dur à avaler ! Aucun motif plausible à ça !

Alors, comme ça, le paternel avait perdu sa place. « Et moi, alors, je n'ai rien perdu ? » Il avait perdu sa femme. « Et alors, c'était ma mère, non ? J'ai perdu ma mère, moi ! »

Dusty tressaillit involontairement. Il n'aimait pas penser à sa mère. Ils avaient été si liés, tous deux, à un moment donné. Il pouvait toujours se confier à elle, lui raconter tous ses petits ennuis de jeune homme, elle semblait toujours le comprendre et compatir. Et puis, le scandale à propos du Comité pour la liberté d'expression avait éclaté, Papa avait été sacqué, et après, plus rien n'avait été pareil.

Toutes les pensées de sa mère, toute sa compassion allaient à Papa. Vis-à-vis de Dusty, elle se comportait avec une indifférence polie. Ou presque. Elle ne s'était nullement souciée de le voir abandonner la Fac. Les études pouvaient attendre ; il était jeune alors que son père était âgé. Elle trouvait normal qu'il se dévoue ; elle considérait le sacrifice de Dusty comme une obligation morale, une dette à payer. Ce n'était pas lui que le drame avait frappé ; n'empêche que, la victime, c'était lui ! Il n'était plus qu'un étranger qui payait sa dette.

... Il était presque midi lorsqu'il réussit enfin à s'endormir. Cinq minutes après – il en eut du moins l'impression – une sonnerie persistante le tira de son sommeil. Les yeux encore fermés, il avança machinalement la main pour atteindre le réveil. Il appuya sur le bouton, mais il se rendit compte qu'il était déjà enfoncé. Il le tripatouilla encore un moment, puis ouvrit les yeux péniblement.

Il faisait encore grand jour. Pas tout à fait trois heures de l'après-midi. La sonnerie continuait.

Il se leva d'un bond, se précipita dans le salon et décrocha le téléphone. C'était Tolliver, le chef du personnel.

— Allô, Rhodes ? Désolé de vous déranger, Bill, mais je suis obligé de vous demander de passer à l'hôtel.

— Passer... Vous voulez dire tout de suite ?

— Oui, je regrette. M. Steelman voudrait vous voir et il n'est pas libre après cinq heures. Venez directement à mon bureau, Bill. Si quelqu'un vous

interroge, vous n'avez qu'à dire que vous faites un saut pour voir le comptable. Une erreur dans votre feuille de paye ou quelque chose comme ça.

— Mais je n'ai pas... Il y a quelque chose qui cloche ? J'espère bien que je n'ai rien fait...

Le rire de Tolliver était amical.

— On dirait que vous n'avez pas la conscience tranquille. Non, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. C'est pour une affaire qui ne vous concerne pas directement... Nous pouvons compter sur vous rapidement, Bill ?

— Juste le temps d'arriver, promet Dusty.

Dix minutes plus tard il quitta la maison, encore trop abruti de sommeil pour se soucier des raisons qui lui valaient cette convocation... Ce Steelman ! maugréait-il en lui-même. Ma parole ! il se prenait pour Dieu le Père, alors qu'il était simplement le directeur du Manton. *Monsieur* n'était pas libre après cinq heures. Il ne se gênait pas au moins ce M. Steelman ! Et il ne fallait surtout pas le gêner. Tant pis pour les dégâts. Tout le monde devait être à sa disposition. Il pouvait vous tirer du lit au milieu de la journée, c'était tout à fait normal !

Dusty réussit à se garer derrière l'hôtel et passa comme d'habitude par l'entrée de service. Il prit l'ascenseur réservé au service qui le mena au premier étage, longea les bureaux de la comptabilité et le standard téléphonique, et pénétra dans l'antichambre du bureau directorial. La réceptionniste hochait rapidement la tête lorsqu'il déclina son nom.

— Ah ! oui, on vous attend, vous pouvez entrer.

Elle lui montra la porte portant l'inscription :

« privé ». Dusty l'ouvrit et entra.

Le directeur trônait à son bureau, l'air digne et sévère dans son complet de lin blanc. Tolliver, le chef du personnel, était installé dans son fauteuil de chêne patiné, tout au bout de la table de travail. Ils consultaient des papiers lorsque Dusty entra. Ils continuèrent à les examiner un moment, puis Steelman chuchota quelque chose à l'oreille de Tolliver qui eut un petit rire hypocrite et tous deux levèrent les yeux.

Tolliver lui indiqua une chaise :

— Asseyez-vous, Bill... Non, vous feriez mieux de la rapprocher. Nous allons essayer de régler ça le plus vite possible.

Dusty s'assit, une légère sensation de nausée au creux de l'estomac. Après la chaleur aveuglante du dehors, le fait de pénétrer dans cette pièce climatisée, à l'éclairage indirect, le laissait tout pantois.

— Tout ceci est strictement confidentiel, Bill, poursuivait Tolliver. Pas un mot à qui que ce soit. Compris ? Bon. Voilà de quoi il s'agit. Vous travaillez avec M. Bascom depuis environ un an. Vous avez passé pas mal de temps près

de lui ; vous avez probablement causé avec lui et vous l'avez observé plus que n'importe qui d'entre nous. Que pouvez-vous nous dire à son sujet ?

Dusty le regarda, l'air intrigué :

— Vous dire à son sujet ? Je crois que je ne comprends pas très bien ce que...

— En d'autres termes, a-t-il fait ou dit quelque chose qui ait pu vous amener à penser qu'il n'était pas entièrement digne de confiance ?

— Ma foi, non, monsieur... Enfin, je ne crois pas.

— Vous a-t-il jamais parlé de son passé, de ce qu'il faisait avant de venir ici ? Il n'a pas fait allusion à ce qui pouvait lui être arrivé auparavant, disons, dans d'autres hôtels ?

— Non, monsieur.

— Pour autant que vous le sachiez, c'est un homme honnête qui fait consciencieusement son travail ?

— Oui, monsieur. (Dusty regarda tour à tour Tolliver et Steelman.) Je ne voudrais pas être indiscret, mais peut-être que si vous pouviez me dire de quoi il retourne, je serais...

— Eh bien, voilà ! répliqua sèchement le directeur. Nous avons reçu une lettre anonyme au sujet de M. Bascom. Elle ne contient aucune accusation précise, elle ne donne aucun détail, mais elle affirme que la moralité de M. Bascom laisse à désirer. D'habitude, nous n'attachons guère d'importance à ce genre de dénonciation. S'il s'agissait d'un autre que lui, d'un employé dont nous connaîtrions les antécédents...

— Dont vous connaîtriez les antécédents ? s'étonna Dusty. Alors, si je comprends bien, vous ne savez rien sur M. Bascom ?

— Pour ainsi dire rien. D'après sa fiche de demande d'emploi, il a toujours travaillé à son compte, une sorte de petit courtier, d'intermédiaire comme il y en a tant. Il achetait des articles de mode, des friandises et autres bricoles dans des maisons de gros et les revendait aux détaillants. Certes, il n'y a pas de mal à ça, évidemment, mais ça ne nous apprend pas grand-chose sur son compte. On ne peut rien vérifier. Et c'est la même histoire avec ses références personnelles. Le directeur de la Y.M.C.A. où il a habité quelques mois, le pasteur de l'église qu'il fréquentait. Elles ne signifient rien. Ces gens-là distribuent des références à tout un chacun.

— Mais, rétorqua Dusty, mais alors, comment se fait-il que vous l'ayez engagé ?

Tolliver eut un rire contraint :

— C'est bizarre de la part du Manton, n'est-ce pas, Bill ? Mais voyez-vous, nous avons engagé Bascom pendant la guerre. Tout au début des hostilités. Nous étions bien obligés de prendre ce que nous trouvions, sans nous montrer



trop difficiles ni trop curieux. Par la suite, comme son travail paraissait donner toute satisfaction, nous avons laissé les choses aller leur train. Nous pouvons difficilement nous mettre à l'interroger sur ses antécédents après tout ce temps. À supposer qu'un interrogatoire serve à quelque chose.

— Il ne servirait à rien, décréta Steelman. Quand quelqu'un postule un emploi, il n'indique que ce qui parle en sa faveur. Non, nous devons continuer tout bonnement à croire Bascom sur parole, puisque nous ne possédons aucun autre élément. Sinon, il faut se débarrasser de lui.

— Ça me déplairait beaucoup d'en arriver là, remarqua Tolliver. Sur la simple foi d'une lettre anonyme. Je... Oui, Bill ?

— Je voulais simplement dire que la compagnie de cautionnement a dû enquêter sur son compte. Du moment qu'elle a estimé que...

— Il n'est pas assuré. Nous n'avons pas jugé utile de prendre une garantie pour le préposé de nuit. Il a très peu d'argent sur lui, il ne manie guère de liquide, il n'a accès à aucun objet de grande valeur, si bien que...

— Voyons, reprit Steelman. Y a-t-il beaucoup de clients du seul poste de nuit, Rhodes ? Des gens qui arrivent après minuit et s'en vont avant sept heures du matin ?

— Non, pas beaucoup. Si vous voulez jeter un coup d'œil sur le registre...

— Nous l'avons déjà fait. Je me demandais si M. Bascom ne vous avait jamais ordonné de retaper ces chambres dès qu'elles sont libérées, au lieu de les laisser pour les femmes de ménage.

— En d'autres termes, si je l'ai aidé à empocher le prix de la location ? Non, monsieur, jamais !

Tolliver fronça les sourcils :

— Allons, Bill. Ce n'est pas ça que M. Steelman voulait dire.

— Excusez-moi, dit Dusty. Non, monsieur, M. Bascom ne m'a jamais demandé de faire une chose pareille. Il sait que je n'aurais jamais accepté. S'il avait l'intention de commettre une irrégularité quelconque, il aurait commencé par m'éloigner avant de...

Il laissa la phrase en suspens. Steelman lui adressa un coup d'œil perçant.

— Poursuivez, Rhodes. Est-ce qu'il vous a déjà tracassé, essayé de se débarrasser de vous ?

Dusty hésita :

— Eh bien... oui, monsieur, c'est arrivé. Mais je me demande s'il ne pensait pas que c'était pour mon bien. Voyez-vous, il trouve que je devrais retourner à l'université. Enfin, c'est l'impression qu'il donne.

— Hum ! Ça me donne une idée... fit alors Steelman. Il voulait peut-être faire embaucher un autre chasseur et monter une combine avec lui... Tolly, vous vous souvenez de cette équipe de nuit qu'on a pincée à Denver, il y a

quelque temps ? Celle qui détournait le montant des locations ? Ils empochaient tranquillement l'argent. Ils embarquaient aussi le linge et les fournitures à pleines brassées. Dieu seul sait combien de milliers de dollars ils ont raflés de cette façon-là !

— Je me rappelle, acquiesça Tolliver. Mais sans autre preuve que cette lettre qui, en fait, ne nous apprend rien, j'hésiterais à tirer des conclusions. Après tout, Bascom a travaillé avec pas mal d'autres chasseurs avant l'arrivée de Bill. Ses comptes sont vérifiés journallement et tous les mois nous établissons des fiches récapitulatives pour comparer avec les résultats des mois précédents. S'il tripotait les comptes, en dix ans nous nous en serions facilement aperçus !

— Il se peut qu'il n'ait encore rien barboté ; peut-être que pour l'instant, il prépare simplement son coup...

— Ouais, fit Tolliver. Peut-être.

Steelman se mordit la lèvre, l'air soucieux.

— Voilà une affaire qui me paraît louche, Tolly. Une lettre de ce genre concernant le seul employé sur lequel nous ne possédons aucun renseignement. Un type qui a été autrefois un escroc – et cette lettre prétend qu'il l'a été – a toutes les chances de le redevenir. Un beau jour, il est raide, il lui faut de l'argent tout de suite, et il repique au truc !

— C'est bien possible, acquiesça Tolliver. Qu'en dites-vous, Bill ? À votre connaissance, est-ce que M. Bascom a des ennuis d'argent ?

— Non, monsieur, il ne m'en a jamais parlé.

— Bon, il reste une autre hypothèse, poursuivit le directeur. Supposez que l'auteur de la lettre ait essayé de faire chanter Bascom. Il ne veut pas qu'il soit mis à la porte, si bien qu'il en dit juste assez pour m'inquiéter. Dans son idée, nous ne pouvons pas manquer d'aborder la question avec l'intéressé, et Bascom, pris de frousse, s'empressera d'allonger l'argent. Autrement, nous aurions reçu une autre lettre avec plus de détails.

Tolliver fronça gravement les sourcils, puis soudain, il fit une grimace et commença à se tordre de rire.

— Excusez-moi, John... ah ! ah ! ah ! ah ! lorsque j'essaie de me représenter ce pauvre vieux Bascom aux prises avec un maître chanteur, je... je... ah ! ah ! ah ! je...

— Eh bien, reprit Steelman avec un sourire légèrement penaud, peut-être que je ferais mieux de me mettre à lire des histoires de cow-boy plutôt que des romans policiers. Moi-même, je n'arrive pas à imaginer ce garçon si guindé, si compassé dans ce rôle-là ! Pourtant, sérieusement...

— Nous avons déjà reçu souvent des lettres de cinglés, John. Rien d'extraordinaire, après toutes les années qu'il a passées chez nous, si l'une,

d'elles concerne Bascom. Si nous en recevons une autre, il nous faudra certainement prendre des mesures, mais au stade actuel ça me paraît délicat. Pour le moment, il faut nous contenter d'ouvrir tout grands les yeux et les oreilles... C'est à vous que je pense en particulier, Bill.

— Pourquoi ne pas affecter Bascom à une équipe de jour ?

— Oui, si ça vous chante, mais moi, je n'y tiens pas tellement. Il n'a ni la classe ni le brio qu'on s'attend à trouver chez un réceptionniste de jour. Sans compter qu'il faut pas mal de temps pour mettre un type au courant des écritures dont il est chargé pendant le service de nuit.

Steelman s'inclina :

— Très bien, Tolly. Je m'en remets à vous... Mais vous ne trouvez pas que vous devriez faire allusion à cette lettre devant Bascom ? Mine de rien, bien sûr. S'il a la conscience tranquille, ça ne lui causera aucun tort... Sinon, ma foi, ça risque de lui épargner pas mal d'ennuis...

— Excepté avec ce maître chanteur, hein ? s'esclaffa Tolliver. Mais je suis de votre avis, John. Donc...

Ils débattirent la question encore une minute ou deux. Puis Tolliver regarda Dusty et se leva :

— Il n'y a aucune raison de retenir Bill plus longtemps, n'est-ce pas ? Vous n'avez rien à lui dire, à part ça ?

— Je ne vois pas. Merci d'être passé, Rhodes.

— Et n'oubliez pas, ajouta Tolliver. Bouche cousue, hein, Bill ! Vous n'êtes au courant de rien.

— Bien, monsieur, fit Dusty.

\*

Peu après, alors qu'il était trop tard pour rectifier le tir, il s'aperçut qu'il aurait dû faire le rapprochement entre l'arrivée de la lettre, celle de Marcia Hillis et de Tug Trowbridge, et l'algarade avec Bascom. Il sentit la menace que tous ces gens constituaient pour lui-même. Il s'étonna alors d'avoir été aveugle au point de ne pas s'en être avisé. Ça crevait pourtant les yeux. Il avait eu toutes les pièces du puzzle entre les mains et il n'avait pas seulement pris la peine de les regarder !

Mais ça, ce fut plus tard. Sur le moment, il n'y avait vu que le dérangement intempestif et vraiment bien peu justifié qu'on lui avait fait subir. Il avait été tiré de son sommeil. On l'avait obligé à se traîner en ville par un après-midi torride. Tout ça parce qu'un cinglé, probablement un client mauvais coucheur, avait pondu une lettre anonyme. En y réfléchissant bien, ça se résumait à ça. Si l'hôtel avait vraiment eu des doutes au sujet de Bascom, il ne l'aurait pas gardé dix ans.

Dusty retourna à la maison, vit que son père était rentré de promenade (mais où donc était-il allé ?) et regagna son lit. Il était alors près de six heures du soir, mais il était trop fatigué et trop accablé par la chaleur pour manger. Pour dormir aussi, d'ailleurs.

Il entendit son père s'agiter dans la cuisine, ouvrir et refermer le réfrigérateur, sortir les bacs à glace, mettre une casserole sur le feu... Ça n'en finissait plus. Ça durait depuis des éternités... Il commença à sombrer dans le sommeil... Ça n'arrêterait jamais. La chaleur, le bruit, son père. Et le néant...

Soudain l'image de sa mère s'empara avec force de son esprit. Il commença à s'agiter. Puis la vision se transforma, une touche par-ci, une touche par-là, et ce fut une autre femme : jeune, séduisante, et par-dessus tout chaleureuse, attentive et compréhensive. Il s'endormit, mi-contrarié, mi-souriant.

## V

La nuit se passa comme d'habitude à l'hôtel Manton. Bascom se montra comme d'ordinaire, peu loquace, maussade et désagréable. Si Tolliver lui avait montré la lettre et si elle avait quelque importance pour lui, il n'en laissa rien voir.

Après le travail, Dusty rentra directement à la maison. À mi-chemin, il se rappela que son père devait aller chez l'opticien et qu'il n'avait pas de vêtements propres. Excédé, il ralentit en pestant. Évidemment la teinturerie et la blanchisserie, pouvaient passer tôt dans la matinée, comme elles pouvaient ne pas passer du tout. Maintenant qu'il avait pris une attitude ferme avec son père, il ferait bien de continuer à se montrer énergique. Finis les attermoissements. Il n'allait pas lui permettre de retomber dans ce laisser-aller qui lui coûtait les yeux de la tête et qui faisait si mauvais effet. Il lui avait dit d'aller chez l'opticien aujourd'hui et il irait.

Dusty fit demi-tour et commanda un petit déjeuner en attendant l'ouverture des magasins. Il acheta un pantalon d'été, une chemise, du linge de corps, et repartit vers la maison.

M. Rhodes était dans la cuisine en train de barboter vaguement dans l'évier rempli d'eau savonneuse. Il en extirpa un plat qu'il se mit à frotter tout en regardant son fils d'un air plein de reproche.

— Je t'avais préparé un bon petit déjeuner, Bill, dit-il. Des œufs au lard, des rôties, et...

— Désolé, coupa brièvement Dusty. Va te laver et enfile ça, papa. Je vais te conduire chez l'opticien.

— Je croyais que tu rentrerais certainement, poursuivit le bonhomme. Avec toutes les provisions que tu as achetées hier ! Si tu m'avais prévenu que tu

viendrais tard, j'aurais...

— Eh bien, comme ça, maintenant t'es prévenu ! riposta Dusty. Bien sûr, je regrette, papa, mais, je t'en prie, dépêche-toi ! J'ai envie d'aller me coucher. Je vais te conduire en ville et tu pourras rentrer par tes propres moyens.

M. Rhodes acquiesça docilement et reposa le plat.

— Ce travail de nuit, fiston ! Tu crois vraiment que ça vaut la peine ? Tu ne dors pas assez et ça revient plus cher de...

— Je sais. On en reparlera une autre fois. Maintenant, je t'en supplie, dépêche-toi, papa !

Il attendit dans la voiture que le bonhomme fût prêt. Il avait les nerfs en pelote et tâchait de réprimer sa hargne. Son père avait probablement raison, réfléchit-il. Il gagnait davantage en travaillant la nuit, mais il dépensait davantage aussi. Il y avait la voiture, par exemple. La nuit, les autobus roulaient lentement, avec des horaires fantaisistes, si bien qu'une voiture était absolument nécessaire. Et ce n'était pas tout. La plupart du temps, ils prenaient leur repas séparément, ce qui revenait deux fois plus cher. Enfin, comme son père se trouvait livré à lui-même toute la journée, il avait sans cesse besoin d'argent.

Dusty haussa les épaules et secoua la tête. De toute façon, il n'allait pas s'amuser à changer de boulot pour le moment. En tout cas, sûrement pas avant de retourner à la Fac, à supposer qu'il y retourne. La nuit, il dormait mal. Il souffrait d'insomnies depuis la mort de sa mère. Et même, à vrai dire, bien avant ça. Évidemment, il est plus difficile de dormir le jour que la nuit. Ce n'est pas la même chose que de rester tout seul, allongé dans l'obscurité et le silence, à ruminer de sombres pensées... et à écouter.

\*

Il conduisit donc son père en ville et il lui ouvrit la portière. Après avoir commencé à se glisser hors de son siège, M. Rhodes hésita :

— Tu sais, Bill, nous n'avons encore jamais réussi à parler de mon affaire. L'autre soir, je t'ai touché un mot de cette lettre et tu m'as dit...

— Je n'ai pas oublié. On en discutera plus tard.

— Mais... (M. Rhodes le dévisagea pensivement, puis soupira et posa un pied sur le trottoir.) Bon... Je pourrais peut-être aller au cinéma en sortant d'ici, Bill. Si tu n'y vois pas d'inconvénient...

— Excellente idée, approuva Dusty. Choisis une salle climatisée, surtout !

— C'est que je... Je ne suis pas sûr de...

— Moi je le suis, trancha Dusty fermement. Tu as sûrement assez d'argent, papa. Ce n'est pas possible autrement !

— Ma foi... oui, peut-être, marmonna le bonhomme. Je dois en avoir assez.

Il descendit enfin de voiture et s'éloigna pesamment. Dusty regagna la maison et alla se coucher. « Aujourd'hui, songea-t-il, je vais vraiment dormir pour de bon. » Il était tellement crevé que... que...

Il sombra dans le sommeil avant même d'avoir posé la tête sur l'oreiller. Une heure plus tard, il fut réveillé par le livreur de la blanchisserie.

Il rangea le linge et retourna dormir. Une heure s'écoula encore. Et, nouveau coup de sonnette ! Ce fut le livreur de la teinturerie qui se présenta. Cette fois-là, il lui fallut plus de temps pour retrouver le sommeil. Il fuma deux cigarettes coup sur coup, avala un verre d'eau et s'agita fiévreusement sur sa couche. Il finit tout de même par s'assoupir. Et le téléphone retentit.

Il essaya de ne pas s'en apercevoir, de se persuader qu'il n'entendait rien. Mais la sonnerie s'obstinait, insistante, tenace. En poussant force jurons, Dusty sauta du lit et décrocha.

— Monsieur Rhodes ? J'espère que je ne vous dérange pas, mais votre père m'a dit qu'il fallait absolument que je...

C'était l'opticien.

Dusty l'écouta lui préciser le montant de la facture, grommela un vague au revoir, et raccrocha brutalement.

Il réintégra son lit ; naturellement, impossible de se rendormir. Il était envahi par une colère sourde qui lui martelait les tempes et peu à peu se concentrait exclusivement sur un seul et même objet. Pourquoi, bon Dieu, avait-il besoin d'aller au cinéma aujourd'hui ? Pourquoi n'était-il jamais fichu de faire quoi que ce soit, à part emmerder le monde ?... La seule chose qui l'intéressait c'était son bien-être, son petit confort. Tout ce qu'il savait faire, c'était raconter des craques pour lui extorquer du fric afin...

Brusquement Dusty se leva. Honteux malgré lui, vaguement mal à l'aise. Il ne pensait pas vraiment ça de son père... On n'aurait d'ailleurs guère pu l'en blâmer, mais en réalité ce n'était pas le cas. Il n'en pensait pas un mot. Il était de mauvais poil à cause de la chaleur et des soucis et énervé de ne pas pouvoir fermer l'œil, c'était tout.

Il restait un peu de café sur le réchaud. Il en but une tasse en fumant une cigarette, et passa dans la salle de bains. « Aujourd'hui, se dit-il, c'était le moment ou jamais d'aller voir ces fameux avocats. » Oui, c'était l'occasion ou jamais de régler une bonne fois cette histoire, puisqu'il ne pouvait pas dormir. Il sortit de la salle de bains, s'habilla et se rendit dans le centre.

\*

C'était un vieil immeuble en brique défraîchi qui se dressait juste en face du palais de justice. Dusty gravit les marches usées et longea une série de portes sur lesquelles on lisait :

*McTeague et Kossmeyer*  
(S'adresser porte 200)

La porte 200 était au bout du couloir. Elle ouvrait sur une salle haute de plafond, au sol nu, qui ne semblait contenir que des gens et des crachoirs. Une petite barrière de bois munie d'un portillon isolait un coin de la pièce. Dusty se fraya un chemin jusqu'à la barrière et déclina son nom à une femme grisonnante qui paraissait débordée.

— McTeague ? répéta-t-elle. C'est personnel ?... Vous n'êtes pas un ami ?... Dans ce cas, vous ne pouvez pas voir Mac. C'est Kossy qui reçoit les clients ici.

Dusty hésita. Il ne tenait pas à voir Kossmeyer. Le « Caustique Kossmeyer », comme l'avaient surnommé les journalistes. Par expérience personnelle il savait qu'il aurait du mal à déballer devant l'homme de loi ce qu'il était venu lui dire.

— Alors, insista la femme, Kossmeyer ?

— Vous êtes sûre que je ne peux pas...

— Kossmeyer, répliqua-t-elle sur un ton définitif. (C'était sans appel. Elle enfonça une fiche dans son tableau.) Maintenant asseyez-vous et ne bougez pas d'ici, voulez-vous ? Ne commencez pas à aller vous balader dans un coin où je ne pourrai pas vous retrouver.

Elle ne le quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'il se fût installé sur un banc entre un Mexicain sans âge, en treillis crasseux et une infirmière frisant la cinquantaine vêtue de cretonne empesée. Dusty se prépara à allumer une cigarette, mais en voyant le regard de biais que lui jeta l'infirmière, il la laissa tomber dans l'un des multiples crachoirs.

Au bout d'un moment, Dusty se leva, mine de rien. La réceptionniste ne le regardait pas ; il allait se tirer en douceur. Demain il écrirait à l'étude. Une lettre ferait aussi bien l'affaire qu'une conversation personnelle. En tout cas, presque aussi bien, et...

La porte derrière la barrière s'ouvrit et Kossmeyer apparut, ou plutôt, il se rua en poussant devant lui un jeune gars au visage anguleux. Sa voix de crécelle grinça désagréablement dans la pièce soudain silencieuse.

— Très bien, disait-il, défends-toi tout seul, mais ne viens pas pleurer dans mon gilet après. Tu veux te constituer prisonnier ? D'accord. C'est toi que ça regarde, mais moi je m'en tape.

L'autre jeta un regard autour de lui :

— Voyons, écoutez-moi, Kossy...

— C'est toi qui vas m'écouter. Tu ne t'es jamais regardé dans une glace ? Bon, eh bien, ouvre un peu tes mirettes.



Dusty regardait, fasciné.

Kossmeyer ressemblait aussi peu que possible au jeune gars. Il mesurait à peine un mètre cinquante-cinq et il ne devait pas peser plus de cinquante kilos. Mais soudain, malgré leur différence de traits et de corpulence, l'avocat se transforma en une réplique de son client. En un clin d'œil, il s'était mué en une hideuse caricature de l'autre : ses yeux étaient devenus fuyants, son visage mou et veule. Il s'était creusé la poitrine tout en carrant les épaules pour écarter les coudes. Son pantalon lui remontait presque sous les aisselles. Il était en bras de chemise, mais il donnait l'impression de porter une veste, une veste qui lui pendouillait sur les genoux, comme celle de l'autre type. Il se retourna lentement, le visage figé, les yeux brillants comme des boutons de bottine.

C'était absurde et pourtant terrifiant. Un dessin humoristique pour illustrer le mot CRIME. Et puis soudain, il redevint Kossy, l'avocat.

— Tu piges, Ace ? Juste leur servir ta fiole, ça suffit pas. Faut leur flanquer un grand coup dans les gencives, tu vois ce que je veux dire ? Leur en foutre tellement plein la vue qu'ils ne puissent pas voir autre chose.

Le type acquiesça.

— Bon, vous avez gagné. Mais maintenant, question de...

— Tire-toi et repasse demain.

Kossmeyer le poussa de l'autre côté de la barrière et se pencha vers la réceptionniste qui lui murmura quelques mots à l'oreille.

— Tiens ! Tiens ! Où ça ? fit-il en levant les yeux.

Puis Dusty l'entendit dire :

— Ah ! C'est le fils ! le gamin !

Aussitôt l'avocat se précipita de l'autre côté de la barrière et empoigna Dusty par la main.

— Content de vous voir, Rhodes... Bill. Non, je crois que c'est Dusty qu'on vous appelle. C'est bien ça ? Entrez donc.

Dusty résista. Du moins, il essaya.

— Je... ça n'a rien d'important, monsieur Kossmeyer. Je peux revenir une autre...

— Vous plaisantez ! (L'avocat l'entraîna derrière lui, à travers la cohue.) J'espérais bien avoir votre visite. Attendez. Je crois que vous travaillez au Manton. C'est bien ça ? Des gens sympas. J'ai réglé une petite affaire pour eux dans le temps. Comment va votre père ? Qu'est-ce que vous dites de cette chaleur ? Avez-vous... ?

Tout en faisant avec volubilité les demandes et les réponses, il poussa Dusty dans son bureau dont il claqua la porte.

À part quelques rayonnages, la pièce était presque aussi démunie de

meublier que la première. Kossmeyer indiqua un siège à Dusty et se percha sur le bureau en face de lui.

— Je suis content que vous soyez venu, répéta-t-il. Je voulais vous en parler, mais je sais que vous travaillez toute la nuit. Un verre ? On dirait que vous avez l'air fatigué ?

— Merci, je ne bois pas.

— Ah ! bon... Bref, je disais donc que je suis bien content que vous soyez passé. Je sais très bien ce que vous devez penser, Dusty. Ça fait maintenant un an que nous sommes sur cette affaire et apparemment ça n'avance pas très vite. Votre père est toujours sans travail. Vous avez pas mal de dépenses sur les bras. Vous vous demandez « mais qu'est-ce qu'ils foutent » et je ne saurais vous le reprocher...

— À ce propos... (Dusty s'éclaircit la gorge.) À propos des dépenses, monsieur Kossmeyer. Je crains de ne pas pouvoir... Je veux dire qu'il me semble que...

— Bien sûr, acquiesça vigoureusement le petit homme. Elles sont élevées. Rien que les frais, dans une affaire comme celle-là, ça vous lessive joliment un portefeuille. Je... (Il fit une pause.) Vous savez que c'est tout ce que nous vous avons compté, n'est-ce pas ? Strictement rien de plus que les frais pour la constitution du dossier, les citations à comparaître, etc.

— Ma foi, non, je ne le savais pas. Mais...

— C'est encore trop ? interrompit Kossmeyer. C'est toujours trop quand ça ne rapporte rien. Mais ce n'est qu'une impression, voyez-vous, Dusty. C'est l'effet que ça fait, vu de l'extérieur. En réalité, nos affaires sont en bonne voie. Jusqu'à présent, il a surtout fallu fourrer des piécettes dans la machine à sous, mais maintenant on ne va pas tarder à gagner le gros lot !

— Monsieur Kossmeyer, coupa Dusty, je voudrais que vous laissiez tomber l'affaire.

— Ta-ta-ta-ta ! Mais non, vous ne le voulez pas ! Vous le croyez seulement. Comme je vous l'ai dit, mon petit, nous sommes tout près de gagner la partie. Donnez-moi encore deux ou trois mois, et...

— Ça n'arrangerait rien si papa gagnait son procès. Il ne sera jamais capable de reprendre son travail. Il n'est pas... enfin, il n'est plus le même qu'avant.

Kossmeyer haussa les épaules :

— On en est tous là. Mais je vois ce que vous voulez dire, Dusty. Je l'ai observé, moi aussi, vous savez ? Cette histoire l'a complètement fichu par terre et il est encore dans le cirage. À mon avis, la meilleure façon de le sortir de là, c'est de...

— Physiquement non plus, il n'est pas bien. Il...

— Bien sûr qu'il n'est pas bien ! C'est un malade, un grand malade.

— Je voudrais que vous laissiez tomber, s’obstina Dusty. Gagner cette affaire ne changera rien à rien. Les gens continueront à penser que... à penser la même chose qu’avant. Il ne pourra pas reprendre son travail.

— Évidemment, évidemment. Mais, mon petit...

(Kossmeyer s’interrompit et une expression soucieuse se peignit sur son visage mince aux traits prononcés.) Laissez-moi voir si je vous comprends bien, Dusty. Nous vivons dans un pays où nous sommes censés jouir de la liberté d’expression. Elle est garantie par la Constitution. Un homme fait alors un geste pour défendre ce droit, et une bande de bons à rien et de patriotes professionnels se chargent de lui faire son affaire... Il a raison et ces abrutis ont tort, mais ça ne fait rien. Il est obligé de se terrer dans son trou et d’y rester. Il ne faut surtout pas qu’il leur cherche noise, comme ça ils pourront tranquillement refaire le même coup à un autre type. C’est bien ça que vous voulez dire, pas vrai ?

— Je regrette, répliqua Dusty d’un ton opiniâtre. Ce n’est pas ma faute si les choses sont comme elles sont. C’est injuste évidemment, mais...

— Je crois que vous sous-estimez votre père. Il avait suffisamment foi en l’issue de cette affaire pour continuer à lutter. Je ne l’imagine pas courant se cacher, simplement parce que quelques crétins lui font partir des pétards dans les pattes. S’il réintègre son poste – *quand* il réintégrera son poste, je devrais dire – il ne se laissera pas intimider par eux. Et il y défendra encore ses droits sans se laisser marcher sur les pieds, longtemps après que tous ces salopards se seront planqués pour de bon !

— Je ne crois pas qu’il le prend comme ça. C’est-à-dire... euh... je ne crois pas qu’il ait l’intention de se battre pour quelque chose. Je doute qu’il ait jamais su ce qu’il était en train de signer. Quelqu’un lui a tendu une pétition et il s’est contenté...

— Tiens, tiens, vous croyez ? (Kossmeyer attendit.) Pourquoi ne pas l’avoir dit, alors ? Pourquoi n’avoir pas expliqué que c’était un malentendu ? Ça l’aurait tiré d’affaire.

Dusty hésita.

— Ma foi, je... Il s’est probablement dit qu’on ne le croirait pas.

— Je vois, fit lentement Kossmeyer. Vous avez peut-être raison. Après tout, qui peut, mieux que son fils, connaître un homme ?

Il regarda Dusty d’un air affable, ses petits yeux noirs et brillants débordaient de sympathie et de loyauté. Et pourtant il y avait quelque chose dans son attitude... il y avait quelque chose d’inquiétant depuis un moment. Il avait l’air d’un petit rapace cherchant à séduire une proie maladroite à portée de ses serres.

Dusty se mit à fouiller dans son paquet de cigarettes et en tira une. Déjà

Kossmeyer lui présentait une allumette.

— Vous avez dû en baver, hein, petit ? Vous avez été obligé d'abandonner vos études. Vous avez perdu votre mère. Il vous a fallu vous mettre à gagner votre vie et vous occuper en même temps d'un vieillard malade...

— Ce n'est rien, affirma Dusty. Je suis content de faire ce que je peux.

— Bien sûr. N'empêche que ça doit quand même être dur. Enfin, je crois que nous nous sommes montrés très compréhensifs avec vous. Financièrement parlant. Mais peut-être que nous pourrions faire encore un petit effort. C'est bien le seul obstacle que vous voyez à la poursuite de cette affaire, n'est-ce pas ? Les frais ? Si nous pouvons nous arranger de ce côté, vous aimeriez autant qu'on continue ?

— C'est que je ne voudrais pas vous...

— On trouvera un moyen, affirma Kossmeyer. Vous savez qu'on va peut-être pouvoir s'en sortir sans frais supplémentaires. Si j'arrive à convaincre votre père de se montrer un peu plus compréhensif...

Dusty commençait à avoir la migraine.

— Si vous... Je ne comprends pas.

— Vous m'avez donné une idée à l'instant. Quand vous avez dit que votre père aurait signé la pétition sans savoir ce qu'il faisait. Voyons... Ça serait assez dur de leur faire avaler ça. Surtout après tout ce temps. Et de toute façon, j'ai comme une idée qu'il se refuserait à faire un tel aveu. S'il était aussi négligent que ça, on ne lui aurait pas confié le poste qu'il avait...

— Mais qu'est-ce que... ?

— Cette pétition circulait dans le secteur. Il y en avait plusieurs exemplaires. Peut-être que quelqu'un a signé sur l'un d'eux au nom de votre père. Vous... Eh là ! Vous allez vous brûler les doigts, petit !

Kossmeyer se pencha en avant pour lui passer un cendrier. Il le lui tendit d'une main ferme.

Dusty écrasa sa cigarette.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il signé à sa place ?

— Un mauvais plaisant, peut-être. Ou quelqu'un qui voulait lui attirer des ennuis...

— Mais pourquoi papa n'aurait-il rien dit ?

Kossmeyer fit la moue :

— Évidemment. C'est la question qui se pose, n'est-ce pas ? En temps ordinaire, j'aurais dit que c'était pour le principe de la chose. Il avait le droit de signer, et qu'il l'ait fait ou non, peu importe. C'était une question de principe. Mais vous dites que ce n'est pas du tout sa façon de voir. Dans ce cas... c'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Dans ce cas, je suppose qu'il doit avoir une autre raison.

Il continua à contempler Dusty d'un air songeur, avec intérêt et sympathie, l'air de quelqu'un qui s'efforce d'aider un ami à résoudre un problème troublant. Il le dévisageait, attentif, curieux de connaître le point de vue de son interlocuteur. Mais Dusty ne pouvait que soutenir son regard sans mot dire, la gorge serrée, tandis que son visage s'empourprait peu à peu. Le silence se prolongeait. Il devenait intolérable.

Finalement Kossmeyer haussa les épaules et fit une petite grimace.

— Non, mais, écoutez-moi dérailler ! Qui est-ce qui irait s'amuser à imiter la signature d'un vieux bonhomme ! Ça ne tient pas debout ! Votre père n'aurait eu qu'à demander un graphologue et il aurait été disculpé aussi sec.

Il claqua des doigts et se remit debout en tendant la main.

— Je ne veux pas vous mettre dehors, petit, mais il y a un tas de gens qui attendent...

Dusty se hâta de se lever :

— De toute façon, il faut que je file, moi aussi. Je vous remercie beaucoup de m'avoir reçu...

Ce n'était pas ça qu'il voulait dire. Il n'avait pas parlé de ce qui le préoccupait. Il s'était laissé emberlificoter, et il n'avait plus qu'une idée en tête : partir. À présent tout ce qu'il souhaitait, c'était échapper à ce petit bonhomme serviable et terrifiant.

— Je... J'espère vous revoir bientôt, marmotta-t-il à mi-voix.

— Comptez sur moi. (Kossmeyer lui donna une petite tape encourageante sur l'épaule.) Quand vous voudrez, petit. Si c'est trop compliqué pour vous de venir, je passerai vous voir.

Il lui ouvrit la porte, tout rayonnant de sympathie et le reconduisit dans le couloir. De nouveau, il lui serra la main.

— Soyez sans inquiétude, fit-il. Je vous tiendrai au courant. Vous pouvez compter sur moi, Dusty !

## VI

Comme c'était souvent le cas, après une journée torride, la tombée de la nuit amena la pluie. L'averse commença un peu avant que Dusty ne se rende au travail. À trois heures du matin, elle s'était muée en petite pluie fine.

C'était une nuit calme. Aucun client n'était arrivé par le dernier train. Il n'y avait eu jusqu'alors qu'une douzaine d'appels. Bascom et Dusty avaient presque terminé leurs paperasses. Du moins, ils avaient à peu près terminé celles pour lesquelles le concours de Dusty était nécessaire. Adossé nonchalamment contre la porte du hall, le jeune homme aspira avec volupté une bouffée d'air pur en regardant le rideau de pluie glisser interminablement sur le pavé luisant.

Tout compte fait, il se sentait en forme, surtout pour quelqu'un qui n'avait presque pas fermé l'œil. Il faisait frais, Kossmeyer n'avait rien subodoré, d'ailleurs, qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir à déceler de toute façon ? Et Bascom se montrait aimable pour changer. Bascom l'avait passablement épuisé, songea Dusty. On était forcément nerveux et déprimé avec un type qui n'arrêtait pas de vous asticoter nuit après nuit.

D'une chiquenaude, Dusty expédia sa cigarette dans la rue et rentra dans le hall. De la cabine du caissier, Bascom l'interpella gentiment :

— Quel temps il fait dehors, Bill ? Ça dégringole toujours ?

— Ça se tasse. Avec un parapluie, ça peut aller.

— Parfait. Dans ce cas, je vais aller manger un morceau.

Dusty alla se placer derrière le bureau. Bascom sortit de la cage du caissier, boucla la porte derrière lui et prit un parapluie. Il ouvrit alors la porte qui se trouvait derrière le tableau de clés et déboucha dans le hall.

— Alors, lança-t-il par-dessus l'épaule sur un ton détaché, je suppose que tu

ne retournes pas à la Fac ?

— J'y songe toujours. J'aimerais bien, mais il faut du temps pour goupiller ça.

— Je vois. De toute façon, j'imagine que tu ne peux pas y retourner avant la fin du trimestre d'automne.

— C'est exact.

— Bon, je reviens tout de suite. Tu sais où me joindre s'il y a quelque chose.

Il franchit la petite porte et ouvrit son parapluie en arrivant sous la marquise. Une fois seul, Dusty s'accouda sur le marbre et promena son regard autour du hall. Il bâilla avec délice. Une excellente nuit à tous points de vue. Bascom, le temps, le fric. Tug Trowbridge lui avait refilé dix dollars de pourboire et, même s'il ne récoltait plus rien d'ici la fin de son service, il n'avait pas perdu son temps.

À côté de lui, le téléphone intérieur se mit soudain à sonner. Dusty sursauta et prit l'écouteur.

C'était elle : Marcia Hillis. Il reconnut immédiatement sa voix et elle reconnut la sienne.

— Dusty ? Pourriez-vous m'apporter du papier à lettres ?

— Certainement, madame. Tout de suite, Miss... c'est-à-dire, je peux vous l'apporter dans quelques minutes, Miss Hillis. Le réceptionniste est parti manger et je suis obligé de garder le bureau en son absence.

— Ah ? Vous avez peur qu'il se sauve !

Elle rit gentiment.

— Non, m'dame, je...

— Je plaisantais... Dès que vous pourrez, alors.

— Oui, m'dame.

Il raccrocha maladroitement, puis il ouvrit un tiroir et en tira une pile de papier à lettres – petit format et format commercial – qu'il posa sur le marbre. Il passa dans les toilettes pour se donner un coup de peigne, reprit son poste et jeta un coup d'œil sur l'horloge. Bascom était parti depuis... Enfin ça faisait un bon moment qu'il s'était éclipsé. Il devrait être là d'une minute à l'autre. Ses yeux se posèrent sur le papier à lettres. Il secoua la tête et en remit sagement les deux tiers dans le tiroir.

Ce geste réveilla un vague souvenir dans sa mémoire. À moins que ce fût l'inverse : une réminiscence lui avait inspiré ce geste. Le baratin que le chef du personnel lui avait servi au moment de son engagement.

« Attention au gaspillage, Bill. Les lampes inutilement allumées, les robinets mal fermés, deux voyages en ascenseur quand un seul suffirait, plus de savons, de serviettes, et de papier à lettres qu'un client n'est en droit

d'exiger. Ce sont de petites choses... mais si vous les multipliez par cent, elles cubent tout de suite. Ce sont des détails qui peuvent transformer un gain en perte. »

Dusty jeta de nouveau un coup d'œil sur l'horloge. Sans savoir pourquoi, histoire de tuer le temps, il alla faire un tour du côté du fichier. Il n'y avait évidemment rien à en tirer. La fameuse Miss Hillis n'était qu'une petite fiche blanche parmi des centaines d'autres... Un nom en capitales d'imprimerie, une adresse, un prix et une date... Il retourna près du téléphone intérieur et tambourina nerveusement sur la pile de papier à lettres.

Il décrocha le téléphone extérieur, commença à composer le numéro du restaurant, puis raccrocha. Ce n'était tout de même pas un motif suffisant pour faire revenir Bascom ventre à terre. Si elle avait attendu jusqu'à cette heure de la nuit pour faire son courrier, elle pouvait attendre encore un peu. Ce serait le point de vue de Bascom. C'était le sien également. Après tout, ce n'était qu'une cliente comme les autres, susceptible tout au plus de lui lâcher un mini-pourboire... Alors, pourquoi se presser tellement ?

Dusty se pencha par-dessus le bureau et scruta le fond du hall jusqu'à la porte d'entrée. Il se leva et alla se poster devant le comptoir.

Du papier à lettres à trois heures du matin, ce n'était pas courant, mais pas extraordinaire non plus. Un client ne parvenait pas à dormir, alors pour passer le temps, il (ou elle) se mettait à faire son courrier. C'était déjà arrivé. De temps à autre, une chambre appelait pour réclamer du papier à lettres. Quant à la façon dont elle lui avait parlé au téléphone et à la façon dont elle s'était comportée la première nuit...

Bah !

Il haussa les épaules et interrompit sa discussion avec lui-même. Pourquoi aller chercher midi à quatorze heures ? Elle s'était intéressé à lui dès le début. Maintenant, elle s'était monté le bourrichon au point de vouloir prendre un peu de bon temps. Du moment que ce n'était pas une mouche – il en était maintenant convaincu – et tant qu'il lui laisserait prendre l'initiative – et pour ça on pouvait compter sur lui – c'était parfait. Rien à craindre. Du billard ; il n'avait jamais rien fait de ce genre auparavant et il ne recommencerait sûrement pas. Plus jamais après cette fois-ci !

Bascom apparut à la porte d'entrée. Dusty lui fit signe qu'il devait monter en levant l'index. Le réceptionniste inclina la tête et Dusty, s'emparant du papier à lettres, se dirigea vers l'ascenseur. Arrivé au neuvième étage, il ouvrit la porte de la cabine puis la referma sans l'enclencher. Il s'engagea alors dans le long corridor faiblement éclairé.

Un petit sifflement s'éleva derrière lui, suivi d'un « Hé ! Dusty ! ». Il se retourna. C'était Tug Trowbridge planté en tricot de corps sur le seuil de son



appartement. Deux hommes – les deux types qu’il avait rencontrés quelques nuits auparavant – se trouvaient près de lui.

— T’es tellement pressé, Dusty ? Tu ne peux pas ramener mes amis en bas ?

Dusty hésita :

— C’est que... Mais certainement. Avec plaisir.

Pas moyen de faire autrement. Il ne pouvait pas les laisser poireauter indéfiniment devant l’ascenseur.

Il les conduisit donc au rez-de-chaussée, leur souhaita une bonne nuit et remonta au neuvième. Il referma sans bruit la porte de la cabine et se remit à longer le couloir.

Lentement, puis encore plus lentement.

Maintenant qu’il était là, à l’angle du couloir... à deux pas de sa porte... juste devant sa porte... l’inquiétude le reprenait. Sa prudence instinctive lui revenait. Il était envahi par un sombre pressentiment. Il avait l’impression d’avoir déjà vécu quelque chose de semblable et de s’être retrouvé devant un gâchis épouvantable. Il y avait eu dans sa vie une autre femme, qui comme celle-ci était toutes les femmes à la fois, et il...

Il se secoua, pour repousser ce souvenir au plus profond de lui-même, là où il l’avait enfoui. Non, il ne s’était jamais rien passé de ce genre. Jamais. Il n’y avait pas eu d’autre femme.

Il leva la main et frappa doucement à la porte. Il entendit un bruissement léger, puis confusément :

— C’est Dusty ?

— Oui.

— Entrez.

Il pénétra dans la pièce et laissa la porte se refermer derrière lui. Il resta un instant immobile, incapable, au sortir du couloir éclairé, de rien distinguer dans la complète obscurité. Il desserra les doigts et le papier à lettres s’éparilla par terre.

Elle rit doucement. Elle murmura... une question... une invitation. Il s’avança lentement, guidé par le son de sa voix.

Son genou heurta le bord du matelas. Une main s’éleva et l’empoigna dans le noir. Il s’assit sur le lit et deux bras se refermèrent autour de son cou.

Il éprouva un instant de plaisir sauvage quand sa bouche trouva la sienne, quand il sentit contre lui ses seins tièdes et nus. Puis, brusquement, il éprouva une nausée atroce, accompagnée d’une terreur épouvantable. C’était raté. Ça ne se passait pas comme il l’eût fallu.

Elle avait du rouge à lèvres. Le goût doucereux du fard lui emplissait la bouche. Il sentait sur son visage et sa nuque les traînées poisseuses de rouge. Et puis elle n’était pas nue ; elle n’était qu’en partie dévêtue. À croire que sa

chemise de nuit avait été mise en lambeaux.

Elle ne parlait pas. Elle était toujours cramponnée à lui, le barbouillant, lui labourant le visage avec ses ongles. Elle ne parlait pas, mais il entendait pourtant une voix :

« Sale petit bâtard : parfaitement, tu es un bâtard, tu m'entends ! Nous t'avons ramassé dans un hospice pour enfants trouvés. Et maudit soit le jour où nous... Non, je ne lui dirai rien. Je ne lui ferai pas une chose pareille. Mais si jamais tu... »

Il resta un moment sans pouvoir bouger, paralysé par cette voix insupportable. Mais rien de tel n'était jamais arrivé. C'était seulement un vilain rêve. Et cette...

Sur ces entrefaites, un coup de tonnerre éclata. Une rafale de vent souleva brutalement les rideaux tirés et un éclair illumina la chambre, l'espace d'un instant. Mais ce fut suffisant pour qu'il pût tout voir : les chaises renversées, la lampe par terre, le désordre voulu, la chemise de nuit lacérée, la bouche barbouillée de rouge... toute prête à hurler. Il la frappa alors de toutes ses forces.

## VII

La demi-heure qui suivit fut un cauchemar, un songe hideux et embrouillé dont les événements se succédèrent à une cadence vertigineuse et terrifiante. Penché sur elle, il la supplia de lui pardonner, tout en s'efforçant fiévreusement de la ranimer. Puis il quitta la chambre, parcourut le couloir comme un somnambule et se précipita dans l'appartement de Tug Trowbridge. Tug l'attrapa par les épaules et le gifla pour lui faire retrouver ses esprits.

— Ça va, petit ! Je vais essayer d'arranger ça avec la gonzesse. Maintenant reprends-toi et file en bas, avant que le père Bascom ne donne l'alarme.

Il se lava la figure et se recoiffa sous l'œil de Tug. Il descendit dans l'ascenseur, puis il traversa interminablement le hall, avec Bascom qui le suivait des yeux, pas à pas. Enfin, brusquement, il se retrouva devant Bascom, de l'autre côté du comptoir de marbre, pour tenter d'expliquer l'inexplicable.

— Bill ! Réponds-moi, Bill !

— Oui, monsieur... ?

— Pourquoi as-tu mis si longtemps ? Qu'est-ce que tu fabriquais là-haut, dans la chambre de Miss Hillis ?

— Je... Je...

Sur le moment cette précision ne l'étonna point. Contre toute vraisemblance Bascom savait où il avait été. Mais Dusty était encore trop troublé et terrifié pour se poser seulement la question.

— *Bill !*

— Rien, monsieur. Rien du tout, la... la fenêtre de sa chambre était coincée. J'ai été obligé de la dégager avec une pince.

— Et ça t'a pris une demi-heure ? Tu te fous de moi, non ? Qu'est-ce que tu fichais là-haut ? Qu'est-ce que tu as fait à... à...

La voix de Bascom se perdit au fond de sa gorge. Sans quitter des yeux, il décrocha le téléphone et demanda un numéro de chambre à l'opératrice.

Dusty aurait voulu s'enfuir. Il aurait voulu se mettre à courir, mais ses jambes refusaient d'obéir aux injonctions affolées de son cerveau. Il restait paralysé sur place, à écouter Bascom parler au téléphone.

— Euh... Miss Hillis ? Ici, la réception de nuit. Le chasseur me dit que vous avez eu des ennuis... quelque chose qui n'allait pas avec votre fenêtre et... Je vois... Vous allez bien... Je veux dire tout est rentré dans l'ordre ?... Merci beaucoup ; j'espère que je ne vous ai pas dérangée.

Il raccrocha l'écouteur. Incroyable mais vrai, il raccrocha... Sans appeler la police ni le détective de l'hôtel. Apparemment le cauchemar commençait à se dissiper.

Dusty put de nouveau respirer. Il pouvait recommencer à parler... et à penser. Tug s'était arrangé d'une façon ou d'une autre avec la fille. Il avait acheté son silence. Ou plus vraisemblablement il lui avait fichu la frousse pour l'empêcher de provoquer le scandale qu'elle mijotait. Il se trouvait probablement dans la chambre avec elle pendant que Bascom appelait. Et il lui faisait comprendre – lui laissait croire – qu'elle allait se faire esquinter le portrait si elle essayait de jouer les marioles.

Quoi qu'il en soit, tout allait bien. Un miracle s'était produit, et il était trop reconnaissant pour s'interroger sur son origine ou son authenticité.

— Je vous l'avais bien dit, s'entendit-il prononcer. Qu'est-ce que vous croyiez donc que j'avais fabriqué là-haut ?

Bascom le regardait de travers, l'air intrigué ; au bout d'un instant, il finit par se pencher de nouveau sur ses paperasses et reprit son travail.

Il y eut un long silence.

— Je vais te dire ce que je crois, reprit-il enfin. Et ça fait un bon bout de temps que je le pense. Tu n'es pas fait pour ce boulot. Si tu restes ici, tu finiras tôt ou tard par te retrouver dans de sales draps.

Dusty se mit à rire. Et même avec assurance ou peu s'en fallait.

— Mais qu'est-ce que vous vous êtes fourré dans le crâne à la fin ? Je ne peux pas faire un pas sans que vous alliez vous imaginer des histoires à dormir debout !

— Ramène-toi par ici, coupa Bascom. Viens me donner un coup de main. Fais quelque chose pour mériter ton salaire.

— Mais comment donc ! ironisa Dusty. Avec joie !

Ils terminèrent ce qu'ils avaient à faire en commun, puis Bascom se retira dans la cabine du caissier tandis que Dusty retournait lentement près du téléphone intérieur. Accoudé au marbre, il se demanda – sans trop d'inquiétude – comment Tug s'était débrouillé pour clouer le bec à

Miss Marcia Hillis, de Dallas, Texas.

Une petite déroutille, supposait-il, ou une bonne fessée, quelque chose qui ne laisse pas trop de marques mais suffise à lui flanquer une belle pétoche. Elle ne s'attendait sûrement pas à ce qu'il ait un ami comme Tug. Elle voulait lui coller sur le dos une tentative de viol. Un coup monté pour traîner l'hôtel devant les tribunaux et obtenir une bonne pincée à titre de dommages et intérêts. Mais maintenant qu'elle avait vu où elle s'était embarquée, qu'elle avait découvert que tout ce qu'elle risquait de récolter, c'était une bonne peignée...

Dusty fronça les sourcils. Il se fichait pas mal d'elle et de ce qui pouvait lui arriver, mais il essayait de comprendre. Il aurait juré que ce n'était pas une entôleuse professionnelle. Comment avait-il pu se méprendre à ce point ? Et si c'était une entôleuse – *puisque* c'en était vraiment une – pourquoi avait-elle tellement attendu pour monter sa mise en scène de viol ?

Une dégourdie comme elle aurait dû essayer de faire le coup tout de suite. Elle aurait dû savoir que l'hôtel risquait de se méfier et de lui annoncer que sa chambre avait fait l'objet d'une réservation antérieure et que, malheureusement, il n'y en avait pas d'autre de libre.

Elle aurait dû être au courant. Quiconque connaissait un tant soit peu les hôtels savait forcément ça. Et pourtant... Le visage de Dusty s'éclaira et il eut un sourire apitoyé. Malgré le danger qu'elle lui avait fait courir, il éprouvait tout de même un peu de compassion pour elle.

Elle n'avait *aucune idée* de ce qu'était un hôtel. Voilà la clé de l'énigme. C'était une fille, sensationnelle, et sûrement à la coule dans d'autres branches, mais question hôtels elle n'en connaissait pas un rayon. Idem question chantage.

Il ne s'était pas trompé sur son compte. Ce n'était pas une entôleuse professionnelle. C'était son coup d'essai. Elle avait dû pas mal traîner ses guêtres par-ci, par-là, sans trop s'écarter du droit chemin, et puis elle avait eu cette idée de génie, une trouvaille qu'elle croyait sans doute tout à fait originale. Alors, elle avait monté ce coup-là, mais en accumulant bourde sur bourde.

Le Manton d'abord : première gaffe. Une professionnelle aurait choisi un très grand hôtel, avec un gros mouvement de clients et de personnel. Ensuite : erreur numéro deux, on ne pouvait pas trouver mieux pour se faire tout de suite repérer, et ça c'était sa plus belle bourde, que de débarquer au beau milieu de la nuit et sans réservation par-dessus le marché ! Puis réclamer une chambre bon marché ! Et s'amuser à faire du rentre-dedans à un employé, au risque d'éveiller ses soupçons avant d'avoir mis son petit numéro au point !

Elle n'avait fait que des boulettes. En un sens, cette accumulation incroyable

de bourdes l'avait protégée. Grâce à son ignorance, elle avait semblé innocente. Elle l'avait si bien empaumé qu'il avait ravalé ses soupçons. Enfin... soupira Dusty nostalgiquement, elle n'était pas la seule à s'être comportée comme une idiote. S'il avait discerné plus rapidement la simple vérité, il aurait pu s'éviter l'abominable épreuve de cette nuit et la remplacer par une scène infiniment plus agréable. Il aurait pu dire : « Écoutez, mon chou, vous avez bien mal choisi votre endroit et votre victime. » Et elle aurait été sûrement reconnaissante. Très reconnaissante...

Dans l'état actuel de la situation... mais, au fait, où en était la situation ? Il coula un regard vers Bascom, hésita, soupira de nouveau. Le réceptionniste était déjà soupçonneux de nature ; par-dessus le marché, appeler la chambre de Miss Hillis ou y monter carrément était hors de question. Elle serait effrayée et furieuse et accueillerait avec autant de crainte que de colère toute initiative venant de Dusty. En outre Tug était peut-être encore avec elle... Et suffisamment occupé pour faire payer cher au chasseur son intrusion... Ça ressemblerait assez à Tug. Puisqu'elle avait donné du fil à retordre au gros turfiste, elle lui devait donc quelque chose. Et il se servirait sans se gêner.

Dusty aurait voulu pouvoir la rayer de son esprit. Il aurait voulu éprouver plus de soulagement et de gratitude d'avoir été tiré de ce mauvais pas. Mais au fur et à mesure que cette longue nuit touchait à sa fin, il n'éprouvait plus qu'un seul sentiment : celui d'une perte irréparable. Il l'avait perdue de nouveau. Pour la seconde fois, il avait perdu la seule femme qui existait pour lui au monde.

L'avant-garde de l'équipe de jour commençait à arriver. Le premier garçon d'ascenseur prit son service, puis la première femme de chambre et le premier chasseur. Le porteur en chef récupéra la clé de la consigne et alla l'ouvrir sous le regard somnolent d'un subordonné en chemise noire.

Le petit jour arracha Dusty à sa rêverie. Avec les appels qui se multipliaient à un rythme accéléré, il était désormais trop affairé pour penser à elle. Il n'arrêtait pas de se taper l'ascenseur de service que les employés devaient emprunter exclusivement dès qu'il fonctionnait. Il ne cessait pas de cavalier tout au long des interminables corridors à l'épaisse moquette, frappant aux portes, distribuant cigarettes, journaux du matin, articles de toilette, et autres bidules de ce genre. Il s'activait au milieu d'un brouillard, comme un automate. Il n'y avait plus pour lui que des numéros de chambres ; puis les numéros eux-mêmes perdirent bientôt toute signification. Ils n'étaient que des étages dans cette corrida forcenée.

\*

Il dit : « Merci beaucoup, monsieur », empocha son petit pourboire et

franchit au pas de course le coin du couloir.

Il leva les yeux juste à temps pour ne pas se jeter dans le cortège.

Le porteur marchait en tête, le sac de voyage de Miss Hillis sous le bras, le carton à chapeaux et la valise dans chaque main. Derrière lui venait l'un des deux équipiers de Tug, et l'autre fermait la procession. Elle marchait au milieu. Sur sa nuque étaient nouées les extrémités d'une épaisse voilette noire.

La gorge de Dusty se serra brusquement. Il fit demi-tour et se hâta de retourner d'où il venait. Il n'aurait pu dire pourquoi la scène lui causa une émotion pareille, pourquoi elle lui donna littéralement la nausée, étant donné qu'il aurait dû plus ou moins s'y attendre. Tug ne pouvait manquer de lui faire quitter l'établissement et Tug n'était pas le gars à s'exposer inutilement. Donc... donc, il n'y avait rien là d'extraordinaire. Tug, ou plutôt ses acolytes, devaient s'être chargés de l'évacuer en temps utile. Ils allaient lui filer un peu d'argent, la mettre dans un train et le tour serait joué. Il n'en fallait pas davantage pour assurer la sécurité de Tug ainsi, bien entendu que celle de Dusty.

C'était dans l'ordre des choses. Il aurait dû s'y attendre. Et pourtant, ce spectacle lui avait donné la nausée. Il avait de plus en plus mal au cœur. Tout comme s'il venait d'assister au départ d'un condamné à mort pour son exécution.

Il dégringola l'escalier de service jusqu'au palier suivant. Il courut alors le long du couloir et arriva avant l'ascenseur de service. Pourquoi ? Il n'aurait su le dire, étant donné qu'il ne pouvait certainement pas intervenir. Ce serait signer sa propre perte. D'ailleurs, pourquoi tenter quoi que ce soit ?

« Enfin, quoi ? se demandait-il rageusement. Elle a essayé de m'avoir, non ? Ils ne vont pas lui faire de mal. D'ailleurs, même si c'était le cas, pourquoi devrais-je m'en soucier ? »

Le mal au cœur s'accroissait puis, tout à coup, sembla se désintégrer. Il le sentait encore en lui, mais à l'état latent et dispersé. Ce n'était plus une force compacte, bien concentrée. Il s'y mêlait un étrange sentiment d'orgueil qui balayait tout. Tug Trowbridge. Tug et lui. Elle avait marché sur les pieds de Dusty et maintenant, sacrebleu, elle recevait une bonne leçon. On lui avait montré, à elle et au Manton, et au reste du monde, ce que ça allait lui coûter. Elle avait pourtant tout pour elle, la loi et les forces de l'ordre. Mais, contre Tug et Dusty, ça ne valait pas tripette. Elle se faisait kidnapper en plein jour dans l'un des plus grands hôtels de la ville !

Ils étaient plus hardis que les autres, comprenez-vous ? Leurs méninges fonctionnaient plus vite. Bien sûr, tout le monde savait que c'étaient des hommes de Tug, mais les gars n'avaient pas du tout l'air de l'accompagner, vous saisissez ? Ils se trouvaient par hasard à proximité au moment où elle

s'était décidée à partir.

Ils lui avaient fait appeler un porteur, avaient mis ses bagages dans le couloir et lui avaient ordonné d'attendre l'arrivée du porteur. Et quand il s'était présenté, ils se trouvaient dans le couloir à quelques pas de là, comme s'ils venaient juste de sortir d'une autre chambre. Et, tout à fait par hasard... Oh ! Bien innocemment, ils se dirigeaient ensemble vers l'ascenseur. D'accord, l'un des deux avait devancé l'autre. Et après ? On voyait bien que le deuxième avait été obligé de s'arrêter pour renouer son lacet.

Dusty sortit de l'ascenseur et se hâta vers le hall. Sans s'en rendre compte, il haletait, les battements de son cœur devenaient de plus en plus frénétiques. Maintenant, à l'opération suivante. Comment allait-il goupiller ça avec Tug ? Il allait bien falloir qu'elle règle sa note. Qu'elle quitte l'hôtel seule. C'était risqué de la laisser, mais il le fallait bien. Autrement, que faire, bon sang ? Et une fois qu'elle serait dans la rue, bon Dieu ! Peut-être même avant qu'elle y mette les pieds, si ça se trouve, ici même, en plein dans le hall... !

Ils ne pouvaient pas lui coller un revolver dans le dos. Ils ne pouvaient pas l'escorter jusqu'à la caisse, attendre qu'elle ait payé sa note et puis lui emboîter le pas pour la suivre dans la rue ! C'était impossible ! Et pourtant, il le fallait bien ! Il le fallait, et encore, sans que personne ne s'en aperçoive. Et comment diable allaient-ils pouvoir combiner tout ça ?

Dusty se précipita dans le hall. L'orgueil qui lui gonflait la poitrine s'était envolé. Il avait disparu aussi brusquement que sa nausée tout à l'heure ; mais maintenant, c'était la nausée qui revenait plus dense, plus forte pour s'emparer des moindres fibres, des moindres cellules de tout son être.

Tug et lui, ou plutôt Tug et ses hommes ne s'en tireraient pas. Quelle bande de crétins ! Comme s'il n'était pas déjà suffisamment dans le pétrin, ils l'y avaient enfoncé encore davantage et...

Le quatuor sortait justement de l'ascenseur. Ils passèrent à quelques centimètres de lui, toujours planté près de la consigne, les jambes molles, incapable de pénétrer plus avant dans le hall, suffoquant sous l'effet des nausées et de la terreur.

Bon Dieu ! Pourquoi avaient-ils besoin de s'y prendre comme ça ? À force de vouloir figoler, ils allaient tout faire foirer. Ils n'avaient qu'à ne pas s'occuper de ses bagages et à l'embarquer sans lui faire régler sa note. Évidemment, ça risquait de déclencher toutes sortes de mesures gênantes. L'hôtel la ferait porter sur la liste noire des clients qui partaient sans payer et son signalement serait transmis à tous les hôtels du pays. Ses bagages seraient fouillés, on allait prévenir la police de sa localité et, si on découvrait qu'elle était une personne sérieuse qui s'était volatilisée ici même, tous ceux qui avaient eu affaire à elle risquaient de passer un sale quart d'heure. Mais ça



valait quand même mieux, non ? Ça laissait au moins une chance, tandis que de cette façon, il n'y en avait pas l'ombre d'une. C'était foutu d'avance.

Le porteur se dirigeait vers l'entrée réservée aux taxis. Elle traversait le hall pour gagner la caisse. Toute seule à présent. Les deux hommes étaient restés en arrière. Ils s'étaient arrêtés pour bavarder d'un air dégagé, la laissant se débrouiller par ses propres moyens, libre de crier, ou de s'enfuir, ou de demander assistance à cette silhouette floue qui se tenait devant la cabine du caissier.

Elle s'avança lentement, d'un pas raide, comme une somnambule. Elle était presque arrivée, presque hors de danger, tout à fait hors d'atteinte de ses gardiens.

« Qu'est-ce qu'elle attend ? se demanda rageusement Dusty. Qu'elle y aille et qu'on en finisse ! »

Sur ces entrefaites, une voix résonna aux oreilles de Dusty, tonitruante et bien connue, c'était le rugissement confiant et éternellement jovial de Tug Trowbridge. Il pénétra dans le cerveau affolé de Dusty, dissipant les ombres terrifiantes qui lui brouillaient la vue.

Tug ! C'était lui qui se tenait près du guichet de la caisse. À présent il faisait poliment un pas en arrière pour laisser passer la dame et interpellait les deux hommes :

— Hé ! les gars ! Je vous attendais !

Ils levèrent les yeux, feignirent de l'apercevoir, et vinrent le retrouver. Tous les trois se tenaient maintenant à quelques pas seulement du guichet de la caisse, encerclant la fille (mais personne ne s'en serait douté) et plongés dans une discussion impossible à écouter, mais manifestement animée.

Elle finit de payer sa note, ramassa maladroitement sa monnaie et tourna le dos au guichet. Un nouveau beuglement de Tug mit fin à la conversation.

— C'est ça ! lança-t-il à la cantonade. On va s'en occuper tout de suite... et, dis donc, espèce de ballot ! Pousse-toi un peu que la petite dame puisse passer, tu veux !

L'autre s'écarta. Ils s'effacèrent tous les trois, avec une mimique et des paroles courtoises. Elle resta immobile un instant, puis la tête légèrement inclinée, elle se dirigea vers l'entrée des taxis. Les trois hommes lui emboîtèrent le pas.

Ils la suivirent jusqu'au bas des marches et dans la rue. Ils traînèrent un peu sur le trottoir pendant qu'elle donnait un pourboire au porteur, puis...

Délivré d'un grand poids, Dusty, de nouveau exultant, finit par pénétrer résolument dans le hall. Il se posta près de l'entrée principale d'où il pouvait observer directement le trottoir, et se mit à suivre le dernier épisode, le plus important.

La conclusion, pour lui, ne faisait désormais aucun doute. Tug et lui avaient manœuvré au quart de poil jusqu'à présent et ils se tireraient certainement de ce dernier pas. Mais *comment* ? C'était quelque chose qu'il n'avait pas encore envisagé. C'était un point terriblement délicat que seul Tug saurait résoudre.

Elle avait un taxi qui l'attendait. Le porteur l'avait appelé pour elle, ses bagages étaient déjà dedans. Et s'ils essayaient de grimper à l'intérieur avec elle...

*Effectivement, ils s'y installèrent avec elle.* Ils la poussèrent presque et s'engouffrèrent derrière elle. La portière claqua et le lourd véhicule noir s'éloigna du trottoir et se perdit dans le flot de la circulation. Dusty resta une minute interloqué. Une minute seulement.

Naturellement, le chauffeur n'avait pas pipé mot. C'était un gars à Tug. On l'avait posté d'avance à l'entrée. En voyant qu'un taxi était déjà sur place, pourquoi le porteur en aurait-il appelé un autre ?

Dusty sourit finement. Il se retourna, le sourire aux lèvres et regarda Bascom droit dans les yeux. Soudain, il eut la gorge sèche. Son sourire se figea sur ses lèvres : de toute évidence Bascom était au courant. Il avait tout vu. Il savait parfaitement de quoi il retournait. Il ne savait peut-être pas pour quelle raison, mais il avait compris ce qui s'était passé. C'était écrit, noir sur blanc, sur sa vieille face de singe.

— Euh... eh... eh bien ? fit Dusty. (Puis sur un ton plus hardi :) Eh bien ?

Car c'était un tout autre sentiment qui apparaissait sur le visage du préposé à la réception : la terreur mêlée d'écœurement, mille fois plus forte que celle que Dusty lui-même avait éprouvée au cours de la nuit.

— Bill... (La voix de Bascom était humble et tremblante.) Je... Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas, Bill ? Je sais que j'ai souvent eu l'air d'être dur avec toi, mais c'était seulement parce que je...

— Tiens, tiens ! (Dusty avait retrouvé son sourire.) Où voulez-vous donc en venir ?

— Je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre en pâtisse, Bill ; tu sais, à cause de ce que tu peux éprouver à mon égard. Tu ne ferais pas ça, n'est-ce pas ? Tu n'essaierais pas de me le faire payer en... en...

Le sourire de Dusty s'élargit. Bascom crevait de trouille et c'était bien compréhensible. C'était sa faute si elle avait logé à l'hôtel. Il s'était conduit comme la dernière des cloches en acceptant de lui donner une chambre. À présent, si quelque chose arrivait à Miss Hillis, si à cause d'elle l'hôtel était mêlé à un scandale, Bascom était un homme fini sur le plan professionnel.

Dusty regarda fixement le réceptionniste puis haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Je t'en supplie, Bill. Je sais ce que tu penses de moi, mais...

— Vraiment ? Eh bien, tant mieux !

Un éclair passa dans les yeux du vieil homme, puis son regard s'éteignit complètement.

— J'ai quelques appels pour toi, Bill. Je me suis chargé de les noter pendant ton absence.

— Tiens ! Tiens ! fit Dusty ironiquement. C'est vraiment très obligeant de votre part, *monsieur* Bascom.

Il feuilleta les fiches, puis jeta un coup d'œil sur l'horloge du hall. En bâillant il les repoussa d'une chiquenaude sur le comptoir où elles s'éparpillèrent. Quelques-unes tombèrent derrière.

— Mettez-les de côté pour l'équipe de jour, lança Dusty. Pour moi, maintenant c'est l'heure de rentrer à la maison.

## VIII

Son exaltation dura jusqu'à la maison. Elle commença à décroître au fur et à mesure qu'il gravissait les marches de la vieille bicoque. Au bout de cinq minutes avec son père, il n'en restait plus trace.

Dusty aurait été bien incapable de dire comment son paternel avait pu provoquer un changement d'humeur aussi soudain que brutal. M. Rhodes s'était donné du mal pour se rendre présentable. Il avait retrouvé son allure d'antan, sa façon de parler, et pour une fois – pour une fois ! – il n'avait pas besoin d'argent. Mais il était là, et ça suffisait. Un poids mort. Une bouche inutile. Une présence qui ne servait qu'à rallumer des souvenirs qu'il valait mieux oublier.

Un peu honteux, Dusty donna cinq dollars au vieil homme. « Dépense-les à ta guise, papa. » Mais ce geste généreux, accompli dans son propre intérêt plus que dans celui de son père, n'apaisa pas sa conscience. Il se retira dans sa chambre, tourmenté, en proie à un cafard épouvantable.

Il se déshabilla lentement, mit le ventilateur en marche, et s'allongea sur le lit. Il alluma une cigarette et, tandis que les minutes s'égrenaient, il continua à fumer, cigarette sur cigarette.

Le ventilateur brassait continuellement autour de lui le même air chaud et humide, mais à défaut de rafraîchir, tout au moins il séchait, et Dusty n'arrêtait pas de transpirer en évoquant son passé.

... Oui, il se souvenait. Il avait cinq ans au moment de son adoption. Il savait que ce n'était pas ses vrais parents. Mais il lui avait été facile d'oublier ce détail. Elle-même, elle avait fait de son mieux pour que tout aille comme sur des roulettes, obnubilée comme elle l'était par la joie d'avoir l'enfant qu'elle ne pouvait pas mettre elle-même au monde.

Il était son tout petit, à elle, son bébé chéri, son trésor joli. Elle passait son temps à le câliner, à le dorloter, et à se livrer à des démonstrations passionnées de tendresse. Elle ne l'avait jamais assez pouponné. Il fallait qu'elle le baigne et qu'elle le change vingt fois par jour.

Le paternel – ce n'était pas encore un vieillard à l'époque, mais il était beaucoup plus âgé qu'elle – avait protesté gentiment, mais il ne s'en était jamais réellement mêlé. Il était très amoureux d'elle, très heureux de jouer son rôle de chef de famille. Il suffisait de quelques larmes, d'une moue chagrine de l'un ou de l'autre, de la mère ou du fils, pour le réduire immédiatement au silence.

Une seule fois, pour autant que Dusty s'en souvienne, papa... (Il l'appelait comme ça, il l'avait toujours appelé comme ça.) avait fait preuve d'un semblant de fermeté. C'était vers l'époque où Dusty avait eu neuf ans. Il avait insisté pour que le garçonnet ait sa propre chambre et son propre lit.

« C'est comme ça que ça doit se passer, avait-il déclaré. Un point c'est tout. »

Mais, du fait de divers concours de circonstances, ça ne se passa pas comme ça. M. Rhodes s'absentait souvent de la maison en ce temps-là, donnant ses cours en hiver, fréquentant l'université l'été pour la préparation de son doctorat. Et, en son absence, on ne tenait généralement pas compte de son ukase.

Ils commençaient par s'y soumettre. Ils se livraient à tous les préliminaires. Elle allait le voir dans sa chambre, éteignait la lampe de chevet, le bordait dans son lit. Elle le bordait avec beaucoup de fermeté, tirant les draps d'un côté puis de l'autre, déplaçant et remplaçant la lampe de chevet. Elle le contemplait d'un air décidé et inflexible et sa voix s'altérait un peu lorsqu'elle lui expliquait pourquoi les choses devaient se passer comme ça. « Tu comprends, n'est-ce pas, mon chéri ? Papa est si bon pour nous, et il sait ce qui est convenable, et s'il nous demande de faire quelque chose, même si ça paraît absurde, il faut lui obéir ! Ce n'est pas parce que maman ne t'aime plus. Elle aime son petit garçon tel-tel-tellement fort que... Oh ! mon chéri, mon chéri ! (Un gémissement.) Je ne peux pas ! je n'en ai pas la force ! P-pas ce soir, demain. Demain, mais pas ce soir... »

Il préférait leur lit. Il était plus large que le sien bien sûr, le fait d'y coucher lui procurait un sentiment de sécurité et une étrange satisfaction ; car il ne se sentait pas toujours en sécurité malgré les démonstrations d'amour que son père et sa mère lui prodiguaient dans la journée. Il éprouvait presque tout le temps une impression d'insatisfaction, une frustration, comme si on lui avait dérobé quelque chose. Mais là, avec elle dans le grand lit, il se sentait enfin dans une sécurité totale. Ce désir indéfinissable et torturant était comblé. Il

n'aspirait plus à rien d'autre.

Il devait avoir onze ans quand ça arriva. C'était un dimanche matin. Elle avait été tirée très tôt de son sommeil par une pluie d'orage et elle l'avait à son tour réveillé (sans le faire exprès) en le couvrant de petits baisers et de tendres caresses. Il se blottit contre elle, remua la tête dans son demi-sommeil, et sentit sous sa main quelque chose de doux et tiède. Puis soudain il se rendit compte que ce contact si doux lui était retiré, plutôt, étant donné qu'il n'avait pas desserré son étreinte, qu'on essayait de l'en priver.

— Bill ! lâche donc, mon chéri !

Il ouvrit les yeux à contrecœur.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu vois bien, non ? (Elle avait pris un ton tranchant.) Il faut que maman arrange sa chemise de nuit.

Elle la remit en ordre précipitamment, le visage tout empourpré. Elle se recoucha sur le dos, d'un geste un peu raide et puis, voyant son air si innocent, elle le serra contre elle.

— Pardonne-moi, mon amour. Maman ne voulait nullement faire croire qu'elle était fâchée avec son bébé.

— Je ne suis pas ton bébé, répliqua-t-il.

Cette fois ce fut lui qui s'écarta d'elle.

— Tu n'es... ? Oh ! Mais bien sûr que non !

Maintenant tu es le grand garçon à ta maman. Son petit homme.

— Je n'ai jamais été ton bébé.

— M-mais, mon trésor ! (Elle se dressa sur un coude et se pencha avec inquiétude sur son visage.) Bien sûr que tu as été mon bébé. Tu l'es toujours. Quelqu'un t'a-t-il... ? Est-ce que quelqu'un t'a raconté que... ?

— Je sais, dit-il, je sais à quoi servent ces choses-là. C'est avec ça que les mamans font téter leurs bébés, mais toi tu ne l'as jamais fait. Alors je ne suis pas ton bébé.

— Mais... (Elle rit avec gêne. Ses joues dorées s'empourprèrent, ainsi que son cou et le creux de son décolleté profond.) Mais, mon trésor (Son rire se fêla.), bien sûr que je t'ai fait téter. Seulement tu ne te rappelles pas !

— Non ! Je n'étais pas ton bébé, alors tu n'aurais pas pu me laisser téter.

— Mais si j'aurais pu ! Je t'assure que si, je l'ai fait ! Quand tu étais un petit bébé, je t'ai toujours... enfin, je l'ai toujours fait !

Il lui tourna le dos. Elle essaya de le prendre dans ses bras, mais il la repoussa furieusement.

— Mon chéri ! C'est la vérité, mon chéri ! Tu ne crois pas que Maman te mentirait, n'est-ce pas ?

Il ne lui répondit pas.

— Il faut ab-so-lument me croire, mon amour. Tu as toujours été mon bébé. Mon bébé, à moi, toute seule. Voyons le bébé de qui serais-tu si... si... ?

Il ne répondit pas.

— Maintenant, écoute-moi bien, Bill. Je ne vais pas te laisser continuer comme ça. Tu te conduis d'une façon très sotté et... Oh ! mon chéri ! Mon pauvre chéri ! Qu'est-ce que je pourrais te dire ?

Silence.

— Mon chéri... Mon petit biquet... Maman n'était pas fâchée tout à l'heure. Elle ne voulait pas te repousser. Elle ne l'aurait jamais fait si tu étais encore un petit bébé c... comme... Tu comprends, n'est-ce pas, mon chéri ?

Silence.

— Si je... Mon chéri, est-ce que tu me croirais si je... si nous... si tout de suite, je...

Il se taisait toujours, mais ce n'était plus le même silence. Un silence frémissant, une attente chaude et délicate. Ils restèrent un moment immobiles, puis elle se redressa, et il y eut un bruissement soyeux le long de sa chair soyeuse. Elle s'allongea de nouveau et chuchota :

— Mon bébé ! Tourne-toi, mon petit bébé...

Et il se retourna.

Puis, juste au seuil du septième ciel, les portes se refermèrent brutalement.

Elle gisait parfaitement immobile, la respiration calme et régulière. Elle n'eut pas besoin de le repousser. Pas physiquement. Ses yeux s'en chargèrent. Délicatement empourpré l'instant d'avant, son adorable visage était devenu d'une pâleur glaciale.

— Tu es un garçon très malin, Bill.

— Comment ça, Maman ?

— Très malin et très avancé pour ton âge. Ça fait combien de temps que tu avais combiné ça ?

— Comb... Combiné quoi, Maman ?

— Tu avais tout calculé dans ta tête, n'est-ce pas ? Ton pauvre vieux papa fatigué, malade la plupart du temps. Et moi, pauvre idiote, encore jeune, et étourdie, et prête à faire n'importe quoi pour t'éviter de la peine, tant je t'aimais !

— Tu... tu es fâchée avec moi... J'ai fait quelque chose de mal, maman ?

— Ça suffit ! Cesse de jouer la comédie ! N'essaie donc pas de t'abuser, Bill ! Sois au moins honnête avec toi-même.

— Maman. Je suis dé... désolé si je...

— Pas tant que moi, Bill. Ni aussi horrifié et effrayé.

Elle avait peur, et incapable de vivre avec sa crainte, elle s'efforça d'en nier l'existence. Ce n'était pas arrivé, se répétait-elle et lui répétait-elle. Ce

dimanche matin pluvieux n'était qu'un mauvais rêve, au pire un malentendu. Un malentendu innocent déformé par leurs esprits encore ensommeillés. Il n'y avait rien de réel là-dessous, disait-elle, et il fallait l'oublier complètement. Et il oublia, presque. Sa mémoire consciente oublia.

Il était son fils. Il comprenait qu'il était important qu'il le croie, alors il le croyait. Et il n'y eut ostensiblement aucun changement dans leurs relations, même aux yeux de M. Rhodes. Aucun changement qui les eût trahis. Elle se montrait toujours tendre et affectueuse avec son petit garçon, uniquement préoccupée de son bien-être et de son bonheur. Il manifestait toujours une adoration silencieuse en sa présence. Il est vrai que le coucher de Bill ne provoqua plus de discussions, de scènes, ni de bouderies. Il est vrai que les caresses échangées entre la mère et le fils semblaient nettement moins ferventes. Mais quoi, c'était dans l'ordre des choses. Bill grandissait et naturellement il se détachait des jupons de sa mère.

Dusty s'agita nerveusement dans son lit, toujours en proie à ses réflexions. Cette indifférence à l'égard des filles, ce « manque de temps » qu'il alléguait pour ne pas en fréquenter, était-ce sa mère qui en était la cause ? Ça ne faisait pas de doute, il se l'avouait à présent. Jusqu'au jour où il rencontra sa réplique en la personne de Marcia Hillis, il ne pouvait y avoir d'autre femme.

Et ainsi les années passèrent et tout fut oublié. Pour autant qu'il est humainement possible d'oublier. M. Rhodes restait actif, mais sa santé déclinait. L'inquiétude qu'ils éprouvaient à son sujet et la nécessité de prendre soin de lui amenèrent les deux, membres bien portants de la famille à se rapprocher de plus en plus l'un de l'autre.

Il y eut de longues discussions qui duraient presque toute la nuit dans le salon, dès que le paternel était parti se coucher. Des colloques tenus à voix basse dans la pénombre afin de ne pas le déranger. Des tasses de café partagées, des cigarettes qu'on se passait et repassait. Une intimité de silences et de soupirs. Parfois des larmes. Dusty la consolait, lui tenait la tête contre son épaule et caressait l'épaisse chevelure lustrée et grisonnante.

Toute gêne entre eux disparut. Leur confiance mutuelle augmentait et leurs liens se resserraient. Certaines nuits, elle tombait endormie et il la portait jusqu'à sa chambre... une chambre qu'elle ne partageait plus avec son mari.

La première nuit où cela se produisit, elle ne dormait pas. Elle tenait les yeux fermés mais il savait qu'elle était éveillée et pendant une minute affreuse il craignit qu'elle ne se mette à crier ou qu'elle le frappe. Cependant, comme il n'y avait rien à faire, sinon continuer, il continua ; il lui ôta sa robe de chambre, l'allongea uniquement vêtue d'une fine chemise de nuit entre les draps qu'il borda soigneusement tout contre ses formes épanouies. Il avait ensuite posé gentiment un chaste baiser sur son front, puis s'était mis en



devoir de quitter la pièce sur la pointe des pieds.

« Bon, je savais ce que je faisais. Et après ? Pourquoi aurais-je joué les salauds ? »

Elle l'appela dans un murmure : « Bill ! » Il revint sur ses pas. Elle tendit les bras, il s'agenouilla près de son lit et les bras de maman l'enlacèrent.

— Bill, Bill, mon petit Bill chéri... (Ses lèvres coururent sur le visage de Dusty.) Comment ai-je pu... ? Qu'est-ce que j'aurais fait sans toi ? Tu as été si adroit, si merveilleux !

— Tu es absolument merveilleuse toi-même, dit-il. Et maintenant tu vas dormir, et tout de suite, mademoiselle ! C'est compris ?

Au prix d'un effort surhumain, il se contraignit à lui dénouer les bras, à se relever et à quitter la pièce. Il en sortit épuisé, incapable de fermer l'œil de la nuit, ce sacrifice fut finalement fort utile car les dernières réticences qu'elle éprouvait à son égard s'évanouirent. La porter chaque soir dans sa chambre devint une sorte de rite quotidien, même lorsqu'elle n'était pas assoupie. C'était elle qui le lui demandait par jeu, en s'abandonnant d'un air somnolent dans ses bras.

— Suis si-si fatiguée, Bill. Aide ta vieille marmotte à monter, mon chéri...

Sa lassitude n'était pas feinte, il le savait. Les soucis l'avaient épuisée et les longues années de privations sexuelles ou de quasi-privations avaient grignoté sa vitalité. Maintenant enfin elle avait quelqu'un sur qui se reposer, quelqu'un qui l'aimait d'un amour aussi désintéressé que le sien. Alors elle s'appuyait sur lui de toute son âme, avidement.

Quant à la pétition pour la Liberté d'expression... Eh bien, le paternel avait réagi exactement comme Dusty s'y attendait. Il n'était pas sûr de n'avoir pas signé. En tout cas, pour rien au monde il n'aurait nié afin de ne pas avoir l'air de se désolidariser d'une cause qui bénéficiait de sa sympathie. Il n'en avait pas démordu et, bien sûr, la commission municipale l'avait sacqué en vitesse. Et avec sa santé déclinante, le coup avait été presque fatal.

« Mais non. NON ! » Dusty cria presque le mot. Ça ne s'était pas passé comme ça. Ça avait tourné de cette façon-là, par la suite, mais il n'avait rien prémédité. Un militant de ce mouvement, au coin d'une rue, lui avait tendu la pétition et il l'avait signée ! Sans même réfléchir aux conséquences ! Il avait signé seulement William Bryant Rhodes parce qu'il n'y avait pas de place pour ajouter « fils ». (C'était la seule raison.) Il n'avait absolument pas cherché à imiter la signature de son père. C'est papa qui lui avait appris à écrire. Il était naturel que leurs signatures se ressemblent énormément.

Cette nuit-là, elle avait frôlé l'hystérie. Elle avait été sevrée de trop de choses en tant que mère et en tant que femme. Elle avait été si peu gâtée par la vie et maintenant le peu qu'elle possédait, cette modeste sécurité matérielle

s'envolait. Elle avait peur. Elle se trouvait complètement désorientée... Dans le salon faiblement éclairé elle sanglotait dans les bras de Dusty, pleurant et s'accrochant à lui comme une enfant perdue. Elle essayait de puiser un peu de sa force et un peu de réconfort dans les paroles qu'il lui murmurait doucement à l'oreille.

Elle renifla et se mit à sourire. Il lui appliqua un mouchoir sur le nez et elle souffla docilement.

— Non mais, regarde-moi, dit-elle avec un petit sourire tremblant. Quel gros bébé pleurnichard je fais !

— Mon bébé à moi, dit-il, mon petit bébé, pleure un bon coup, va !

— Oh ! Bill, mon chéri, qu... Qu'est-ce que je ferais sans... ?

— Rien. Parce que je ne te quitterai jamais. Maintenant, reste tranquille une minute, tu veux !

Il prit le mouchoir pour éponger les larmes qui lui inondaient le visage. Avec le plus grand sérieux, il essuya aussi celles qui lui avaient coulé dans le cou et sur le décolleté.

— Bon sang ! Encore un peu, et tu étais trempée comme une soupe ! (Du creux de la main, il caressa le sein inondé de larmes.) Non, mais, regarde-moi ça !

Il leva les yeux. (Il avait eu beaucoup de mal à s'y obliger.) Il vit une ombre passer dans le regard de maman. Nonchalamment, il plissa les paupières. Elle s'enfouit le visage contre la poitrine de Dusty en murmurant :

— Tu ne devrais pas faire ça, Bill. Tu sais qu'il ne le faut pas. Jamais... jamais.

— Pourquoi ? Si tu savais combien je t'aime...

— Je sais. Moi aussi, je t'aime, mon chéri. Tu as été si merveilleux, si bon pour moi que... Oh ! Bill chéri... (Elle resserra son étreinte désespérément.) Je voudrais pouvoir te dire tout ce que tu représentes pour moi !

Elle se raidit, puis d'un seul coup se détendit. Il retira la main et doucement la fit passer de ses genoux sur le divan. Elle y resta sans bouger, respirant à peine, semblait-il, se cachant le visage derrière un bras replié.

Il hésita, finalement s'agenouilla et écarta la robe de chambre ; puis il releva la chemise de nuit et...

La main grande ouverte, elle lui balança une gifle retentissante.

Il en perdit l'équilibre ; ses talons basculèrent et il se retrouva brutalement assis par terre. Quant à elle, elle s'était redressée sur son séant et remettait de l'ordre dans sa toilette de nuit.

— Il fallait que je sache, fit-elle calmement. Je ne pouvais pas croire que j'avais vu clair. Je ne pouvais pas supporter cette pensée, mais il fallait que je sache...

Puis elle s'était mise à l'injurier : « Bâtard ! Petite ordure !... Monstre... ! » et lui jetait à la tête toute sa haine et son horreur.

Heureusement, ce soir-là M. Rhodes avait pris un puissant somnifère avant d'aller se coucher !

\*

... Le ventilateur bourdonnait pesamment. Allongé sous son souffle chaud et soporifique, Dusty revoyait cette terrible scène avec sa mère adoptive et ne la trouvait pas si terrible, après tout. Il était content de s'être décidé, de s'être contraint à reprendre par le détail cet épisode de son passé. Si on examinait ses réactions l'une après l'autre, en tenant compte du contexte, il n'avait fait que réagir normalement en présence d'une situation anormale. C'était sa faute, à elle, non à lui. L'agresseur, c'était elle et non lui. S'il avait été un peu moins maladroit, s'il avait montré un peu de doigté, elle aurait probablement fait ce qu'il voulait. Et qu'elle voulait manifestement qu'il lui fasse.

Non, ce n'était pas si abominable que ça, se disait Dusty et lui-même n'avait pas été si abominable que ça. Tout compte fait, il s'était conduit et il se conduisait beaucoup plus proprement que pas mal de types.

Il n'en voulait pas à papa. Il en avait simplement un peu marre, il était démoralisé à la pensée qu'il lui faudrait le subir encore pendant maintes années... Mais qui n'aurait pas été ainsi à sa place ? En tout cas, il ne le détestait sûrement pas et il ne souhaitait sûrement pas sa mort.

Et Bascom ? Il ne le haïssait pas non plus, et ne souhaitait pas sa mort... même si elle avait dépendu de lui. Bascom l'avait fait suer des mois durant. À présent, le vieux singe tremblait dans sa culotte et c'était au tour de Dusty de lui en faire un peu baver. Pourquoi se serait-il gêné ?

Quant à Tug Trowbridge, il n'éprouvait aucune admiration pour lui ; il ne s'identifiait pas à lui non plus, mais il se trouvait que Tug l'avait tiré d'un mauvais pas. Naturellement, étant donné qu'il s'agissait d'une affaire essentielle pour lui, son succès l'avait touché de très près. Mais ça n'allait pas plus loin.

Il y avait enfin Marcia Hillis...

À vrai dire, son attitude envers elle était plus difficile à définir. Au début, devant la tournure que prenaient les événements, à la pensée du sort qui l'attendait, il avait été malade d'anxiété. Puis son anxiété s'était muée en haine, ou presque. Elle était la proie et eux les chasseurs, et lorsqu'elle avait paru sur le point de leur échapper, ce qu'il souhaitait d'ailleurs l'instant d'avant, il s'était mis à la détester ou peu s'en fallait.

Bon. Mais était-ce si étrange après tout ? Il avait éprouvé ce même mélange de sentiments à l'égard de l'autre, de sa mère adoptive. La situation était à peu

près la même. Il avait peur qu'elle raconte tout à papa. Horriblement peur. Peur à en crever. Alors tout en l'aimant, incapable de s'empêcher de l'aimer, il l'avait en même temps haïe. Il aurait voulu qu'elle fût punie pour la peur qu'elle lui causait.

Maintenant, bien sûr, maintenant, il n'éprouvait plus que de l'adoration pour elle. Il l'aurait adorée si elle avait été encore de ce monde. De même, maintenant que le danger était passé, il n'éprouvait plus que de l'amour, il n'y avait pas d'autre terme, pour Marcia Hillis. Il en parlerait à Tug ce soir. Il découvrirait où elle était partie. Puis, quand papa mourrait... ou un jour, d'une façon ou d'une autre, il réussirait à la retrouver. Il irait la voir ou s'arrangerait pour qu'elle revienne. Elle avait de l'affection pour lui, ça, il en était sûr, malgré ce qu'elle avait essayé de lui faire pour gagner un peu de fric.

Alors... Alors ils seraient tous les deux, et cette fois ce ne serait plus la même chose. Il y aurait une scène analogue, sans doute, mais ce coup-là...

... Pas de gifle qui vous fouette en plein visage. Pas de voix glaciale ni de reproches jetés haineusement. Rien qu'un corps crémeux et consentant, des bras chauds et accueillants, une masse de cheveux qu'il sentirait glisser comme de la soie sur son visage... et enfin la satisfaction de ses plus chers désirs. Il serait comblé...

Dusty s'agita fiévreusement dans son lit. Ses yeux se rouvraient malgré lui et, après s'être encore tourné et retourné pendant une bonne minute, il s'assit, alluma une cigarette et souffla la fumée par petites bouffées nerveuses.

C'est comme ça que ça se passerait. Il le *fallait*, il s'en apercevait maintenant. Pendant des années on l'avait modelé de telle façon qu'il ne pouvait accepter qu'une seule femme. Et sans elle, il n'y avait rien. Ni repos, ni paix, ni satisfaction. Rien qu'un abîme horrible où d'étranges peurs se cachaient, se multipliaient, et le torturaient sans répit.

Il fallait qu'elle soit à lui et il y arriverait. Elle l'aimait bien, il gagnait pas mal d'argent, il existait des moyens d'en gagner davantage et puisqu'elle avait été suffisamment aux abois pour tenter de...

Il entendit confusément le téléphone sonner. Puis la voix de son père qui répondait et son pas traînant au retour du salon. Il se mit debout au moment où le paternel ouvrait la porte.

— Je regrette bien de te déranger, Bill, mais quelqu'un de l'hôtel...

Dusty jura entre ses dents.

— Tu leur as déjà dit que j'étais là ? Ça va, j'y vais !

Il bouscula M. Rhodes, s'empara de l'écouteur, puis se contraignant à un semblant de politesse il dit :

— Oui, monsieur ? Bill Rhodes à l'appareil.

— Comment ça va, mon pote ? fit la voix de Tug Trowbridge. Désolé de te

réveiller, mais je crois que toi et moi on ferait bien d'avoir une petite conversation... Tout de suite, parfaitement.

## IX

À une quinzaine de kilomètres environ de la ville, la nouvelle route à grande circulation longeait sur quinze cents mètres un vieux chemin abandonné. Il se prolongeait de l'autre côté de la voie ferrée, s'enfonçait peu à peu dans les collines, et se perdait au milieu des terres en friche parsemées de fermes en ruine. Ce fut là, juste derrière la crête de la première colline que Dusty rencontra Tug Trowbridge.

Il rangea son coupé derrière la grosse Cadillac noire du gangster. Tug lui adressa un sourire chaleureux et lui tendit une bouteille de bière pendant qu'il se glissait sur le siège à côté de lui.

— Quelle chaleur, hein, petit ? Tiens, jette-toi ça derrière la cravate, tu te sentiras mieux.

Dusty secoua nerveusement la tête :

— Merci, je ne bois pas. Que... qu'est-ce que vous... ?

— Même pas de la bière ? (Tug leva la bouteille et but avidement.) Y a pire, mon gars ! Il faut bien se détendre de temps à autre, et c'est encore la bière qui fait le moins de mal.

Il rota, balança la bouteille par la portière, se pencha par-dessus le siège, et en prit une autre dans un seau à glace. Il la décapsula avec les dents et en avala une bonne gorgée d'un air pensif. Puis il jeta un coup d'œil distrait par le pare-brise et laissa encore échapper un rot.

— Eh oui ! reprit-il. Y a bien pire que de s'envoyer une petite bière !

— À propos de la nuit dernière, commença Dusty. C'était ça que...

— Bien sûr ! interrompit Tug. La nuit dernière, voilà justement un exemple. On se met à la bière après un coup comme ça, mon pote, et on laisse tomber les pépées. Je t'ai évité pas mal d'histoires ! J'ai évité pas mal d'ennuis à tout

le monde.

Dusty rougit.

— Mais il ne s'agissait pas de ça du tout ! Ça s'est passé comme je vous l'ai dit ! Elle a réclamé du papier à lettres, et quand je suis entré dans sa chambre, elle...

Tug haussa les épaules avec indifférence :

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? En tout cas, c'était pas sa version, et pour moi j'ai l'impression, mon petit gars, qu'elle est parfaitement régulière. Elle me l'a dit, et elle avait tout ce qu'il faut pour le prouver, coupures de journaux, lettres de recommandation, et tout le tremblement. Elle m'a tout l'air d'être ce qu'elle prétend : une danseuse de boîte de nuit chic. Elle s'est pointée en ville avec un peu d'avance, dans l'espoir qu'elle pourrait se ramasser un petit contrat pendant les courses.

— Mais ça ne signifie pas que...

— Bien sûr, bien sûr, je sais. Peut-être que c'était la première fois qu'elle se lançait dans la partie. Ou peut-être qu'elle se servait de cette couverture pour camoufler le reste. Possible. N'empêche que ça change tout. Ça suffit pour s'attirer les pires embrouilles. Et c'est plus du tout le même topo que je croyais. Foutre à la porte une entêteuse, c'est rien. Elle peut pas gueuler, ou, si elle gueule, ça n'arrange pas ses oignons. Mais une nénette comme celle-là, une souris qui peut prouver qu'elle est tout ce qu'il y a de réglo ou qui peut t'empêcher de prouver qu'elle ne l'est pas, ça fait une autre paire de manches !

Il porta la bouteille à ses lèvres en guettant du coin de l'œil d'un air matois le visage livide de Dusty. Tout en rigolant intérieurement, il s'efforça de prendre une mine soucieuse.

— Moche ça, hein, petit ? Je me suis aperçu illico qu'on était tombés sur une dégourdie, mais naturellement c'était trop tard pour laisser courir. Fallait qu'on continue sur notre lancée, moi et mes trois lascars, et je dois dire qu'ils ont trouvé ça moche eux aussi. Ils se sont salement mouillés... Tous, on s'est mouillés : eux, toi, moi... Il suffirait que la petite dame se mette à parler... et, tous les cinq, on est bons pour la casserole !

— Pour... pour...

— Comme j' te le dis ! affirma gravement Tug. Tentative de viol. Kidnapping. C'est quand même pas la même chose que de griller un feu rouge ou de cracher sur le trottoir, mon petit gars ! Surtout dans le Sud !

— Mais elle n'aurait pas de preuves ; il n'y aurait que ses déclarations, à elle...

— Penses-tu ! Ne va pas t'imaginer que ses déclarations, à elle, ne l'emporteraient pas sur les nôtres, à nous. Un grouillot d'hôtel et trois malfrats. Mais il y a bien davantage. Réfléchis, Dusty. Probable qu'une bonne

douzaine de zèbres ont vu la petite scène de ce matin. Sur le moment, ça ne leur a rien dit, mais ils l'ont vue. Et ils se mettront à table dès qu'elle ouvrira la bouche.

*Réfléchir* ? Les yeux de Dusty s'embruèrent. Bon sang ! Il n'avait pas besoin de réfléchir.

— Il n'y aurait pas moyen de... de... ?

— Si, fit Tug après une brève hésitation. Y a un moyen. Ça ne me plaît pas beaucoup de faire ça et aux gars non plus. Mais...

Il se tut et Dusty le regarda. Il ne comprit pas tout de suite. Puis il blêmit.

— Non, haleta-t-il. Non, vous ne pouvez pas faire ça !

— Ma foi... (Tug lui jeta un autre regard à la dérobée.)... comme je te le disais, ça m'enchantait pas tellement. Avec certaines grognasses, ça serait presque un plaisir mais une pépée comme elle... De l'allure, de la classe, et roulée comme une déesse. Ma foi...

— Vous... vous n'allez pas faire ça, n'est-ce pas ? Promettez-moi que vous ne le ferez pas !

— Ma foi !... Tu sais pas où tu pourrais dégouter dix mille dollars, des fois ?

— Dix mille ! Bien sûr que non !

— Moi non plus. Mais c'est pourtant comme ça, Dusty. C'est l'un ou l'autre. Pour dix mille dollars, elle la ferme. Elle couche noir sur blanc qu'aucun de nous n'a levé le petit doigt sur elle et qu'elle a quitté l'hôtel de son plein gré.

Il s'arrêta et observa de nouveau Dusty, toujours en riant sous cape. Il poursuivit, les sourcils froncés :

— Quand je dis que je ne les ai pas, c'est pas du bidon. Que ça reste entre nous, hein, mais je suis raide. Complètement raide.

Dusty secoua la tête, incrédule :

— Mais... mais comment... ?

— Je peux encore sortir une liasse de ma poche, conduire une grosse bagnole, payer un gros loyer... Mais je n'en ai que pour quinze jours encore ! Ça fait un moment que je dégringole et maintenant je suis au bout du rouleau. J'ai de sales ennuis avec les impôts sur le revenu. Ça fait des années que j'y coupe, mais ça commence à sentir le roussi. Faut que je banque, sinon j'y passe. (Il soupira et jeta la bouteille vide par la portière.) Évidemment en un sens, ça me simplifie les choses. La frangine peut faire un foin de tous les diables, il ne peut rien m'arriver de pire.

— M... Mais ?

— Bien sûr, il y a toi et les gars qu'il faut pas oublier. Sans compter que ça me plaît pas tellement de rester là sans rien faire, comme un emmanché, à attendre que les fédés me tombent sur le paletot ! Si je peux pas m'en tirer,



j'aimerais bien avoir un bon paquet pour pouvoir filer à l'étranger !

Il laissa retomber le silence. Son gros visage jovial semblait s'être allongé sous l'effet des soucis. Il tourna vers la vitre sa bonne grosse tête qui paraissait si sympathique. Le petit rétroviseur fixé au pare-brise lui offrait une vue complète sur les traits torturés de Dusty. Il poussa un long soupir qui se mua en un petit rire moqueur.

— C'est bizarre, tu sais, petit. Cette même Hillis, on pourrait croire qu'elle t'en veut à mort. Eh bien, elle, n'en a pas du tout l'air. On l'a bousculée et elle estime qu'on lui doit un petit dédommagement. Mais y a rien de personnel là-dedans, vois-tu. Moi, je suis sûr que si t'avais du fric... – bien obligé, tu penses, une fille comme ça ! – je suis sûr qu'elle te tomberait dans les bras comme...

— Il faut que je sache, fit Dusty. Il faut que je sache la vérité, monsieur Trowbridge. Est-ce qu'elle... ?

— Allons, petit ! Tu peux m'appeler Tug !

— Il faut que je sache, Tug. Est-ce qu'elle... Vous ne l'avez pas déjà tuée ?

— Hé là ! s'exclama Tug. Bien sûr que non ! Et on ne fera pas ça, s'il y a un autre moyen de s'arranger. Elle est à l'abri, bien peinarde. Beaucoup plus peinarde que toi et moi, à l'heure qu'il est.

— Est-ce que je... Est-ce que je pourrais la voir ?

— Certainement, répliqua Tug d'une voix unie. Si tu crois que j'te raconte des craques, t'as qu'à le dire, et je t'emmène la voir.

Dusty hésita, puis il fut frappé par les sous-entendus qu'impliquaient la phrase de Tug. Il lui fallait croire le gangster, ou tout au moins ne pas avoir l'air de mettre sa parole en doute. Car si Tug l'avait fait tuer pour la réduire au silence, et si on le forçait à l'avouer... lui, Dusty, serait également réduit au silence. De la même façon. Pour toujours.

Tug s'y croirait obligé, et pas seulement pour se protéger. Le gros homme était aux abois. Il voulait obtenir quelque chose de Dusty – il comptait fermement y parvenir – et il avait absolument besoin de la fille pour arriver à ses fins. Comme moyen de pression pour appuyer sa demande. Dans ce cas, il fallait qu'elle soit vivante. Dusty ne pouvait donc pas en douter ouvertement – ou alors ce serait se révéler inutile aux yeux de Tug, un gars qui en connaissait un rayon et qui n'était pas le genre tellement compréhensif. En pareil cas, Dusty ne risquait pas de faire de vieux os.

C'était ainsi que Dusty voyait la situation, mais il n'aurait pas pu en jurer. Il s'enquit prudemment pour vérifier son hypothèse.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, Tug ! Vous avez l'intention de quitter le pays de toute façon, n'est-ce pas ? Alors dans ce cas, pourquoi ne pas laisser simplement cette femme filer, puisque vous êtes vous-

même sur le point de vous tirer ? Laissez-la raconter ce qui lui chante. C'est pas vous que la musique dérangera, puisque vous ne serez plus là !

Tug s'agita sur son siège :

— Ben... Je... euh... Facile à dire, même. Un sapement pour fraude fiscale, c'est une chose. Un sapement pour kidnapping et complicité de viol, c'en est une autre.

— Mais puisque vous ne serez plus dans le secteur et que vous ne comptez pas revenir !

— Oui, mais... voyons. Comme je le disais tout à l'heure, y a toi et les gars qu'il faut pas oublier. On est tous dans le même panier. Toi, tu restes... (Il s'interrompt. Une lueur passa dans ses yeux.) J'ai dit quelque chose de drôle, petite tête ?

Dusty fit signe que non.

— Non. Je voulais juste savoir comment la situation se présentait.

— O.K. Maintenant tu sais. T'as pigé. J'ai des projets, et je vais pas les laisser bousiller. T'entrais pas dans le tableau au départ, mais ça a tourné comme ça. T'es dans le coup et il va falloir que tu marches... Sinon !

Il se pencha et attrapa rageusement une bouteille de bière. La capsule grinça contre ses dents. Il la recracha et but.

Il toussa, se renversa contre le dossier du siège, et reprit, sur un ton de nouveau jovial, un peu forcé, mais jovial quand même.

— Allons, petit ! C'est pas une façon de se causer entre potes, et j'ai toujours été un pote pour toi, pas vrai ? Toujours copain, pas emmerdant et plutôt généreux. Je t'aimais bien, vois-tu. Tu m'étais sympathique, et je sais que c'était la même chose pour toi. Tiens, pourquoi c'est moi que t'es venu trouver ce matin, quand t'étais vraiment emmerdé ? Franchement, c'est toi qu'es venu me trouver, pas vrai ? Et j'ai pas hésité un instant, pas vrai ? J'avais pas mal de soucis de mon côté, n'empêche que j'ai tout de suite dit : « Mais comment donc, Dusty, laisse-moi faire, je vais m'en occuper. » C'est pas vrai, ça ?

— Si, murmura Dusty.

— Et je savais pas dans quel merdier j'allais me fourrer. Je me doutais pas que ça allait se goupiller de telle façon que je pourrais te coincer... te demander un petit service. Donne-moi un coup de main et, par la même occasion, remplis-toi les fouilles ! Je me doutais pas du tout que ça allait tourner comme ça. Tout ce que je savais, c'est que t'étais un pote et que j'étais prêt à me décarcasser pour t'aider...

Les mots ronflants bourdonnaient. Pote... service... Coup de main... savais pas... Et Dusty acquiesçait gravement, en luttant pour que son visage ne trahisse pas l'agitation qui venait de s'emparer de lui.

Supposons que Tug ait été dans le coup ! Supposons que ce soit lui qui ait monté toute l'affaire ! Ça tenait debout, non ? C'était l'explication qui se défendait le mieux. Ça pouvait expliquer pas mal de détails inexplicables.

Et Bascom ! Pourquoi avait-il donné une chambre à Marcia Hillis, une dame seule qui débarquait en pleine nuit ? Pardi ! Parce que Tug le lui avait ordonné et qu'il avait eu la trouille de refuser. Et la chambre à dix dollars ? Tiens, pardi ! La réponse allait de soi. Parce qu'il y en avait très peu à ce prix au Manton et que l'une d'elles se trouvait au même étage que l'appartement de Tug. Sans éveiller les soupçons de Dusty, on l'avait placée là où Tug désirait qu'elle se trouve – et que Dusty se trouve – quand elle lui tendrait le piège. Il ne manquerait pas de faire appel au gangster. Son vieux pote, Tug, était à deux pas de là, et lui, Dusty, se précipiterait automatiquement chez le malfrat.

Le kidnapping. Tu parles ! Quand on pense qu'il avait tremblé qu'ils ne ratent leur coup ! Et à juste titre. Ils ne s'en seraient jamais sortis, si ça n'avait pas été du bidon. Ils n'auraient même pas essayé. C'était du cinéma. Une partie de la mise en scène destinée à le mettre totalement à la merci de Tug !

Il restait quelques points obscurs, mais dans l'ensemble son hypothèse se tenait. Et finalement, elle était dans une certaine mesure aussi satisfaisante que plausible. Si Marcia Hillis travaillait avec Tug, elle n'était évidemment pas en danger. Si elle travaillait avec Tug, elle devenait donc accessible à Dusty. Pas seulement par le fric, bien sûr. En dépit du rôle qu'elle avait joué, ou qu'elle semblait avoir joué, il ne pensait pas que l'argent seul pouvait avoir sur elle une très grosse influence, ou une influence très durable. Mais sûrement, avec une femme comme ça, l'argent devait être essentiel. C'était un attribut nécessaire sinon suffisant. Et avec l'aide de Tug, si lui-même donnait un coup de main à Tug dans sa combinaison...

— Une minute, petit. (Tug se pencha par-dessus lui et ouvrit la boîte à gants.) Tu t'imagines peut-être que je te baratine à propos de cette souris. Alors jette donc un coup d'œil là-dessus.

Il tira de la boîte à gants un morceau de carton glacé passablement chiffonné. Il le lissa négligemment et le tendit au chasseur. Dusty en eut le souffle coupé. C'était un cliché d'elle. Une photo de théâtre avec son nom imprimé au-dessous en caractères blancs. Elle posait sur un fond de palmiers artificiels. Elle se laissait aller, souriante, contre le tronc incliné de l'un d'eux. Une feuille de vigne extrêmement réduite l'habillait. Ses doigts écartés comme une dentelle révélatrice reposaient sur ses seins. À part ça, elle était nue.

— Hein, petit ? (Tug lui reprit la photo des mains et la refourra dans la boîte à gants.) C'est bien ce que je disais, hein ? Je t'ai pas raconté des craques, hein ?

Dusty secoua la tête. Ainsi donc c'était une artiste, ou du moins elle l'avait été. Mais ça ne prouvait toujours pas qu'elle ne travaillait pas avec Tug.

— Une magnifique gonzesse, hein, Dusty ? T'as déjà vu une pépée comme ça dans ta vie ?

— Non ; enfin j'ai pas l'impression...

— Mais, tu sais, elle n'en jette pas plus que toi, Dusty. Pour un gars, tu en jettes autant qu'elle. Toi aussi, t'as de l'allure et de la classe. Et pas qu'un peu !

Dusty s'éclaircit la gorge.

— Et vous croyez vraiment... Vous croyez vraiment qu'elle voudrait... qu'elle pourrait... ?

— Qu'elle en pincerait pour toi ? Je vais te dire ce que je pense, petit. (Tug se frappa le genou d'un air solennel.) Je te le garantis. Tu vois ce que je veux dire ? Parfaitement, je te le garantis.

Dusty hésita. Il ne savait plus où il en était. Ses idées s'embrouillaient. Tug l'avait manœuvré en faisant appel à tous ses instincts l'un après l'autre. L'instinct de conservation, d'abord, puis la cupidité, l'inquiétude, le désir. Trop brutalement, il lui avait trop offert et il avait trop menacé. Résultat : Dusty nageait complètement. Ou plutôt, cette accumulation s'annulait d'elle-même.

Elle n'était probablement pas en danger, se disait Dusty. Lui non plus ne courait probablement aucun risque, du moins aucun qui soit impossible à éluder avec un peu d'astuce. À ce stade-là, il pouvait encore se retirer sans dégâts pour personne, si ce n'est pour Tug. Et pourtant...

Ma foi, ce n'était que des suppositions, n'est-ce pas ? Il pouvait se tromper complètement, et dans ce cas elle serait perdue pour lui. Elle mourrait. Mais s'il ne se trompait pas, elle était quand même perdue pour lui. Il lui faudrait continuer à vivre en gagnant au jour le jour juste de quoi subsister. En se débattant dans une morne grisaille, toujours plus grise, toujours plus morne.

Il frissonna. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter, même par la pensée. Mais d'un autre côté, pouvait-il accepter l'autre solution, l'affreuse solution ? Pouvait-il suivre une voie qui allait indéniablement à l'encontre de tous les préparatifs et de tous les projets qu'il mûrissait depuis des années ?

D'une voix altérée par l'émotion, il répliqua :

— Je ne sais pas, Tug. Je n'arrive pas à croire que je puisse même envisager... euh... ce dont nous avons parlé. Voyez-vous, j'ai toujours désiré devenir médecin. Mes parents le souhaitent également. Mon travail à l'hôtel n'était qu'un boulot provisoire en attendant que...

Tug pouffa doucement.

— Sans blague ! De qui tu te fous, mon gars ? Tu bosses à l'hôtel parce que

c'est de l'argent facile et que tu aimes l'argent facile. Et je m'y connais ! C'est le genre de truc que je renifle tout de suite. C'est peut-être pas ton idée, mais je m'y connais. Tu ne retournerais pas à l'école, même si on te payait pour y aller !

— Mais je...

— Assez causé, Dusty. On en a déjà trop dit ; pourtant, il faudrait peut-être que je te dise encore une chose. Mes gars ne sont pas très patients. Ils sont plutôt méfiants à ton sujet. S'il leur vient à l'idée que tu pourrais ne pas être régulier, je ne suis pas sûr d'arriver à les retenir, tu sais !

Ce disant, Tug hochait la tête d'un air de mauvais augure. D'un seul coup, toutes les incertitudes de Dusty s'envolèrent. Il voyait enfin clair, et il n'y avait pas à balancer. Il ne connaissait pas les malfrats de Tug comme il connaissait Tug. Il n'avait jamais été lié avec eux. À leurs yeux, il n'était qu'une pierre d'achoppement, une menace. Ils ne verraient en lui qu'un gars qui leur avait causé bien des ennuis et qui risquait d'en provoquer encore bien d'autres. Et le sort qu'ils lui réserveraient n'était pas difficile à prédire.

— Je ne serai plus là bien longtemps, tu sais, petite tête. Eux, ils seront à leur compte, avec les coudées franches... Alors, qu'est-ce que tu décides ?

Que pouvait-il décider ? Il n'avait pas le choix.

— Très bien, Tug, fit-il. Que voulez-vous que je fasse ?

Tug le lui dit aussitôt.

## X

De même qu'au-delà d'un certain seuil le corps ne ressent plus la douleur, de même l'excès d'émotion annihile la sensibilité. C'était ce qui se produisait pour Dusty. En l'espace d'une heure, il avait vu son existence dévastée, et une autre lui avait été tracée. Il avait été entraîné au-delà des limites de la stupéfaction, et c'est avec un grand calme qu'il répondait maintenant à Tug Trowbridge :

— C'est impossible. On ne peut pas ouvrir ces coffres. Il faut deux clés. Une qui reste à l'hôtel et l'autre que le déposant garde. Et même si on arrivait à avoir les deux...

— Tiens, tiens. Continue, petit.

— Il y a autant de coffres que de chambres. Il faudrait toute la nuit pour les ouvrir tous. Et on ne peut pas savoir ceux qui valent le coup d'être nettoyés tant qu'on les a pas ouverts. C'est pas moi qui pourrais vous renseigner. Presque tous les dépôts sont faits pendant la journée et...

— Bon, bon, je sais tout ça, interrompit Tug. Peut-être que je ferais mieux de t'expliquer un peu le topo, hein ?

— Peut-être, oui.

— La saison hippique commence dans quinze jours. Tous les gros books vont se ramener la semaine prochaine. Ils voudront jeter un coup d'œil sur le terrain, assister à l'entraînement et tout ça. Ils arriveront donc pleins aux as. C'est pas sorcier à deviner. Tu piges ? Ils auront leur fric et, étant donné leurs horaires, il faudra qu'ils le déposent à l'hôtel, comme si c'était une banque. Alors, on leur pique leurs clés, disons aux cinq ou six des plus gros books, et on décroche la timbale. En cinq minutes, on ramasse dans les deux cents à deux cent cinquante mille dollars.

Dusty se passa la langue sur les lèvres :

— Oui, mais... Comment vous vous débrouillerez pour leur piquer les clés ? Vous n'allez tout de même pas...

Tug lui expédia un coup de coude jovial.

— Penses-tu ! Tu rigoles, petit ! J'organise simplement une petite surprise-partie dans mon appartement. Nom d'une pipe ! j'en ai donné assez dans le temps. Mais avec mes gars, on leur réserve une petite surprise à notre façon. Un bon coup sur le citron, on les ficelle proprement, et ils sont hors-circuit pour un bout de temps. Vu ?

— Oui, mais... (Dutsy hésita.) Il reste encore les clés de l'hôtel. Bascom... (Il s'interrompit de nouveau.) Mon Dieu ! je ne peux pas faire ça, Tug ! Bascom sera là et je ne peux pas prendre les clés sans...

— T'inquiète pas ! T'auras pas à y toucher. C'est Bascom qui s'en chargera. Tout ce que t'auras à faire, c'est à prendre le pognon pour le déposer à la consigne. Tu le fous dans une sacoche que je te refilerai et tu le colles là-bas comme n'importe quel bagage ordinaire. Je...

— Mais pour Bascom, comment on fera ?

— Je ne tiens pas à l'avoir sur moi en cas de grabuge. Tu piges ? Mes gars risquent de s'exciter. Ils sont foutus de commencer à s'engueuler pour le partage. Alors toi tu le boucles à la consigne, tu déchires le bulletin – évidemment apprends bien le numéro d'abord – et je me mettrai en contact avec toi dès que l'alerte sera passée.

— Oui, mais...

— Je partagerai le butin avec toi, petit. Y en aura la moitié pour toi et l'autre pour mes gars et moi. Tu te tiens peinard pendant quelques mois, et puis tu te débrouilles pour te faire virer, et...

— Mais Bascom, insista Dusty. Comment on va faire pour lui ?

— Très bien, petit. Je crois que je ferais mieux de t'affranchir jusqu'au bout. Mais t'es au courant de rien. Tu ne sais rien sur Bascom. Il ignore que, toi et moi, on est sur un coup.

— Je comprends.

— Une relation à moi m'a filé un tuyau sur Bascom, voilà trois ou quatre mois. Il s'est taillé d'un pénitencier de l'Est. Il lui restait encore vingt ans à tirer sur les trente qu'il avait écopés pour le braquage d'une banque. Un mot de moi, et il se retrouve au trou.

— Ah ! Je vois... fit Dusty, à qui la lettre anonyme revint à l'esprit.

— Ils t'ont interrogé, hein ? demanda Tug avec un sourire en coin. Tu sais pourquoi j'ai écrit cette lettre à la direction, petit ? À cause de la façon qu'il te traitait. Parfaitement, j'avais remarqué ça tout de suite. J'observe pas mal de choses, tu sais... Tu faisais tout ton possible pour t'entendre avec lui ; mais

lui, il ne pensait qu'à t'en faire baver. Je lui en ai causé, et quand j'étais dans le coin, il ne la ramenait plus, avec toi. Mais je savais qu'il continuait. Alors, je me suis dit que je ferais mieux de lui flanquer les jetons pour de bon.

— Ma foi, dit Dusty, c'était... euh ! très gentil de votre part, mais je ne vois toujours pas...

— Je sais. Je sais ce que tu vas dire. Tu vas dire que Bascom ne peut pas être réglo dans une combine comme ça. S'il joue le jeu, il tirera ses vingt ans ; mais peut-être bien qu'il en ramassera encore vingt de supplément. Mais c'est justement ça, l'astuce, tu piges ? Il est dans le coup, mais il a l'air de ne pas y être. Il a un flingue braqué sur lui, il perd les pédales, il se conduit comme un vrai couillon, au lieu de...

— Il n'arrivera jamais à faire croire ça, protesta Dusty. C'est absolument impossible, Tug ! Un type qui se trouve à l'extérieur de la cage du caissier ne peut pas braquer son feu sur un gars qui se trouve à l'intérieur. L'ouverture du guichet est trop petite. Le caissier, le mec qui est à l'intérieur, n'a qu'à se jeter à plat ventre ou à faire un pas de côté, et il est hors du champ de tir.

— S'il a suffisamment de présence d'esprit. S'il ne perd pas complètement la boule !

— Vous n'arriverez jamais à rendre ça plausible ; s'obstina Dusty. Ils vont forcément s'apercevoir qu'il y a eu des complicités dans le personnel de la boîte !

— Possible. Ils le penseront peut-être, mais ils peuvent pas le prouver. Tout ce qu'ils peuvent prouver, c'est que Bascom n'a guère été courageux et qu'il a manqué de jugeote.

— Ça ne marchera pas. Jamais, ils ne... C'est-à-dire... Ils ne voudront jamais croire qu'on l'a menacé. Pas de l'extérieur. Si c'était un gars posté à l'intérieur – un autre employé par exemple – ce serait différent. Il pourrait être en train de travailler là, et lui enfoncer tout d'un coup un pétard dans les côtes. Alors là Bascom serait obligé de filer doux. Il ne pourrait pas se sauver et... et...

Il s'interrompit. Il y eut un long moment de silence. Tug le dévisageait calmement. Et puis il retrouva sa voix :

— Bascom... Il est d'accord pour prendre un tel risque ?

Tug haussa les épaules.

— C'est une chance à courir. S'il n'en profite pas, il ne lui en restera pas d'autre. Je m'arrangerai pour qu'il retourne en cabane.

— Mais... et moi alors ? s'enquit Dusty. Où est-ce que je suis censé être pendant tout ce temps-là ?

— À côté de lui, dans la cabine du caissier. En train de bosser avec lui comme toujours vers les deux heures et demie du matin. Il faut que tu sois là,



tu piges ? Cette sacoche pleine de fric sera trop grosse pour qu'on la fasse passer par le guichet, et on n'aura pas le temps de lui faire faire le tour du comptoir. Il faudra que tu l'attrapes et que tu t'en débarrasses en vitesse.

— Mais alors, moi aussi, je vais me trouver dans le pétrin ! Si je suis en plein dans la cage du caissier...

— Comment ça ? T'es qu'un grouillot ! C'est Bascom ton chef, non ? Et il faudrait que tu essaies de l'empêcher au risque de te faire toi-même descendre ! Alors qu'il est d'accord pour ouvrir les coffres ? Ah ! Ah ! Ils ne peuvent pas exiger ça de toi, petit ! Ils penseraient que t'es un vrai ballot si tu essayais de faire ça.

— Ma foi... oui, peut-être, reconnu Dusty. Vous devez avoir raison sur ce point. Mais... euh, et l'autre ? Quand je prends la sacoche pour la mettre à la consigne. Vous avez dit que Bascom ne devait pas être au courant pour moi. Qu'il ne devait pas savoir que j'étais dans le coup. Mais...

— Mais non, il ne le saura pas. T'es au courant de rien. Compris ! Tu ne sais rien sur lui. Rien non plus sur ce qui se passe.

— Mais si je prends l'argent juste sous son nez...

— Voyons, petite tête, soupira Tug. Alors, Dusty, tu ne me feras donc grâce d'aucun détail ! Tu t'imagines peut-être qu'il s'agit d'une rigolade que je viens d'inventer dans ma tête, il y a cinq minutes ?

— Non, mais...

— Bascom ne te verra pas ! Quand il reviendra près du guichet, je l'empoigne par sa cravate et je le sonne aussi sec. Vlan ! Complètement dans le cirage, tu saisis ? Comme ça, pas d'histoires. Je lui balance une bonne châtaigne. Il tombe dans les pommes et il s'y trouvera encore quand tu reviendras après avoir fourré le fric à la consigne. À ce moment-là, tu t'enfermeras de nouveau dans la cabine. Et pour autant qu'on puisse le dire, tu ne l'auras jamais quittée !

— Mais si la sacoche ne peut pas passer par l'ouverture du guichet, il saura forcément...

— Bon Dieu, je... ! Elle y passe bien quand elle est vide, pas vrai ? Il faut bien qu'elle passe, non ? Alors, au retour, je peux avoir fourré une partie du pognon dans mes poches ou dans ma chemise !

Les yeux étincelants, le visage marbré par la colère, Tug saisit encore une bouteille de bière dans le seau. La capsule lui heurta les dents. Il la cracha avec un grognement de douleur et se mit à boire. Il ne reposa la bouteille que lorsqu'elle fut vide !

Il eut un petit rire forcé :

— Désolé, petit. Je ne te reproche pas de vouloir savoir où tu mets les pieds, mais, bordel ! Insister comme ça sur le moindre détail ! Tu me prends pour un

couillon, on dirait ? Ou alors, peut-être que t'as pas confiance en moi !

— Mais non, rétorqua précipitamment Dusty, non, je ne pense pas du tout ça. Seulement, c'est tellement compliqué. Il y a tellement de trucs qui peuvent foirer ! Et si jamais...

La main de Tug s'abattit amicalement sur son épaule.

— Tout ira bien. Laisse-moi te dire une chose, Dusty. C'est toujours l'effet que ça fait quand on est sur un coup. Surtout si c'est la première fois. On a l'impression que tout le monde est au courant, que tout le monde voit les points faibles qu'on connaît et que les flics vont vous sauter sur le paletot pour vous coincer. Mais c'est qu'une impression. On est le seul à savoir, tu comprends ? Les autres, ils ne voient rien, ils ne remarquent rien, ou alors pour eux ça ne veut rien dire !

Dusty acquiesça à contrecœur. Il n'avait pas dit ce qu'il voulait. Il n'avait pas réussi à aborder ni à définir ce qui le tracassait vraiment. Une grille s'était refermée dans son esprit, elle empêchait les mots de passer en même temps que les pensées à moitié élaborées qu'ils étaient censés représenter.

— Réfléchis à ça, petit... Je n'emporte pas l'oseille avec moi, vu ? Tu sais que c'est pas du baratin ?

— Oui.

Les lèvres de Dusty remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il faisait confiance à Tug.

— Ça se passera exactement comme je t'ai dit. Tu fous le fric à la consigne et tu déchires le bulletin. Il faut absolument que tu fasses ça. Les flics vont t'interroger, tu comprends. Ils risquent de te fouiller. De toute façon, c'est pas un truc à garder sur soi. Y a trop de vacheries qui peuvent lui arriver.

— Je sais. (Les lèvres de Dusty remuèrent encore sans laisser échapper le moindre mot.) Apprendre le numéro. Faire disparaître ensuite le bulletin de consigne. Oui, c'est comme ça qu'il fallait que ça se passe.

— Alors, tu vois bien, petit ! J'ai qu'un seul moyen de récupérer ce pognon, de récupérer ma part, et ce moyen c'est toi. Donc, je ne peux pas permettre qu'il t'arrive quelque chose, pas vrai ? Il faut que je sois sûr que tout se passera bien pour toi et que tu t'en sortiras sans une égratignure. Il le faut, tu comprends ? Il faut que j'en sois sûr et je le suis. Enfin quoi, bon sang, sinon je serais cinglé de monter cette combine, pas vrai ?

Dusty acquiesça. Sur ce point également il était d'accord. Dans son propre intérêt, il fallait que Tug ait la certitude qu'il s'en tirerait. Et pourtant...

Il ne parvenait pas à la formuler, cette pensée. Cette grille minuscule qu'il avait dans le crâne était bouclée à bloc, enfermant avec d'autres prisonnières également hideuses et en lambeaux l'idée qu'il n'était pas encore capable d'accepter consciemment.

— Voilà, Dusty, c'est tout. Tu joue sur du velours et tu te ramasses cent mille dollars. Au moins cent mille. Tiens... (Tug lui envoya un coup de coude en souriant.) Les dix mille de la petite, je les prendrai même sur ma part !

— Je... murmura Dusty. Ce n'est pas la peine. Mais... À ce propos, je me demande, Tug... Je veux dire, vous m'avez expliqué qu'elle était régulière et...

— Et alors quoi ? Elle a tout de même vu du pays, elle sait de quoi il retourne. C'est pas une Enfant de Marie. Les filles dans sa partie, mon pote, toujours à s'exhiber dans ces bottes de nuit et à montrer ce qu'elles ont, sauf leurs dents longues, elles sont toutes du même acabit. Le genre « Aboule le pèze, chéri, je ne suis pas curieuse, moi ! »

Dusty rit, un peu à contrecœur. Tug l'imita sans le quitter des yeux. Puis il poursuivit sur le ton de la confiance :

— Je vais te dire une chose, petit. S'il y a pas de pépins, et je suis sûr qu'il y en aura pas, je la mettrai en cheville avec toi, tu verras. Avant même qu'on partage le fric, parfaitement ! On sera peut-être forcé d'attendre un bon moment pour le fade, mais y a pas de raison que, toi, t'attendes après elle. Qu'est-ce que t'en dis, hein ? Tu vas être branché sur elle presque tout de suite. (Il donna au chasseur une claque dans le dos sans même attendre la réponse.)

Je vais arranger ça, Dusty. Tu peux compter sur moi. Maintenant, pour le fric, on partagera...

— À propos du fric, justement, je me demandais... s'inquiéta Dusty. Vous savez que je ne peux pas sortir de paquets de l'hôtel, Tug ? C'est-à-dire qu'ils sont ouverts et examinés avant qu'on puisse les emporter ; alors...

— T'inquiète pas, interrompit Tug, je trouverai bien un moyen plus tard.

— Comment est-ce que je... ? Comment vous mettrez-vous en rapport avec moi ?

— Je trouverai le moyen aussi. Ça dépend de la façon dont les choses se présenteront à ce moment-là, vu ? Je t'en prie, tu n'as qu'à t'en remettre à moi pour ça ! C'est à moi de me démerder, pas vrai ? Et arrête de te casser la tête pour ça !

Son visage s'était de nouveau empourpré. Il parlait d'une voix irritée. D'un geste rageur, il balança la bouteille vide par la portière.

— Bon Dieu ! petit, je n'aurais pas voulu me foutre en boule après toi, mais... N'en parlons plus. Alors, c'est entendu, hein ? On reverra encore un peu les détails d'ici la semaine prochaine. Mais c'est entendu. On est bien d'accord.

— C'est entendu, fit Dusty calmement. On est bien d'accord.

## XI

Chose curieuse, durant la période qui s'écoula entre sa rencontre avec Tug et le matin du cambriolage, il demeura parfaitement calme : absolument en paix avec lui-même. C'était seulement quand il essayait d'analyser ses sentiments, de réfléchir à leur apparente étrangeté, que cette paix intérieure se trouvait troublée. Et même alors, il n'éprouvait que de légers scrupules, bien éphémères. En fait, ces scrupules n'avaient rien pour se sustenter.

Son beau visage au teint mat était toujours aussi dénué de rides, aussi franc et ouvert que jamais ; ses yeux largement écartés aussi limpides et paisibles. Sa voix, ses manières – les mille petits détails qui dénotent la personnalité – n'avaient pas changé. Pour autant qu'il s'en souvienne, c'était la première fois de sa vie qu'il ne doutait pas de lui-même, qu'il avait autant d'assurance. Il était sur le point de se réaliser intégralement, il en était convaincu, et cette certitude intérieure se reflétait dans sa physionomie. Malgré tout ce que Tug pouvait avoir d'équivoque, le hold-up serait couronné de succès. Il le savait et il n'en demandait pas plus. Mais surtout, avant tout, il aurait Marcia Hillis. Quelles que soient les intentions bonnes ou mauvaises de Tug, il l'aurait. Il le sentait, il le savait, et, pour lui, c'était suffisant.

Dans son assurance de fraîche date, il se montrait exceptionnellement patient avec M. Rhodes. Il affichait une amabilité calme et polie envers Bascom, un Bascom aux traits tirés, au regard fuyant, enfermé dans un sombre mutisme dès qu'il n'était pas forcé de parler. C'était facile désormais d'être patient, aimable et poli. Invincible et invulnérable comme il se trouvait, il ne pouvait pas se comporter autrement.

Son assurance grandissait. Solide et inébranlable, elle ne se démentit pas au cours de la plus désagréable des épreuves, son entrevue avec l'avocat

I. Kossmeyer.

Deux jours après sa conversation fatidique avec Tug Trowbridge, au moment où il prenait son service, le chef des chasseurs remit à Dusty un billet qui émanait de Kossmeyer. Un petit mot griffonné à la hâte sur un papier à en-tête. Il disait simplement : *Rhodes, vous feriez bien de passer me voir à mon bureau demain matin.*

Dusty déchira billet et enveloppe et jeta les fragments dans une corbeille à papiers. Il ne se rendit pas au cabinet de Kossmeyer. Il n'aimait pas l'homme de loi, et il avait comme il se le dit à lui-même, d'autres chats à fouetter.

Deux jours plus tard, au moment où Dusty quittait l'hôtel, Kossmeyer vint à sa rencontre devant l'entrée de service.

— J'ai à vous parler, Rhodes, déclara-t-il d'un ton brusque. Vous voulez prendre un café ?

— Volontiers, acquiesça Dusty. Où vous voudrez...

Ils s'installèrent à une table isolée dans un restaurant voisin. Dusty but son café à petites gorgées, reposa la tasse et leva les yeux. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit un peu moins à l'aise.

Non qu'il éprouvât de la frayeur. Ce nabot insignifiant ne lui faisait certainement pas peur. Mais il était irrité, presque fâché. Il regarda de l'autre côté de la table, de plus en plus agacé, le visage tout empourpré.

Les yeux de l'avocat s'étaient écarquillés d'une façon tout à fait anormale et affectaient une sincérité dont l'outrance même prêtait à rire. En même temps, il gonflait les joues pour faire disparaître ses rides habituelles et présenter un visage serein et débonnaire. Ses lèvres à peine entrouvertes étaient l'image même – ou plutôt l'absurde caricature – de la quiétude, et son menton se redressait dans une attitude de paisible défi.

Kossmeyer symbolisait ainsi la fausse dignité, la feinte bravoure, le diable déguisé en moine. C'était un miroir parodiant le sujet qu'il reflétait. Et pourtant, si discrète était la raillerie, si subtiles les altérations du portrait, qu'elles passaient inaperçues. Le vrai et le faux s'entremêlaient, le faux n'étant que l'ombre portée du vrai.

Dusty se mit à rougir de plus belle. Inconsciemment, il essaya de modifier son expression. Au fur et à mesure, le visage de Kossmeyer suivait ces altérations et les reflétait. Maintenant, il se montrait blessé (« blessé » entre guillemets). Puis il perdait son sang-froid – à la façon d'un héros de mauvais film. Enfin, il redevint lui-même ni amical ni antipathique. Ce n'était plus que la figure d'un homme qui fait son boulot pour le mieux et le plus vite possible.

— Vous voyez, Rhodes, ça ne veut strictement rien dire, toute cette mimique. C'est ce que vous avez dans la caboche qui compte.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? lança Dusty. Dites-le et qu'on en

finisse !

— C'est déjà fait en partie. Je vous ai montré que vous ne donnez le change à personne, sauf à vous-même. En tout cas, mettez-vous bien dans la tête qu'avec moi ça ne prend pas. Maintenant que vous avez bien compris ça, inutile de vous donner tout ce mal. Cessez de jouer la comédie et parlons franchement. Pourquoi avez-vous signé cette pétition au nom de votre père ?

— Hein ? Pourquoi voulez-vous que je... ?

— C'est juste. Pourquoi auriez-vous fait ça, pourquoi l'avez-vous fait ? (L'avocat se pencha en avant. Son œil perspicace se fit cordial et compréhensif.) C'est arrivé comme ça, n'est-ce pas, fiston ? Vous avez signé sans réfléchir. Sans vous douter des conséquences de ce geste. Il ne vous est jamais venu à l'idée que vous et votre père aviez le même nom et que vos signatures se ressemblent tellement... Je suppose que c'est lui qui vous a appris à écrire, n'est-ce pas ? Il calligraphiait probablement des modèles que vous deviez essayer de recopier, quand vous étiez gosse...

Dusty hésita. Il voulait s'expliquer, réussir à convaincre une autre personne pour mieux se convaincre lui-même. Il avait les mots sur le bout de la langue, prêts à s'envoler.

— Bien sûr. C'est ce qui est arrivé, poursuivit gravement Kossmeyer. Ça n'a pas pu se passer autrement. Sapristi, une signature aussi ressemblante, ça exige de l'entraînement. Vous avez dû sans doute vous y mettre depuis vos débuts. Alors, c'est tout à fait normal que vous ayez acquis cette signature aussi. Vous étiez le fils Rhodes. Fils unique, de surcroît. Ça marque toujours un enfant. Le père s'identifie davantage à lui. Il essaie plus ou moins de le modeler à son image. Par besoin de protéger, j'imagine. En faisant de son fils comme une part de lui-même, il... Je vous demande pardon. Vous disiez ?

— Oui, c'est bien ce qui s'est passé, acquiesça Dusty. C'est... il... il avait d'autant plus tendance à se comporter de cette façon-là que je n'étais pas son vrai fils. En effet... Oui, je suis un enfant adoptif. Ça remonte si loin que je peux à peine m'en souvenir, et je ne crois pas que papa sache que je suis au courant. Mais...

— Évidemment, je n'ai jamais abordé la question. Sa femme et lui ne pouvaient pas avoir d'enfants ?

— Je suppose que non. Elle, elle pouvait sûrement. Elle était beaucoup plus jeune que lui et je crois que... physiquement elle était normale.

— Ah ! Ah ! Une très belle femme, n'est-ce pas ? Il me semble que c'est ce que j'ai entendu dire.

— Oui.

— Je me demandais... Vous avez une idée de la raison pour laquelle elle a épousé un type tellement plus âgé qu'elle ?

— Ils se sont rencontrés quand il enseignait à l'université. Elle gagnait sa vie tout en faisant ses études, et il l'a beaucoup aidée, j'imagine. Si bien qu'elle a eu l'impression qu'elle devait...

Dusty se reprit en tressaillant soudain. Comment en étaient-ils venus à parler d'elle ? Comment et pourquoi avaient-ils été entraînés si loin de leur propos initial ?

— Qu'est-ce que tout ça vient faire là-dedans ? s'enquit-il sèchement.

L'avocat haussa les sourcils :

— Quoi ? Oh ! Rien ! Rien que je sache. Simple curiosité. Une situation de ce genre m'intrigue toujours. Ça ne me regarde pas et ne le prenez pas mal, mais...

— Oui ?

— Je me demandais si elle ne l'avait pas épousé par amour. Vous croyez que c'est possible ?

Dusty acquiesça, non sans hésiter un peu.

— Sûrement, oui.

— Elle se fichait éperdument des apparences, vous ne croyez pas ? Elle était capable de reconnaître au premier coup d'œil un type bien, et elle a mis le grappin dessus.

Il se mit à dévisager Dusty d'un air grave, l'air de quelqu'un qui débat un problème intéressant mais impersonnel. Ses petits yeux brillants comme ceux d'un oiseau s'attardaient pensivement sur le visage de son vis-à-vis et se plissaient de plus en plus.

— Pour en revenir à cette histoire de signature, vous n'avez pas imité celle de votre père. C'était la vôtre et vous n'avez pas eu besoin de la contrefaire. C'est à peu près ce qui s'est produit, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire... (Dusty médita cette assertion insidieusement tendancieuse mais il fut incapable de s'insurger.) Ma foi, oui !

— Vous avez, comme qui dirait, oublié d'ajouter « fils », sans réfléchir aux conséquences. Votre père était une personnalité en vue. Il était évident que tout le monde lui attribuerait la signature. Mais ça ne vous a jamais effleuré, n'est-ce pas ?

— Justement, non ! lança Dusty. Je... Écoutez, cette pétition, je ne savais même pas de quoi il s'agissait. Une femme au coin d'une rue m'a demandé de signer et j'ai signé. Comme un tas d'autres gens l'ont fait, probablement. Juste pour rendre service.

— Mais vous avez bien dû jeter un coup d'œil sur le texte ?

— Parfaitement, j'y ai jeté un coup d'œil. Mais, pour moi, ça ne signifiait rien. Vous savez comment c'est rédigé, ces machins-là. Il faut vraiment les examiner de près pour comprendre le sens.

— C'est vrai, approuva Kossmeyer. Ils sont vachement vicelards, des fois. Qu'est-ce qu'elle racontait, cette pétition-là ?

— Comité pour la défense de la Constitution. Ça c'était l'en-tête. Après, ça disait : « Convaincu de l'importance capitale des échanges d'idées effectués hors de toute contrainte, je soussigné... »

Sa voix s'étrangla. Kossmeyer le regardait avec un sourire impitoyable :

— Ainsi, vous ne saviez pas de quoi il retournait ? Ça n'avait aucun sens pour vous !

— Je... Non ! Non, ça ne signifiait rien. Je l'ai lue après. Quand l'affaire a paru dans les journaux.

— Sans blague ! Et pour cette histoire de « fils » ?

Pourquoi n'avez-vous pas collé « fils » après Rhodes ?

— Parce qu'il ne restait plus de place sur la feuille ! Si j'avais su que ce serait si important, j'aurais évidemment...

— Vous aviez de la place pour tout le reste : prénoms, nom de famille et toute cette sacrée kyrielle, en grosses lettres bien détachées, pour que ça crève les yeux même à un aveugle... N'essaie pas de me prendre pour un connard, petite tête ! T'es pas assez malin pour jouer au plus fin avec moi !

— Mais vous ne comprenez pas... (Il aurait donné n'importe quoi pour qu'il comprenne. Il n'avait pas peur de Kossmeyer. Il voulait seulement qu'il comprenne !) Je sais que ça n'a pas l'air de tenir debout, mais...

L'avocat se pencha en avant, l'air inexorable.

— Ça tient très bien debout ! T'as passé toute ta vie dans cette ville. Tu sais comment sont les gens ici, comment ils réagissent devant un truc comme cette commission pour la liberté d'expression. T'as été élevé dans une famille de professeurs et tu savais quels sont les soucis et les difficultés du métier. Tu n'ignorais pas que le moindre écart de langage ou de conduite est impitoyablement relevé par le premier imbécile venu. Tu savais aussi autre chose. Tu savais que ton paternel était malade et qu'un coup comme ça pouvait facilement le tuer. Et c'est ça que tu voulais, n'est-ce pas ? *Tu voulais qu'il crève !*

Dusty ouvrit la bouche ; mais il se reprit, la referma et très calmement alluma une cigarette. Il souffla la fumée en soutenant avec insolence le regard de Kossmeyer.

— C'est ridicule, mais puisque vous avez l'air tellement sûr...

— Tu veux savoir pourquoi ? Pour la même raison que je ne suis pas allé chez ton père pour te voir. C'est un de ces chics types comme il en manque trop dans notre pays. Et je tiens pas à lui rendre la situation encore plus pénible. S'il savait à quelle sale petite ordure il a donné son nom...

— Ça commence à bien faire, jeta Dusty. Je m'en vais...



— T'as pas intérêt, assura Kossmeyer. Ou alors je te promets que tu seras la petite ordure la plus emmerdée de tout l'État !

— Qu'est-ce que... ? (Dusty se rassit sur son siège.) Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Pour le passé, je ne peux plus rien. Tout ce que je peux, c'est laisser l'affaire s'étouffer doucement. Mais, ça, c'est pour le passé et le présent. Pour l'avenir, c'est une autre paire de manches, mon mignon ! T'auras pas autant de bol la prochaine fois. Fais-lui encore une crasse, et je te fiche mon billet que je ne te raterai pas ! Si je ne trouve pas de loi pour ça, j'en ferai voter une !

— Vous êtes cinglé, rétorqua froidement Dusty. Tout ça c'est une histoire de fous. Pourquoi voudriez-vous que je lui fasse du mal ?

— J'ai ma petite idée là-dessus aussi. Une idée pas piquée des vers. Et je continuerai à fouiner jusqu'à ce que je puisse le prouver. Alors tiens-toi à carreau, compris ? Si tu lèves le petit doigt... (Kossmeyer se passa l'index sur la gorge.) Couic ! T'es foutu ! Ce sera la dernière saloperie que t'auras l'occasion de faire !

Il se glissa hors de la banquette, jeta une pièce de monnaie sur la table et s'éloigna.

Dusty termina sa cigarette en s'examinant dans la grande glace encastrée dans le mur. Rien n'avait changé. À tous points de vue, il était aussi sûr de lui que lorsqu'il était entré dans le restaurant. Certes, Kossmeyer avait causé des lézardes momentanées dans cette façade sereine, mais déjà elles commençaient à se reboucher.

Kossmeyer n'avait que des présomptions. Il avait essayé de lui faire peur. Il avait compris qu'il ne pourrait pas lui extorquer d'argent par l'intermédiaire du paternel, et cette perspective le faisait fulminer. Mais il ne pouvait rien contre lui.

L'avocat de son père ne pouvait révéler la vérité (ou plutôt, se reprit Dusty, la pseudo-vérité) à propos de la pétition. Il ne pouvait absolument pas savoir ce qui avait incité Dusty à la signer. Le motif – ce qui aurait pu être le motif – avait disparu. Il avait été enterré – au sens figuré comme au sens propre – avec elle.

Calme et sûr de lui, Dusty quitta le restaurant et rentra chez lui. Comme c'était arrivé souvent, le docteur Lane quittait la maison au moment où il arriva. Le docteur avait depuis longtemps oublié la politesse que lui avait imposée Dusty lors de leur dernier entretien. Il était de nouveau soi-même, tout au moins le soi qu'il manifestait d'ordinaire avec Dusty : irritable, brusque et injurieux.

Comment allait M. Rhodes ? Ma foi, il allait aussi bien qu'on pouvait s'y

attendre, ce qui, de l'avis du docteur Lane, n'était pas très brillant.

— Je vous l'ai déjà dit, Rhodes, poursuivit-il sur un ton courroucé, c'est plus un problème moral que physique. Votre père a besoin de sentir qu'on tient à lui, qu'il compte encore. Or, personne ne peut avoir cette impression quand il est obligé de vivre et de se vêtir comme un clochard.

— Il n'y est pas forcé, rétorqua Dusty. Je n'arrête pas de lui donner de l'argent pour qu'il soigne sa tenue ! Tout ce qu'il lui faut, je le lui paie, dans les limites raisonnables, naturellement.

— Vraiment ! Dans les limites raisonnables ! (Le docteur lui jeta un regard cynique.) Eh bien, vous feriez bien de vous mettre à lui donner davantage. C'est compris ? Soyez vous-même un peu raisonnable ! Faites *quelque chose*, bon Dieu ! Ça devient une véritable honte !

Il ouvrit brutalement la portière, jeta sa trousse sur le siège avec une grimace de colère, et se mit à faire le tour de la voiture pour entrer par l'autre portière. En cours de route, il pivota pour faire encore face au jeune chasseur :

— Comment ? s'enquit-il en collant son nez sous celui de Dusty. Vous m'avez dit quelque chose, Rhodes ?

— J'ai dit, articula posément Dusty, que si vous ne voulez plus le soigner, je peux appeler un autre médecin.

— Mais non ! protesta le docteur Lane. Non ! répéta-t-il d'une voix glaciale. Je vais vous donner mon avis, Rhodes. Je vous conseille de vous occuper un peu mieux de votre père. Ou alors, engagez quelqu'un qui se chargera de lui. Suis-je assez clair ? Vous pouvez le faire de votre plein gré, comme c'est le devoir d'un fils ; sinon, je prendrai des mesures pour vous y contraindre.

Il hésita, s'humecta les lèvres, se radoucit un peu. Après tout, ça faisait des années qu'il était le médecin de famille des Rhodes. Il avait connu ce jeune homme quand il n'était encore qu'un galopin en culottes courtes.

— Je suis bien sûr... euh... que ça ne sera pas nécessaire, continua-t-il. Je sais que vous avez eu beaucoup de dépenses et qu'il est difficile, quand on a un emploi à plein temps, de s'occuper d'autre chose. Mais... enfin... voyez ce que vous pouvez faire à ce sujet, n'est-ce pas ? Faites pour le mieux.

Dusty l'assura qu'il n'y manquerait pas. Le docteur ne lui en imposait pas plus que Kossmeyer, mais il n'y avait aucune raison de s'en faire un ennemi. Il avait besoin d'amis. Du moins, il y avait de fortes chances pour qu'il en ait besoin. Et – cette découverte le stupéfia – il n'en possédait pas ! Il y avait les amis de la famille, les amis de son père, mais aucun qui fût son ami personnel. Personne pour le défendre, pour prendre son parti, pour lutter à ses côtés, s'il avait des ennuis.

— Je vais m'en occuper tout de suite, promit-il. Je suis vraiment navré de vous avoir donné ce souci, docteur.

— Bon, bon, ça va, interrompit Lane, bourru. Je sais que le bonheur de votre père vous tient à cœur. Un peu de négligence sans doute... Sinon, je me serais tu.

Il s'éloigna. En entrant dans la maison, Dusty expédia de nouveau, son père chez le coiffeur. Il ramassa une fois encore ses vêtements et se mit en devoir de téléphoner à la blanchisserie et à la teinturerie, ce qui ne manquerait pas de lui faire perdre du sommeil aujourd'hui et encore plus demain. Mais cette question n'allait pas tarder à être réglée. Kossmeyer laissait tomber l'affaire. Il ne réclamerait plus d'acomptes. Et, par voie de conséquence, le bonhomme cesserait de chaparder l'argent du ménage.

Dusty fronça légèrement les sourcils et interrompit un instant le cours paisible de ses réflexions. Évidemment, il ignorait si Kossmeyer avait effectivement reçu du fric de son père. En fait, on pouvait penser qu'il n'en avait pas touché, étant donné que M. Rhodes l'avait souvent talonné pour qu'il envoie une provision à l'avocat. Il fallait aussi tenir compte de la façon dont Kossmeyer s'était conduit quelques jours auparavant, dans son cabinet, quand la question de ses honoraires avait été soulevée. Il l'avait écartée négligemment, comme s'il s'agissait d'un détail sans importance. Pour parler carrément, il avait offert de travailler à l'œil. Il était naturellement persuadé que sa proposition serait repoussée ; un futé de cet acabit savait à quel moment il convenait de se montrer obligeant et à quel autre il fallait serrer la vis. N'empêche... supposons qu'il ait été sincère. Supposons qu'il n'ait pas reçu ces centaines de dollars, à raison d'au moins quinze ou vingt dollars par semaine pendant plus d'un an...

Voyons... (Dusty continua tranquillement à donner ses coups de fil.) Supposons que Kossmeyer n'ait rien touché... Quelle importance, si au lieu de gaspiller l'argent, il l'avait versé à Kossmeyer ? Il raccrocha et s'étendit sur le divan.

... Des centaines de dollars. Pas loin de mille dollars. Et s'ils n'étaient pas tombés dans la poche de Kossmeyer, qui les avait touchés ? Ça ne changerait rien, mais c'était quand même tout à fait bizarre. Il n'arrivait pas à chasser ce mystère de son esprit.

Dilapidés ? Dépensés ? Foutus en l'air ? Paumés ? Plus il y songeait, plus cette hypothèse lui paraissait absurde. M. Rhodes n'avait pas de vices cachés, rien qui puisse justifier de telles dépenses. Pendant des années, il avait vécu avec un salaire modeste et en avait gardé des habitudes frugales. Il détestait le gaspillage et l'avait montré en maintes occasions. Tout récemment encore. Il était distrait, c'est vrai, mais pas à ce point. Il pouvait avoir une fois oublié de reprendre sa monnaie après un achat, ou avoir laissé échapper un billet de sa poche. Ça n'était pas son genre, mais ça aurait pu lui arriver. Pas aussi

régulièrement, bien sûr, pas chaque semaine, régulièrement, selon une logique implacable.

Il ne restait alors qu'une explication. Kossmeyer. Mais si l'argent n'avait pas filé chez lui, c'était qu'il n'avait pas filé du tout. Et s'il n'avait pas...

Dusty écrasa sa cigarette et se leva. Il ouvrit la porte garnie de toile métallique, inspecta la rue dans les deux sens. Il resta un moment indécis sur le seuil, vaguement honteux, puis il tourna les talons d'un air résolu et pénétra dans la chambre de son père.

Elle était aussi nette que le vieillard l'était peu. Le lit était fait. Le plancher semblait avoir été balayé récemment. Divers objets de toilette étaient soigneusement disposés sur la coiffeuse. Les livres étaient bien en ordre sur les rayonnages.

Il commença son inspection par les livres, les feuilletant, les secouant, et les remplaçant en toute hâte sur leur étagère. Puis après un autre coup d'œil dans la rue, il attaqua le lit. Il défit les draps et retourna rapidement le matelas. Rien. Pas la moindre cachette. Pas le moindre endroit où le couteil ait été recousu. Il refit le lit et passa à la coiffeuse. Dans le dernier tiroir, il trouva un petit classeur métallique. Il le sortit et souleva le couvercle qui n'était pas fermé à clé.

Il n'y avait rien là non plus. Quelques vieilles lettres, d'anciens reçus, des coupures de journaux jaunies, et deux vieilles polices d'assurances. L'une valable pour une garantie de mille dollars remontait à vingt ans. L'autre, une police de dix mille dollars, double indemnité, datait de cinq ans. Toutes deux, évidemment, étaient établies au nom de sa mère et toutes deux, par conséquent étaient devenues caduques.

Il remit le classeur dans le tiroir et arrêta là ses recherches dans la chambre.

Le matin suivant, après avoir expédié son père au cinéma, il fouilla le reste de la maison. Ses découvertes s'élevèrent au total à une pièce de dix *cents* (sous la baignoire) et à trois pièces d'un *cent* (dans les interstices du rembourrage des sièges). Ce fut tout.

À vrai dire, il ne s'était pas attendu à découvrir un trésor. Dès le départ, il avait été persuadé que c'était Kossmeyer qui avait ramassé l'argent. Il alla se coucher plutôt content, satisfait de voir son opinion sur l'avocat confirmée d'une façon aussi éclatante.

## XII

Il mangeait.

Il dormait.

Il travaillait.

Il palabra plusieurs fois avec Tug et ses gars. Il se donna un mal de chien pour rendre M. Rhodes présentable.

Manger, dormir, travailler, son existence se résumait à peu près à ça. Il aurait dû y avoir autre chose, semblait-il, mais c'était tout.

Les jours, les nuits s'écoulaient sans incidents, se confondant les uns avec les autres.

Et puis subitement, ou presque, le jour J arriva, le grand jour... Et deux heures et demie du matin, ce jour-là.

## XIII

À minuit, poliment mais implacablement, le Manton avait commencé à refouler ses hôtes vers les chambres. À deux heures et demie du matin, la cafétéria fermée, les porteurs et le liftier partis, le hall était d'un calme presque intolérable, à croire que personne n'avait jamais foulé les dallages de marbre étincelant, ne s'était jamais assis dans les fauteuils et les divans bien rembourrés, bref n'avait jamais hanté ces lieux et ne devait jamais s'y hasarder. La propreté était trop rébarbative, le silence trop sépulcral.

C'était un silence contagieux, qui vous obligeait à vous taire. Dans la cabine du caissier, Dusty baissait inconsciemment la voix. Puis, comme Bascom s'agitait sur son tabouret, il l'éleva de nouveau :

— Cinq cent cinq, Holloway. Repas, trente-huit dollars, pourboire, cinq dollars. Total, quarante-trois. Bar, vingt. Pourboire, trois dollars cinquante *cents*. Total, vingt-trois dollars cinquante *cents*. Journaux, douze dollars. Colis contre remboursement, cinquante-deux dollars. Blanchisserie...

— Attends une minute ! (Bascom, sans se retourner, tendit la main pour prendre les bordereaux.)

Tiens, tiens ; il mène grand train, mais il ne dépense pas un radis. Peut-être qu'il n'en a pas du tout.

— Ça se pourrait, murmura Dusty.

— Bon. (Bascom mit la fiche de côté.) L'équipe de jour n'aura qu'à se creuser un peu le ciboulot. Passons au suivant.

Dusty continua. De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur le réceptionniste. Bascom semblait étrangement calme et terre à terre ce soir-là. Ni aimable ni désagréable. Un type qui fait son boulot, un point c'est tout.

Bien sûr, ainsi l'exigeait son rôle. Tout devait se passer exactement comme

d'habitude jusqu'à l'heure du hold-up. Mais Dusty se demandait si Bascom tiendrait jusqu'au bout. Lui-même se sentait parfaitement calme. Pourtant, à la dernière minute, juste quand il en avait le plus besoin, sa belle assurance l'abandonna brusquement.

Il jeta un coup d'œil sur l'horloge. Deux heures trente tapantes. Qu'est-ce qui les retenait donc là-haut ? Tug et ses deux gars auraient dû commencer à descendre l'escalier à deux heures vingt. Dix minutes suffisaient largement pour descendre de là-haut dans le hall. Sauf, bien sûr, s'il y avait un pépin...

Tug l'avait bien averti de ne pas quitter la caisse après deux heures et demie. Si une chambre appelait, ou si quelqu'un demandait l'ascenseur à deux heures vingt-cinq, ou même une minute plus tard, parfait... Il pouvait s'en occuper et revenir à toute vitesse. Mais après, non. Les gens ne pouvaient pas exiger d'être servis au doigt et à l'œil en pleine nuit. S'ils faisaient une remarque plus tard, on ne pourrait rien lui reprocher. Le cambriolage battait son plein et...

Mais il ne battait rien du tout ! Il était deux heures trente-quatre, enfin deux heures trente-trois, et rien ne se passait.

Supposons qu'une chambre appelle maintenant, ou qu'un client demande l'ascenseur. Supposons que Dusty ne bronche pas et que Tug et ses gars ne se pointent pas avant trois heures. Quelle explication fournir ? Comment manœuvrer d'ici là avec Bascom qui n'était pas censé savoir que Dusty était dans le coup ? Mais il finirait certainement par deviner la vérité si Dusty s'obstinait à faire la sourde oreille. Quelques minutes, d'accord. Le temps de finir un bordereau ou un compte. Mais ces quelques minutes s'étaient déjà écoulées. Il était déjà deux heures trente-cinq... Qu'est-ce qu'ils foutaient, bon sang de bonsoir ?

— Bill... (Bascom parlait en lui tournant encore le dos.) Tu as commis une grave erreur, Bill.

Dusty fut saisi d'épouvante.

— Quoi... quoi ? Comment avez-vous...

— T'as commis pas mal d'erreurs. Tu ne sais pas ce que tu fais. Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ? Je peux dire que tu es tombé malade et demander qu'on te remplace.

*De quoi parlait-il ? Du boulot ou de l'autre histoire. Est-ce qu'il était au courant ou...*

— Allez ! Vas-y, tout de suite, Bill. À la minute même. Avant de commettre une erreur vraiment irréparable.

— Je... *Non ?* haleta Dusty. Je veux dire, ça va très bien ! Je...

— Ça va très mal, mais, si tu pars maintenant, tu peux encore...

Bascom s'interrompt. Dans l'obscurité pleine d'échos de l'entresol, une porte avait grincé. On distinguait à présent un piétinement rapide et étouffé sur

l'épaisse moquette. Puis le bruit de ces mêmes pas se rapprocha et dégringola les marches de marbre de l'escalier.

Ils arrivèrent dans le hall à la file indienne. Le premier traversa prestement pour gagner la porte d'entrée. L'autre se posta près de l'entrée réservée aux taxis, et le troisième, en l'occurrence Tug Trowbridge, s'arrêta près de la cage du caissier.

Il laissa tomber quelque chose sur la tablette. Il y eut un léger tintement. Six, non, sept petites clés. Puis il empoigna Bascom par le devant de sa chemise et l'attira contre l'ouverture. Avec l'autre main, il appuya un revolver sur la poitrine de l'employé.

— Ça va, petit, jeta-t-il. Mets-toi au boulot.

— M... m... mais ?

Dusty dévisageait Tug d'un air ahuri. Ce n'était pas comme ça que c'était prévu. Tug lui avait promis qu'il resterait en dehors du coup, qu'il devrait seulement...

— Remue-toi, bon Dieu. Attrape le registre et les autres clés, et sors-moi ces coffres en vitesse !

Dusty perdait les pédales. Il bégaya :

— M... m... mais, vous m'aviez dit...

— T'as entendu ce que j'ai dit ! Alors fais-le !

Il n'y arrivait pas. Il ne pouvait même pas bouger.

Puis ses yeux allèrent du gangster à Bascom. Il n'arrivait pas à voir de face le visage du réceptionniste, mais ce qu'il apercevait lui suffisait. Bascom aussi était médusé. Pour lui non plus, les événements ne se déroulaient pas comme prévu.

— T'as entendu ce que j'ai dit, Dusty ? Si jamais j'ai besoin de te seriner ça encore une fois...

Et soudain Dusty se jeta à l'eau.

Il avait quitté le plongeoir. Il avait exécuté le grand saut, et il ne lui restait plus désormais que quelques brasses à faire pour atteindre la rive. C'est comme ça que ça devait se passer. Il aurait dû savoir que ça ne pouvait pas se passer autrement. Il n'avait pas pigé, bien sûr, ou sans ça il n'aurait certainement pas accepté. Il ne s'était douté de rien. Mais du moment que c'était comme ça...

Il s'enfonçait de plus en plus profondément sous l'eau. La pression devenait intolérable. Et puis, il se retrouva au fond, tout au fond, et aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'éprouvait plus les inconvénients de la pression. Depuis qu'il s'était complètement laissé couler, il ne souffrait plus.

Bien sûr, qu'il avait su ! Et il voyait très bien ce qui allait forcément arriver par la suite. Mais qu'est-ce que ça fichait ? Le tout, c'était d'atteindre le



rivage, d'en finir avec tout ça...

Rapidement il ouvrit sept des petites portes blindées, et sortit les longues boîtes d'acier qu'il plaça sur le bureau à côté de Bascom. Tug lui décerna une petite grimace d'approbation.

— Bravo ! Maintenant, passe derrière lui, petit. J'ai la sacoche sous mon veston et... Impec ! Tu te débrouilles comme un chef ! Bon, fous le fric à l'intérieur et...

— On le compte pas d'abord ?

— Le compter ? grommela Tug, stupéfait. (Puis il pouffa doucement :) Il est doué le gamin, pas vrai, Bask ? (Bascom restait muet.) Excellente idée ! Mais grouille-toi. Vas-y au pif. Tant pis si tu te goures d'un billet de mille ou deux !

Dusty acquiesça. Il referma le couvercle de la première boîte et feuilleta l'épaisse liasse de billets. Elle était constituée de billets de cent et de cinquante dollars, de cinquante surtout. Des coupures assez grosses pour chiffrer sans occuper trop de volume, assez petites pour être échangées facilement.

— Vingt-cinq mille. (Il jeta un coup d'œil sur Tug.) O.K. ?

— Ça va, ça va... Je t'en prie, Dusty !

Il y avait vingt-quatre mille cinq cents dans le coffret suivant. Le troisième contenait trente-huit mille cinquante dollars, le quatrième... En tout, il y avait deux cent trente-deux mille dollars, à peu de chose près. Tug acquiesça d'un air excédé lorsqu'il annonça le chiffre.

— Allez, vite !... Ça va comme ça. Tu te rappelles la combinaison de la sacoche ? Un tour à droite à partir du zéro jusqu'au dix, puis à gauche jusqu'au dix, puis à droite jusqu'à quarante, puis à gauche...

— Je sais, je sais, dix, quarante, trente... Et pour votre coffre qu'est-ce qu'on fait ? Vous n'avez pas...

Tug lâcha un juron.

— Bordel ! Oublie ça, tu veux ! Fous ce truc à la consigne et reviens ici.

Dusty boucla la sacoche et mit en place la combinaison de la serrure. Il ouvrit alors la cage du caissier, longea rapidement le comptoir en décrochant au passage la clé de la consigne sur le tableau du capitaine des chasseurs. Il émergea de l'autre côté du comptoir et s'introduisit dans le renforcement contigu à la consigne et dans lequel débouchait le porte-bagages qu'il déverrouilla. Il enjamba le comptoir garni de cuivre, et alluma l'électricité dans la consigne.

Deux bottes à cigares étaient fixées au mur, sous, l'interrupteur. Dusty prit une bande de papier adhésif dans la première et un ticket orange dans l'autre. Il attacha une étiquette à la sacoche, déchira le talon, jeta les morceaux dans une corbeille à papiers et lut attentivement le numéro pendant qu'il glissait la sacoche sur l'étagère : quatre, neuf, neuf, quatre. Quarante-neuf, quatre-vingt-

quatorze. Quarante-neuf et l'inverse. C'était facile à se rappeler.

Il éteignit la lumière, franchit de nouveau le comptoir et referma le guichet à clé. En retraversant d'un pas vif le hall, prompt mais sûr de lui et impavide, il entendit la sonnerie du téléphone intérieur. Malgré la distance, il vit l'inquiétude se peindre sur le visage de Tug et l'embarras soudain des malfrats postés près des portes. Tiens ! Tiens ! Ils avaient les jetons ! Et pas lui ! Il sourit en lui-même d'un petit air condescendant en pénétrant dans la cabine du caissier dont il referma la porte à clé.

Tout se passait bien. Il s'était écoulé exactement huit minutes depuis le moment où Tug avait pointé son revolver sur la poitrine de Bascom. Qu'est-ce qu'ils pouvaient demander de mieux ?

— Ce bon sang de téléphone, Dusty ! Peut-être que tu devrais...

— Peuh ! La standardiste s'imaginera que je suis occupé. Elle va arrêter et rappeler dans quelques minutes.

— T'es sûr ? Elle ne va pas... ? (La sonnerie cessa, mais Tug semblait toujours inquiet.) Elle ne va pas en appeler un autre pour dire qu'elle...

Dusty secoua la tête :

— Et alors ? C'est fini maintenant, non ?

— Ma foi... oui, bien sûr, répondit Tug, l'air indécis. J' pense que ça y est presque, petit.

Bascom ouvrit la bouche pour la première fois :

— Bill... Écoute-moi, Bill. Moi, ça n'a pas d'importance. Mais il faut que tu me prom...

Le revolver de Tug partit. Bascom porta les deux mains à la poitrine et vacilla en arrière. Tug fit feu encore, puis une troisième fois ! Une secousse agita le corps du réceptionniste. Il se plia lentement en deux. Les mains crispées sur la poitrine, il se mit à hoqueter et à laisser échapper un râle affreux. Puis ses genoux s'agitèrent et fléchirent. Un flot de sang lui jaillit de la bouche et il tomba la tête la première sur le sol. Les râles cessèrent. Et il resta étendu, silencieux, immobile...

— Ça va, petit ! (L'arme de Tug fit un crochet et alla se braquer sur Dusty.) Voici maintenant, pour assaisonner ta salade... (Il parlait très vite.) T'as pigé ? (Puis, il ajouta :) Maintenant, tâche de ne pas te frapper... C'est pour que ça fasse vrai. Te frappe pas et...

Il tira encore une fois.

Dusty poussa un hurlement, tituba et s'affala finalement sur le cadavre de Bascom.

## XIV

Instinctivement, il avait essayé d'esquiver la balle et cette tentative faillit lui être fatale. En se déplaçant, il avait bousillé la visée de Tug. La balle lui pénétra de biais dans le bras et lui érafla les côtes. Il n'était pas sérieusement blessé, mais il aurait pu l'être. Cette plaie donnait l'impression que Tug avait essayé de le tuer.

Du coup, il était désormais un héros, sans discussion possible, au-dessus de tout soupçon. Un jeune homme courageux qui avait tenté d'arracher un revolver chargé des mains d'un assassin. Les journaux publiaient des bulletins de santé quotidiens. L'hôtel, non content de payer ses frais d'hôpital, lui avait remis un chèque de trois cents dollars.

Les policiers lui avaient fait raconter son histoire d'un bout à l'autre, à d'innombrables reprises, mais ils se montraient pleins d'égards et très gênés de l'importuner. Ils se cassaient les dents sur cette affaire. Ils tournaient en rond depuis le début. Cependant il fallait bien qu'ils continuent à faire semblant de se démener.

L'un d'eux se trouvait près de lui ce jour-là.

(C'était son neuvième et dernier jour d'hôpital.) Il passait par hasard dans le coin, expliqua-t-il, plutôt embarrassé. Alors si Dusty n'y voyait pas trop d'inconvénients, vu qu'il rentrait chez lui demain et qu'il ne voulait pas le déranger davantage...

Dusty avait un peu pitié de lui. Il assura que ça ne le dérangeait absolument pas.

— Je ne pense pas avoir oublié ou omis quelque chose, mais on ne sait jamais.

— Eh bien... au sujet de l'heure. Est-ce que Bascom et vous étiez toujours

dans la cage du caissier à deux heures et demie ?

— Presque toujours. Bien sûr il m'arrivait d'avoir un appel – une chambre qui me demandait – ou bien Bascom pouvait être obligé de s'absenter une minute. Mais nous étions presque toujours là à cette heure.

— Pourquoi cette heure plutôt qu'une autre ?

— D'abord, c'était le moment le plus tranquille. On avait moins d'occasions d'être dérangés. Et puis il y avait rarement des clients qui réclamaient leur note après cette heure-là. Si on avait voulu travailler avant, quand la cafétéria était ouverte et pas mal de gens encore debout...

— Ah ! Ah ! Bien sûr. Mais alors comment faisiez-vous pour les derniers débours, en fin de service ? Disons entre six et sept heures du matin. Il devait bien y en avoir, non ?

— Très peu. Bascom les inscrivait au fur et à mesure sur les notes des chambres.

— Pourquoi ne faisiez-vous pas tout ça d'un seul coup ? Si vous vous y étiez pris de cette façon-là, si vous aviez attendu pour faire votre comptabilité qu'il y ait pas mal de gens autour de vous... (Le policier s'interrompt d'un air penaud.) Quel idiot je fais, hein ? Je vous demande pourquoi vous n'attendiez pas le moment où vous étiez précisément trop occupés pour vous y mettre !

Dusty sourit gentiment :

— C'est exact. Je n'aurais pas eu le temps d'aider Bascom et lui-même aurait eu trop de travail avec les arrivées et les départs.

— Évidemment, approuva le flic. Voyons... Qu'avez-vous pensé en voyant Tug et ses deux hommes de main apparaître au bas des escaliers ? Ça ne vous a pas paru bizarre ? Je sais bien que c'était un gros client et qu'il n'avait jamais eu d'histoires auparavant, mais deux heures et demie du matin ! Trois gars qui descendent neuf étages par l'escalier à deux heures et demie du matin ! Vous avez bien dû...

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua Dusty. J'ai pensé que la sonnette de l'ascenseur était en dérangement. Qu'ils avaient appelé et que, ne me voyant pas monter avec la cabine, ils étaient descendus à pied.

— Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient fiche debout à une heure pareille ? Je sais que vous vous êtes expliqué sur ce point, mais ça ne semble pas très...

— Je crains de ne pouvoir rien ajouter de plus. Nous avions l'habitude de voir Tug circuler fort tard. Généralement il rentrait à une heure très avancée de la nuit, escorté par deux de ses hommes, et très souvent il les raccompagnait en bas quand ils partaient.

— Bon, soupira le policier en se laissant aller contre le dossier de son siège. (Puis il se redressa brusquement :) Attendez une minute ! Vous dites que vous avez pensé que la sonnette de l'ascenseur était en dérangement. Mais, dans ce

cas, il vous aurait passé un coup de fil, non ? En ne voyant pas arriver la cabine, il vous aurait téléphoné de sa chambre.

Dusty hésita. C'était un détail qui avait été négligé jusqu'à présent.

— Vous avez raison, approuva-t-il, c'est ce que j'aurais dû penser. Seulement, je ne me méfiais pas de Tug comme je me serais méfié d'un autre. Et je n'ai pas eu le loisir de réfléchir. Je l'ai vu descendre l'escalier avec ces deux types, et, tout ce que je savais, c'est qu'il s'était jeté sur Bascom et qu'il lui avait collé un revolver sur la poitrine. Je n'ai plus eu qu'une idée en tête : faire ce qu'il disait, sinon il allait tuer Bascom.

— Bien sûr, soupira de nouveau le flic. Voyons, qu'est-ce que Tug a dit au dernier moment ? Juste avant de tirer sur Bascom ?

— Il a dit : « Voilà pour toi » ou peut-être c'était : « Voilà ta part. »

— Et ça ne vous a pas mis la puce à l'oreille non plus ? Il ne vous est pas venu à l'idée que Bascom pouvait avoir été de mèche avec Tug ?

— Écoutez, sergent. Voilà un homme que j'ai servi pendant plus d'un an, un homme qui s'est toujours montré amical, un des meilleurs clients de l'hôtel. Et tout à coup il nous braque un revolver sous le nez, et il descend le type avec qui je travaillais. Tout ça, dans l'espace de quelques minutes. On ne réfléchit pas tellement dans un moment pareil. Vous peut-être, mais...

— Okay, okay, fit précipitamment le flic. Je ne voulais pas avoir l'air de vous critiquer, monsieur Rhodes. Vous avez montré beaucoup plus de jugeote que ne l'auraient fait la plupart des gens à votre place. Vous avez fait preuve d'un sacré cran. Moi, je ne me vois pas du tout en train d'essayer d'arracher ce revolver.

Dusty sourit d'un air engageant :

— Ma foi, je ne le referais probablement pas moi-même. C'est la peur, je suppose. Je craignais qu'il ne me tue après.

— Et vous ne vous trompiez pas tellement, affirma le flic en fronçant les sourcils. Ce Bascom, voyez-vous, je n'arrive pas à le comprendre. Même si Tug s'était montré régulier avec lui, il aurait dû prévoir qu'il se ferait piquer. On a enquêté sur lui, et on en a appris long sur ses antécédents. L'hôtel avait déjà reçu une lettre à son sujet. Vous êtes au courant, je crois ?

— Mais ils n'y ont pas prêté beaucoup d'attention. Bascom travaillait ici depuis des années et sa conduite n'avait jamais donné lieu au moindre soupçon. Une lettre anonyme ne pouvait pas peser lourd, en face de références comme ça.

— Évidemment, c'est possible. Peut-être que nous n'aurions pas vérifié. Il comptait que cette histoire allait se dérouler autrement et qu'il aurait l'air d'être en dehors du coup. Tug le neutralise avant qu'il se rende compte de ce qui se passe. Il ne touche même pas aux coffres lui-même. Et il n'est pas

impossible...

Il épilogueait distraitement, se perdant tout haut en vaines conjectures, et une intuition subite traversa l'esprit de Dusty.

*Si les rôles avaient été renversés, si c'était lui qui avait été tué et Bascom qui avait cité Tug disant : « Voilà ta part »...*

Pourquoi pas ? Un chasseur ne pesait pas très lourd dans la balance, c'était le dernier des sous-fifres, alors que le réceptionniste faisait quand même partie des cadres. Son histoire aurait marché. C'est lui qui serait passé pour un héros, et feu Dusty pour une canaille. Indubitablement, c'était ce que Bascom escomptait. Et sûrement – enfin probablement – Tug, au départ avait combiné son coup de cette façon-là.

C'était une idée assez désagréable. Ça n'avancait à rien d'y réfléchir et il y en avait d'autres plus plaisantes. Marcia Hillis, par exemple, et la moitié des deux cent trente-deux mille dollars...

Le policier se leva :

— Bon, je ferais mieux de filer. Si par hasard vous voyez autre chose...

— Ça m'étonnerait, mais je ne manquerai pas de vous le signaler.

— Parfait, merci.

Il se dirigea d'un air las vers la porte. C'était un gros type aux épaules tombantes, au visage tout gris de fatigue. Il s'arrêta et se retourna vers Dusty :

— Ah ! Dites donc, je ne sais pas si je vous l'ai dit : nous avons retrouvé les deux gars qui étaient avec Tug.

— Vous les avez retrouvés ? Que... qu'est-ce qu'ils... ?

— Oui, oui, dans la rivière. Attachés ensemble avec du fil de fer. On dirait qu'ils étaient au fond depuis la nuit du hold-up.

— Mais pourquoi... ? (Dusty déglutit péniblement.) Qui est-ce... ?

— Tug évidemment. Pour leur rafler leur part de butin ! M'est avis qu'ils comptaient dessus et qu'ils ont été obligés de la lui abandonner. Enfin, c'est la vie !

Il s'en alla. Dusty s'approcha de la fenêtre, en s'enveloppant frileusement dans son peignoir de bain. Ainsi, les gars de Tug y étaient passés aussi. Tug les avait eus. Comme Bascom. Et après ? Qu'est-ce que ça fichait ? Tug ne pouvait rien lui faire. Parce que ça lui était parfaitement impossible. Et c'était tout ce qui comptait.

Il allait sortir de l'hôpital le lendemain. Dans quelques jours, dès que son épaule irait mieux, il retournerait au travail. Tug se mettrait en contact avec lui pour le partage du magot, et alors...

Il s'éloigna de la fenêtre, se laissa tomber dans un fauteuil et se renversa en arrière, les pieds allongés sur le lit. Le fric. Il ne savait toujours pas comment Tug comptait récupérer sa part. Le gangster avait répliqué avec impatience

qu'il leur fallait attendre, voir venir, que c'était la tournure des événements qui leur dicterait la marche à suivre. C'était vrai d'ailleurs. C'était exactement comme ça que ça devait se passer. Mais pourtant, il s'était montré bien cavalier sur ce chapitre. Est-ce qu'il n'aurait pas dissimulé quelque entourloupette à ce propos, comme il l'avait fait pour l'exécution du coup ?

Dusty haussa les épaules et chassa cette idée de son esprit. Ça n'avait pas d'importance non plus. Pour obtenir l'argent, Tug était obligé de passer par lui. Il n'avait aucun moyen de le dépouiller de sa part. C'était ça l'important. Et au diable, le reste !

Une infirmière lui porta son dîner sur un plateau. Il mangea avec appétit et parcourut les journaux du soir. Un bref entrefilet signalait qu'il quittait l'hôpital le lendemain. Il y avait un long article relatant la découverte des gangsters assassinés. Il reposa les journaux en bâillant et jeta un coup d'œil sur sa montre.

Il avait dit à son père de ne pas venir le voir ce soir-là puisque c'était sa dernière nuit à l'hôpital. Et il priait le ciel pour qu'il ne se ramène pas. Certes, le bonhomme avait toujours eu une tenue présentable lors de ses précédentes visites du soir, mais... enfin, il préférait ne pas le voir. Sa sollicitude mettait Dusty mal à l'aise. Sa présence lui remettait en mémoire un problème pénible, apparemment insoluble. Dusty ne pouvait pas réfléchir quand son père était là. Son esprit était bloqué. Un voile noir s'abattait sur les images agréables qui défilaient dans sa tête.

Marcia Hillis était de mèche avec Tug. Il en était de plus en plus convaincu. Il était également sûr de ses sentiments pour elle – bizarre à quel point il en était sûr. Et maintenant qu'elle avait rempli la mission que Tug lui avait confiée, maintenant qu'il avait l'argent, leur réunion n'était plus qu'une question de temps.

Il fallait que ça se passe de cette façon-là, pas d'histoire ! Et pour une fois, il ne s'amusait pas à prendre ses désirs pour des réalités. Ah ! ça non ! Il l'avait perdue une fois, perdu la seule femme au monde. Et maintenant, elle avait miraculeusement réapparu, elle était revenue dans le vide douloureux de sa vie. Et cette fois, cette fois, il ne la laisserait pas échapper.

Il l'aurait. Le contraire était impossible. Dans son esprit, c'était comme s'il la possédait déjà ; ils étaient déjà ensemble. Marcia Hillis et lui. S'adorant mutuellement. Il n'y avait pas de place pour son père dans le tableau. Et tant qu'il vivrait...

Dusty ne reçut aucune visite ce soir-là. Le lendemain matin, le docteur l'examina une dernière fois, une infirmière lui apporta ses vêtements. Il prit l'ascenseur pour descendre.

Comme il avait perdu l'habitude de la marche, il vacillait un peu lorsqu'il se

mit à traverser le hall pour gagner la sortie. Ce fut alors qu'une main douce se referma sur son bras.

— Permettez-moi de vous aider, monsieur Rhodes, murmura Marcia Hillis.



## XV

Il ne fut pas surpris, à peine ému sur le moment. Il s'attendait à la voir et son apparition à l'instant où il quittait l'hôpital était significative. Elle n'avait pas terminé la mission que Tug lui avait assignée. Il lui restait encore une tâche à accomplir. Il savait laquelle ; il se doutait de la façon dont ça se passerait, avant même qu'elle eût ouvert la bouche.

Ils prirent un taxi pour rentrer chez lui. Elle l'aida à monter et fut accueillie par le vieil homme le plus naturellement du monde. Il était content que Bill l'ait engagée, déclara-t-il. Ils auraient besoin de quelqu'un, avec Bill qui sortait de l'hôpital, et lui-même qui n'était probablement pas d'un grand secours.

— Voyons, tu plaisantes, Papa. (Dans sa joie, Dusty se montrait presque exubérant.) Tu te donnes beaucoup plus de mal que tu ne devrais. Ça fait un moment que je songeais à prendre quelqu'un pour te donner un coup de main.

— Allons, allons ! (M. Rhodes rayonnait.) Je... C'est vraiment très gentil de ta part, fiston.

— Tu as dû passer un sale moment pendant que j'étais absent, mais aujourd'hui tu as droit à un congé. Va voir un bon film, offre-toi un bon repas, te fais pas de soucis, et amuse-toi bien !

Il gratifia M. Rhodes d'un billet de dix dollars, le raccompagna jusqu'à la porte et le suivit un moment des yeux, pendant qu'il se dirigeait d'un pas lourd vers l'arrêt d'autobus.

Ça allait occuper un bout de temps, ce vieux raseur ! Le voir débarrasser le plancher un moment, ça valait bien dix fois dix dollars !

Il était sur le point de le déclarer tout haut, mais en se retournant, ce qu'il lut sur le visage de Marcia l'arrêta net. Il y avait de la tendresse dans les yeux de

la jeune femme ; une expression de chaleureuse sympathie se lisait sur son visage. Jamais encore il ne lui avait vu cet air-là.

— Vous savez, dit-elle doucement, je crois que je vous aime bien.

— Vous le croyez seulement ?

— Oh ! oui, peut-être, fit-elle en riant. Je crois que j'aimerais bien aussi un peu de café. Alors si vous voulez bien me faire faire connaissance avec votre cuisine, me montrer où sont rangés les ustensiles...

Elle fit du café, affublée d'un vieux tablier qu'il lui avait donné. Il la contemplait béatement tandis qu'elle allait et venait dans la cuisine, savourant avec délice chaque détail : sa chevelure, son corps aux modelés fermes, ses vêtements, sa... Ses vêtements ! Il n'aurait pu en jurer, mais on aurait dit qu'elle portait les mêmes que le jour où il l'avait vue pour la première fois. Elle se retourna brusquement et surprit son regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-elle. Quelque chose vous tracasse, Dusty ?

Il se hâta de faire signe que non.

— C'était au sujet de vos vêtements. Je me demandais... Enfin, vous allez rester ici quelque temps, n'est-ce pas ; alors...

Elle haussa les épaules :

— Oh ! J'irai chercher mes bagages dans un jour ou deux. Ce n'était pas pratique ce matin.

Elle posa le café sur la table et s'installa en face de lui. Il prit sa tasse d'une main un peu tremblante. Il commençait enfin à s'étonner, à s'émerveiller, devant cet événement incroyable et prodigieux. Elle était là, en chair et en os. Ils étaient ensemble pour de bon. Évidemment il savait que ça devait arriver, mais maintenant qu'ils étaient...

Il lui fallut reposer sa tasse de café. Il parvint à allumer maladroitement une cigarette et à lui donner du feu. Elle sourit chaleureusement et retint dans la sienne sa main tremblante.

— Vous n'êtes pas encore bien vaillant, Dusty. Pourquoi n'iriez-vous pas vous allonger un moment ?

— Je vais très bien. Nous avons tellement de choses à nous dire et...

— Vous pouvez parler couché. Allez vous allonger tout de suite, tant que vous en avez encore la force.

Elle lui tint le bras pour le conduire à sa chambre. Il s'étendit sur le lit et elle s'assit à côté de lui.

— Eh bien, Dusty... (Elle repoussa tendrement la mèche qui retombait sur son front.) Vous n'avez pas eu l'air très surpris de me voir tout à l'heure.

— C'est vrai. J'étais sûr que vous étiez en cheville avec Tug.

— Ah ! oui ? Et qu'est-ce que vous avez pensé de moi, quand vous vous êtes aperçu qu'on vous avait embringué...

— Ça n'a rien changé. J'ai pensé que vous étiez probablement embarquée sur la même galère que moi. Vous vous êtes fait coincer et il vous a fallu faire ce qu'on vous disait...

— C'est vrai ça, Dusty ? (Elle lui pressa la main.) Je suis heureuse que vous ayez compris. Un jour, je vous raconterai toute l'histoire, mais...

— Ça m'est égal. Il n'y a que vous qui comptiez pour moi. Depuis le premier instant où je vous ai vue.

C'était plutôt maladroit, maladroit et ridicule comme déclaration, mais elle sourit gravement, visiblement enchantée.

— Je suis, euh... Je suis contente, Dusty. Parce que, voyez-vous... c'est un peu la même chose pour moi. C'est peut-être à cause de votre attitude. Comme si vous m'attendiez. J'avais l'impression de vous connaître depuis longtemps, et... Oh ! Je ne sais plus. (Elle rit.) C'est le genre de choses qu'une femme ne devrait jamais avouer, je le crains.

— Mais si ! s'exclama-t-il. C'est-à-dire... Je ne voulais pas dire que vous...

— Je sais, Dusty, je sais.

Elle se pencha et ses lèvres se joignirent aux siennes. Il voulut alors la prendre dans ses bras, mais elle se dégagea fermement :

— Pas maintenant, chéri. Plus tard, j'espère que... Pour l'instant, je ne sais pas.

— Mais pourquoi ? (Il voulut s'asseoir, mais elle le força à rester allongé.) Vous disiez que vous m'aimiez bien, que c'était pareil pour vous. Je vais avoir plein d'argent et...

— Je n'attache pas tellement d'importance à l'argent, Dusty. Il compte beaucoup moins pour moi que pour vous, j'en ai peur. Je l'apprécie à sa juste valeur, oui... mais je n'en ai jamais eu beaucoup et je m'en suis très bien passé. Je peux continuer à m'en passer. Je me demande si c'est votre cas.

— Mais, je... Ce ne sera pas nécessaire !

— Vous croyez ? Cet argent ne durera pas éternellement, disons pas plus de dix ans. Si nous ne sommes que moyennement déraisonnables. Que ferez-vous, quand il ne nous en restera plus ?

— Eh bien... Je... (Il secoua la tête impatiemment.) Qu'est-ce que les gens font dans ces cas-là, Marcia ? Je...

— Pas les gens. Vous ! J'ai un certain nombre d'années de plus que vous. Dusty. Dans dix ans, je ne serai plus très jeune, mais vous le serez encore. Comment réagirez-vous quand vous vous retrouverez sans argent, avec une femme mûre sur les bras ? Comment vous en sortirez-vous ?

— Quoi ? s'insurgea-t-il. Je... Écoutez, Marcia, je veux vous épouser et non...

— Je l'espérais bien, mais ça ne répond pas à ma question. Qu'est-ce qui va

se passer quand ma beauté sera envolée et l'argent aussi ? Existera-t-il encore pour vous quelque chose de plus important que l'argent ou la beauté ? Il faut que j'en sois sûre. Il faut que je vous connaisse mieux que maintenant.

— Je... Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-il lentement. Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Au meurtre surtout. Et aux assassins. Quand un homme tue pour se tirer d'une situation embarrassante, il recommencera.

Elle secoua la tête calmement en le dévisageant dans la pénombre des persiennes closes ; Dusty sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine.

Il s'aperçut soudain du silence de la pièce, de leur isolement.

— M... mais, hoqueta-t-il, mais je n'ai tué personne !

— Peut-être pas de vos mains, mais vous saviez que Bascom allait être tué...

— Jamais de la vie ! Tug ne m'en avait jamais parlé ! Il m'avait juré que... que ça se passerait sans une égratignure.

— Et vous l'avez cru ?

— Pourquoi pas ? Je ne connaissais rien à ce genre de combine. Tout ce que je savais, c'est que vous étiez dans le pétrin, que vous risquiez d'être tuée si je ne faisais pas ce que Tug me demandait.

— Ce n'est pas ce que vous racontiez tout à l'heure. Vous disiez que vous saviez que je travaillais avec Tug.

— Pas à ce moment-là ! Même après, je n'étais pas sûr. Je... Mais d'abord, qui êtes-vous pour me faire la morale ? C'est vous qui m'avez entraîné dans cette histoire. Si ça n'avait pas été pour vous, je...

— Est-ce que ça aurait changé quelque chose, Dusty ? Vous ne croyez pas que vous l'auriez fait de toute façon ?

— Comment aurais-je pu le faire ? Qu'est-ce que vous voulez dire à la fin ? (Il s'assit, menaçant.) Je pourrais vous poser quelques questions moi-même. Qu'est-ce qui me dit que vous ne saviez pas que Bascom allait être tué ? Vous montez sur vos grands chevaux alors que vous deviez bien savoir vous-même que...

— Je ne le savais pas. Si j'avais su, je ne me serais pas tracassée de vous savoir entraîné là-dedans.

— Eh bien, je ne savais pas non plus.

— Je l'espère, Dusty. Je veux croire que vous n'étiez pas au courant. Alors, arrêtons cette discussion pour l'instant, voulez-vous ? Laissez-moi un peu plus de temps. Dites-moi plutôt comment nous allons faire pour sortir cet argent de l'hôtel et puis... à ce moment-là nous verrons bien.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui... ?

— Pourquoi pas ? Nous devons attendre de toute façon. Nous sommes

censés avoir tout juste fait connaissance. Vous allez être obligé de continuer à travailler à l'hôtel.

— Oui, mais... mais, Marcia...

Il s'interrompit, incapable de formuler sa pensée, de souligner l'incongruité de la situation. Elle était dans le coup autant que lui, et apparemment beaucoup plus liée à Tug qu'il ne l'était lui-même. Elle ne tombait pas de la lune. Elle devait savoir ce qui se passait. Alors pourquoi toutes ces scènes ? Pourquoi faire tant de façons à propos de la mort de Bascom ?

Ça ne tenait pas debout. Même si on prenait au pied de la lettre son « Je suis plus vieille que vous, qu'est-ce que je deviendrai plus tard ? » ça ne collait pas. Peut-être, en effet, devaient-ils se montrer prudents pour le moment. Peut-être était-il logique qu'elle prenne son temps avant de se lier définitivement. Mais pour l'instant, ils étaient seuls ; elle avait pas mal roulé sa bosse. Et pourtant il ne pouvait même pas la toucher sans que...

— Ah ! fit-elle. (Ce fut comme s'il venait de parler tout haut.) Je comprends, Dusty, et je ne vous blâme pas. Je ne me suis pas toujours comportée comme il fallait et...

— Ne dites pas de bêtises, interrompit-il vivement. Bon, pour l'argent, passez à l'hôtel pendant mon service à l'heure que vous voulez. Un peu après minuit, disons. Vous désirez reprendre quelque chose dans une valise que vous avez laissée à la consigne. Ça arrive souvent et...

— Je vois. C'est ce que je pensais.

— Bon, euh... Eh bien voilà, c'est tout.

Elle acquiesça sans cesser de le regarder. Enfin, elle murmura distraitement :

— Peut-être que nous ne devrions pas attendre... Ce serait peut-être mieux tout de suite, puisque c'est votre avis. Puisque pour vous ça a tellement d'importance – ou si peu...

— Minute ! (Son visage s'empourpra.) Je n'ai rien dit, moi ! Voyons, vous ne pouvez pas me reprocher de vouloir...

— Je ne vous reproche rien. En tout cas, pas de penser ce que vous pensez...

Elle se leva et quitta la pièce. Il entendit se refermer la porte d'entrée, et le bruit de la serrure ; puis elle fut de retour. Elle envoya promener une chaussure, puis l'autre. Avec désinvolture, elle dégrafa sa robe et la fit passer par-dessus sa tête. Ensuite ce fut le tour de son slip, et puis... et puis tout le reste. Elle vint s'allonger à côté de lui et attendit.

Pendant un moment il fut trop ému pour bouger. Tout était arrivé trop vite. Puis, ses sens réagirent à cette merveilleuse réalité. Il poussa un gémissement.

Elle était étendue sur le dos, docile, inerte sous la caresse de ses mains

avidés qui parcouraient son corps. Pas de tabous, ni de dérobades. Sa bouche recevait la sienne. De longs baisers fiévreux. C'était presque trop. Il éprouvait une extase presque insupportable. L'avoir enfin à lui, après toutes ces années d'attente désespérée. Tout ça – le rêve impossible devenu réalité – offert. À sa disposition.

Il gémit de nouveau. Il se tourna, attirant son corps sous le sien, et puis il ouvrit les yeux et regarda dans les siens.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea-t-il.

— Vous n'allez pas me dire que vous n'êtes pas heureux !

— Écoutez, si vous n'en aviez pas envie, pourquoi... ?

— Je pensais m'être expliquée. Pour voir quelle importance vous y attachiez, quelle valeur ça avait pour vous.

— Mais c'est... C'est insensé ! Qu'est-ce que ça prouve ? Pour l'amour du Ciel, vous ne pouvez pas...

— Pour moi, ça prouve beaucoup. Pour vous... Je ne sais pas encore.

— M... Mais...

Mais c'était impossible, c'était au-dessus de ses forces. Il ne pouvait pas s'arrêter maintenant. Mon Dieu ! Ce n'était pas possible ! Il ne pouvait pas ! Mais s'il ne le faisait pas...

Il se mordit les lèvres. Brusquement, il se redressa et se laissa tomber à côté d'elle, haletant. Il resta étendu, les paupières serrées, tremblant de tous ses membres après cet effort surhumain. Tout était bien maintenant. Il était épuisé. À bout de forces. Aussi affaibli que désappointé.

Elle lui passa un bras autour du cou, et attira sa tête contre son sein. Elle la retint là, doucement, en lui caressant les cheveux.

— Tu seras si content, chéri, murmura-t-elle. Tu verras, tu seras tellement content d'avoir attendu.

— Très bien, fit-il. Je... Très bien.

— Tu ne me détestes pas, n'est-ce pas, chéri ? Je t'en supplie, ne sois pas fâché. Peu importe ce que je... Ma façon d'agir... Ce n'est pas pour te faire du mal. Je t'aime et je veux que tu m'aimes, que tu continues à m'aimer, et si nous prenons un mauvais départ...

— Très bien, répéta-t-il, j'ai dit que c'était très bien comme ça, non ?

— Et, moi, j'ai dit que tu serais content, chuchota-t-elle, et tu le seras...

## XVI

Bien que son épau le fît encore un peu souffrir, il retourna au travail deux jours plus tard. Il voulait que cette affaire soit liquidée, qu'on n'en parle plus. Il voulait ne plus avoir son père sur le dos ; il ne pouvait plus le supporter. Il faut dire qu'excepté le premier jour, le vieil homme n'avait plus guère bougé de la maison. S'il sortait faire un tour, il revenait au bout de quelques minutes.

Il rôdait tout le temps autour de Marcia, lui proposant ses services, s'inquiétant de son confort. Il ne les lâchait pas d'une semelle, se mêlait à leurs conversations au point que c'en était une vraie calamité. Il s'incrustait le soir jusqu'au moment où ils allaient se coucher. S'ils passaient dans la cuisine pour se faire du café, ou sous la véranda pour prendre l'air, tout de suite il arrivait. Ils ne parvenaient pas à s'en débarrasser ; d'ailleurs, Marcia, pour sa part, n'avait pas l'air de tenir à le renvoyer.

Une seule fois, Dusty réussit à se ménager quelques instants de tête-à-tête avec elle. Il fit, à cette occasion, une remarque sarcastique au sujet du vieillard. Elle le scruta attentivement :

— Voyons, Dusty, s'exclama-t-elle, mi-rieuse, mi-fâchée, ce n'est pas une façon de parler de son père ! Il a l'impression d'être abandonné, c'est tout ! Tu ne lui reproches sûrement pas...

— Oh ! ça va ! jeta-t-il. J'ai toujours été là, non ? Pourquoi se trouverait-il abandonné ?

— En effet, murmura-t-elle. Pourquoi ?

Pour minimiser l'incident, il lui dit en riant qu'il était probablement jaloux ; par la suite, il se contraignit à se montrer aimable avec M. Rhodes. Mais cet effort lui mettait les nerfs à vif. S'il devait continuer comme ça encore un jour de plus, rien qu'un jour de plus, il allait y perdre la raison !

Le soir où il reprit le travail, elle l'accompagna jusqu'à sa voiture. C'était une nuit sans lune. On sentait l'orage menacer dans l'air lourd et brûlant. Elle l'embrassa et s'attarda un moment entre ses bras.

— Alors, un peu après minuit, chéri ?

— Ou plus tard. Quand papa ira se coucher.

— J'arrive en taxi par l'entrée latérale, récita-t-elle. Je dis au taxi d'attendre et j'entre à l'intérieur. Si tu n'es pas là, je m'adresse à l'employé et il me demandera de patienter jusqu'à ton retour. Je... C'est ce qu'il fera, n'est-ce pas, Dusty ? Il ne va pas proposer d'ouvrir la consigne lui-même ?

— Aucun risque. Pour lui ce serait s'abaisser, tu comprends ? C'est au chasseur de le faire. Je pourrais aussi rouspéter parce qu'il me raflerait un pourboire.

Elle approuva, toujours pendue à son cou. Il pencha un peu la tête et frôla de ses lèvres sa chevelure parfumée.

— À propos de Tug, Marcia. Je ne t'ai encore jamais rien demandé, et je ne veux pas que tu me répondes, si tu...

— C'est un secret dangereux, chéri ; ça pourrait l'être. À le connaître, il n'y a rien à gagner et tout à perdre.

— Mais... (Il hésita.) Ce n'est pas dangereux pour toi ? Tu sais où se trouve Tug. Quand tu lui auras remis l'argent, il risque de se dire...

— Je ne le lui remettrai pas. Je vais le laisser dans un endroit où il pourra aller le chercher. Ne te fais pas de bile, Dusty. (Elle lui tapota la joue tendrement.) Tout se passera bien.

Ils s'embrassèrent de nouveau et continuèrent un moment à chuchoter ensemble. Enfin, il se dégagea et s'approcha de la portière. Un éclair de chaleur zébra le ciel. Au moment de se glisser sur le siège, il s'arrêta.

— Tes vêtements... s'enquit-il. Veux-tu que je t'emmène les chercher demain ?

— Mes vêtements ? Ah ! oui ! Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

— Bon, c'est tout ? Tu es sûre que tout le fric tiendra dans ton sac ?

Il en était persuadé. C'était un énorme sac à bandoulière et elle le viderait avant d'arriver à l'hôtel. Elle acquiesça distraitement, toujours plantée au bord du trottoir, le visage légèrement soucieux. Il jeta un coup d'œil sur le cadran lumineux de la montre du tableau de bord. Neuf heures et quart. Ce soir il devait être en tenue à dix heures. On le photographiait pour les journaux du matin.

— Il faut que je file, Marcia. Il y a autre chose qui te tracasse ?

— Ma foi... Oh ! je ne pense pas. (Elle rit tristement.) Ça ne vaut pas la peine d'en parler, je crois, de toute façon.

— Pourquoi pas ?



— Parce que ce n'est pas à moi de faire cette suggestion. Après tout, c'est toi qui aurais dû y penser, et puisque tu n'as pas dit un mot...

— À quel sujet ? Qu'est-ce que tu... ? Oh ! fit-il lentement. C'est-à-dire...

Un silence gênant s'installa.

Effectivement, il n'avait pas beaucoup réfléchi à la question. Comment allait-il sortir de l'hôtel sa propre part du butin ? Un problème aussi simple n'exigeait pas un gros effort de réflexion. À la différence de Tug, il avait tout son temps. Il pouvait y consacrer des mois, et le passer, chaque jour, par petits paquets de cent fourrés dans son portefeuille. C'était le moyen le plus facile et le plus sûr. Les chasseurs du Manton se faisaient pas mal d'argent ; personne ne trouverait louche que l'un d'eux se trimbale avec quelques centaines de dollars sur lui.

Il le lui expliqua et elle acquiesça. Son visage levé vers lui n'exprimait ni ressentiment ni amertume. Et pourtant sa gêne s'accrût : il se sentait mal à l'aise en poursuivant ses explications. Ça avait beau être parfaitement logique, plus il lui en disait, plus ses paroles sonnaient faux.

Ouvrir la sacoche pour en retirer la part de Tug et la transférer dans son sac pouvait présenter des difficultés. C'était faisable, certes, mais ça pouvait entraîner des complications. La méthode la plus simple consisterait à lui remettre bel et bien la sacoche, avec *tout* l'argent.

Pourquoi ne pas s'y prendre comme ça ? Pourquoi ne pas lui confier la part de Tug et la sienne ? Pourquoi pas, en effet ? À moins que...

Elle lui tapota doucement le bras.

— Je comprends, chéri. À présent, dépêche-toi et n'y pense plus.

— Ce n'est pas que... (Il s'interrompit, indécis.) Je ne voudrais pas que tu penses que je n'ai pas confiance en toi. Seulement, j'avais envisagé de procéder autrement et...

— Bien sûr. (Elle le poussa vers la voiture et referma la portière derrière lui.) Pourquoi n'aurais-tu pas confiance en moi ? Après tout, tu me confies bien ta vie, pour ainsi dire !

— C'est vrai, c'est vrai... murmura-t-il, faiblement. Je... euh, alors, à tout à l'heure...

Il se rendit à l'hôtel, très abattu ; il avait l'impression de s'être conduit comme un imbécile soupçonneux. Il se promit – ou presque – qu'il lui remettrait la sacoche quand elle viendrait cette nuit. Pourquoi pas ? De deux choses l'une : ou elle était entièrement digne de confiance, ou alors elle ne l'était pas du tout. Si on pouvait lui remettre l'argent de Tug, il pouvait lui confier le sien. Était-ce donc si risqué ? Pourquoi le serait-ce ?

Les sourcils froncés, il boutonna sa livrée, remit en place les pointes de son col de chemise. *Pourquoi ?* Ma foi, il n'y avait qu'une seule raison. Une

raison atroce et déchirante. Une fois l'argent versé, elle n'en avait peut-être pas fini avec Tug, et lui n'en avait peut-être pas fini avec elle. Elle représentait peut-être plus pour Tug qu'elle ne le prétendait. Et, dans ce cas, eh bien, comme elle l'avait elle-même souligné, cent seize mille dollars ne dureraient pas éternellement. Ils seraient dilapidés en quelques années, tandis que deux cent trente-deux mille...

Rageusement, Dusty chassa de son esprit cette abominable pensée. Non ! Mille fois non ! Elle ne pouvait pas être la maîtresse de Tug. Elle était à *lui*, Dusty, il le fallait et elle l'était. Et rien que pour le prouver – pour prouver la confiance absolue qu'il avait en elle – il lui remettrait la sacoche cette nuit.

Parfaitement !... Sûrement... À moins qu'il ne découvre une raison vraiment valable de procéder autrement...

Il finit de s'habiller et quitta le vestiaire. Tolliver, le chef du personnel, et Steelman, le directeur, l'attendaient dans le bureau directorial. Tolliver appela les deux photographes qui étaient déjà tout prêts à la réception. Ils arrivèrent sans se presser et mirent leur matériel en place.

Ils prirent d'abord Dusty en train de serrer la main au directeur, sous le regard radieux de Tolliver. Puis, Dusty planté entre les deux hommes, chacun d'eux une main posée sur son épaule. Pour finir, on le photographia seul, les bras croisés, dans l'attitude traditionnelle des chasseurs, en « position debout ».

Sans arrêt, ils furent obligés de lui répéter de sourire. Vers la fin, les photographes commencèrent à se montrer désagréables et les deux dirigeants manifestèrent des signes de contrariété.

Dusty retourna au vestiaire fumer une cigarette avant le boulot. Ses lèvres se crispèrent en une mimique silencieuse : « *Allons, voyons, un sourire, Rhodes ! UN SOURIRE, BON DIEU ! Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un sourire ?* »

Il jeta rageusement sa cigarette et grimpa l'escalier. Qu'ils aillent se faire voir ! Ils pouvaient aller se faire foutre, eux et leur hôtel !

Elle allait embarquer son fric ce soir, en même temps que celui de Tug, et après ça, plus vite ils le videraient et mieux ce serait. L'argent l'attendrait à la maison quand il rentrerait le lendemain matin. Elle et l'argent.

Et alors, dès qu'il trouverait un biais pour se débarrasser du paternel, envoyer paître ce vieux salopard sans faire trop d'histoires...

C'est comme ça que ça se passerait. À condition de pouvoir faire confiance à la fille, évidemment !

Préoccupé, le front soucieux, il commença son service. Quelques minutes avant minuit, il passa derrière le tableau de clés et manipula une série d'interrupteurs.

— Et alors, ça ne va plus ! Non, mais des fois ! s'exclama une voix glaciale derrière lui. Qu'est-ce que tu fous ?

Dusty sursauta. C'était M. Fillmore, le réceptionniste de nuit engagé pour remplacer Bascom. Il venait d'un petit hôtel de second ordre, et le Manton était une grosse promotion. Peu sûr de lui et tremblant de voir son autorité mise en question, il s'acharnait à feindre le contraire. Il connaissait son boulot, nom d'une pipe ! C'était lui le responsable, ici, et non pas un petit prétentieux de chasseur !

— Je t'ai demandé ce que tu fichais, répéta-t-il. Qui est-ce qui t'a dit de tripoter ces boutons ?

Dusty s'expliqua d'un ton cassant. Il avait tout de suite éprouvé de l'antipathie pour le réceptionniste.

— On fait toujours ça à minuit. On baisse la lumière dans le hall et on allume...

— Mais il n'est pas encore minuit. Il reste encore cinq minutes. Tu vas rallumer ces lumières, compris ? Quand je voudrai que tu éteignes, je te le dirai.

— J'ai une meilleure idée, répliqua Dusty. Faites-le vous-même.

Il tourna les talons et s'éloigna. Il resta le dos tourné pendant que l'employé sortait de derrière le tableau des clés et le haranguait aigrement de l'autre côté du comptoir.

— On ferait mieux de mettre tout de suite les choses au point, Rhodes. L'hôtel a apprécié ton geste et te l'a montré. Mais tu n'es toujours qu'un chasseur. Dans le boulot, t'as pas plus de droits ou de prérogatives que n'importe quel autre chasseur. C'est euh... c'est comme ça, compris ? Je suis sûr que M. Tolliver ou M. Steelman me donneront raison. J'espère – je suis sûr même – que je n'aurai pas besoin de leur signaler...

— Allez-y, grommela Dusty toujours sans le regarder, allez-y, signalez-leur ce que vous voudrez et on verra ce qu'ils diront !

— C'est, euh... (Fillmore s'éclaircit la gorge)... c'est-à-dire... Ça me déplairait d'en arriver là. Vraiment. Je suis sûr qu'on s'entendra au poil. Maintenant que ce petit malentendu est éclairci et...

Il laissa la phrase inachevée, quitta le comptoir et gagna son coin. Il s'y activa, agité par une colère froide, furieux comme seuls les anxieux peuvent l'être quand leur conduite et les circonstances s'allient pour les rendre ridicules... Il était dans son droit, pas vrai ? Mais ce petit morveux n'avait pas cessé de faire le mariole depuis qu'il avait mis les pieds ici ce soir. Il n'avait pas arrêté de se payer sa tête. Il l'avait poussé à dire des choses qu'il ne pensait pas. Enfin... pour ce coup-là, il ne pouvait probablement rien faire. Il aurait l'air d'une cloche s'il essayait. Mais, attends seulement ! L'occasion se

représenterait. Il remettrait ce sale garnement à sa place !

Sur ces entrefaites, des freins grincèrent devant la porte latérale. Immédiatement Fillmore jaillit de son tabouret et se présenta, plein d'entrain, pour accueillir la femme qui sortait du taxi et pénétrait dans l'hôtel. Elle gravit les trois marches qui menaient dans le hall et s'immobilisa un instant sous l'un des grands lustres partiellement éclairés.

Fillmore en eut le souffle coupé, son vieux cœur tressaillit. Il n'avait jamais vu une femme comme ça. Elle était belle à vous en faire mal ! Il espérait qu'elle ne venait pas demander une chambre. Il serait obligé de refuser, évidemment. Une femme seule à cette heure de la nuit... Et il voyait bien que c'était une dame. Elle était aussi distinguée que belle.

Il constata avec soulagement que le taxi restait à l'attendre. (Donc elle ne voulait pas de chambre.) Mais il eut un coup au cœur en voyant Rhodes se précipiter à sa rencontre alors qu'elle commençait à traverser le hall. Ça, c'était du culot ! Ça dépassait vraiment les bornes ! Aborder une dame, lui proposer ses services, au lieu de la laisser arriver au comptoir ! La fureur étincelait dans les yeux de Fillmore. Il abandonna rapidement son poste et se pencha par-dessus le comptoir de marbre.

— Vous désirez, madame ? demanda-t-il d'une voix forte. Puis-je vous être utile ?

Rhodes se retourna, les sourcils froncés. Ça lui apprendrait à celui-là ! La dame parut surprise sur le moment, puis elle lui sourit aimablement.

— Vous seriez bien gentil... J'ai laissé ici un sac récemment, quand j'ai quitté l'hôtel. Je vois que la consigne est fermée, mais je me demande si...

— Mais certainement ! Le chasseur va aller vous le chercher. (Fillmore fit claquer ses doigts.) Chasseur, ici ! ordonna-t-il. Allez chercher le sac de cette dame à la consigne.

Il jeta la clé sur le comptoir. Rhodes, les lèvres serrées, la ramassa, retraversa le hall et tourna le coin du couloir en direction du guichet de la consigne. La dame le suivit, après un gracieux sourire à l'adresse de Fillmore.

Le réceptionniste le lui rendit, d'un petit air satisfait. Il chassa une poussière invisible de son veston en faisant taire la petite voix de sa conscience. Mesquin ? Poseur ? Pas du tout. C'était un hôtel chic, une boîte de premier ordre. Les cadres, évidemment – et il était un cadre, nom d'une pipe ! – devaient se montrer à la hauteur. Peut-être que ce n'était pas absolument indispensable, à cette heure de la nuit, d'y mettre autant de formes... Mais on ne lui en tiendrait jamais rigueur. C'était un petit supplément. Il en faisait plus qu'on en attendait de lui.

Les mains osseuses de Fillmore ne cessaient de se serrer et de se desserrer d'un air triomphal. Mais, de ce fait, il n'allait peut-être pas pouvoir se plaindre

de Rhodes... sauf si le gamin commettait une grosse bourde. Mais Rhodes non plus ne pourrait pas se plaindre de lui. S'il essayait, ça ne le mènerait pas bien loin, sacrebleu ! Il pourrait forcer ce petit morveux à galoper toute la nuit, le faire marcher à la baguette, et Rhodes n'aurait qu'à encaisser ou à prendre la porte. S'il se rebiffait et refusait d'obéir...

Enfin, quoi, il fallait tout de même bien respecter la discipline, la hiérarchie, que diable ! La direction serait bien obligée de prendre le parti du réceptionniste. Il faudrait bien qu'ils le soutiennent ou qu'ils le sacquent. Et comment peut-on virer un employé sous prétexte qu'il s'est montré d'une correction exemplaire ?

Par conséquent...

Fillmore jeta un coup d'œil sur la pendule. Il redressa les épaules et recouvra un port de tête impérieux... Trois minutes. Non, maintenant ça faisait quatre minutes. Quatre minutes pour récupérer un sac à la consigne ! Et ce n'était pas encore fait ! Ah ! bravo, ça c'était du service ! C'était vraiment la bonne méthode pour faire marcher l'hôtel !

Il attendit que la grosse aiguille de l'horloge ait encore avancé d'un cran. Puis, ouvrant doucement la porte du bureau, il traversa silencieusement le hall. Si ça se trouve, Rhodes était peut-être en train d'en griller une, planqué derrière les étagères à bagages, pendant que la dame poireautait. À moins que... qui sait ?... il goupillait peut-être quelque coup tordu... Il essayait peut-être de flirter avec elle. Ce petit crétin était beau gosse, trop beau gosse pour être honnête ! Il s'imaginait sans doute qu'il n'avait qu'à lever le petit doigt pour que les femmes lui tombent dans les bras.

Fillmore s'arrêta au coin du renforcement et tendit l'oreille. Il pouvait les entendre d'ici – on aurait dit une discussion – mais il ne distinguait pas ce qu'ils racontaient. Le chasseur parlait d'une voix ennuyée, la dame d'un ton légèrement insistant et enjôleur.

Fillmore, indécis, s'interrogea nerveusement. Il valait peut-être mieux qu'il fasse gaffe où il mettait les pieds. La direction considérait Rhodes d'une façon un peu spéciale. Il avait risqué sa vie pour défendre les intérêts de l'hôtel, et si cette histoire s'ébruait...

Mais elle ne s'ébruiterait pas ! Il ne faisait rien d'irrégulier. Après tout, quel mal y avait-il à venir aux nouvelles, à intervenir quand manifestement une cliente et un employé étaient en difficulté.

Fillmore rajusta sa cravate, redressa les épaules et tourna le coin.

— Qu'est-ce qui se passe donc ? demanda-t-il d'une voix pleine d'entrain. Qu'est-ce qui ne va pas, Rhodes ?

Rhodes blêmit. *Donc, il était en train de mijoter quelque chose.* La femme aussi paraissait troublée, mais elle réussit à sourire. Elle indiqua le sac, une

espèce de serviette, que le chasseur tenait à la main.

— Je n'arrive pas à retrouver mon bulletin de consigne, expliqua-t-elle. Est-ce que je peux quand même reprendre ce sac, s'il vous plaît ?

— C'est-à-dire que... heu...

— Je vous en prie ! Mon mari vient d'arriver, il a absolument besoin de ses papiers. Je sais que ce n'est pas très courant, mais j'ai été cliente ici. Ce chasseur reconnaît qu'il se souvient de moi et...

Elle regarda Fillmore d'un air charmeur. Il dévisagea Rhodes, indécis. Ce problème s'était déjà posé pour lui dans d'autres hôtels et il avait su s'en tirer. Mais au Manton... Ma foi, ça ne se passait peut-être pas de la même façon. Rhodes connaissait les usages de la maison mieux que lui.

— C'est-à-dire, commença-t-il. Il m'est difficile... Vous êtes sûr de vous rappeler cette dame, Rhodes.

Dusty hésita. Il dit d'une voix étrangement tendue :

— Oui, je me la rappelle.

— Et vous ne pouvez pas... Ce n'est pas un ordre, comprenez-moi bien — vous ne pouvez pas remettre un bagage sans bulletin ? En aucun cas ?

— Non.

— Même pas si le propriétaire en indique le contenu et se prête à une vérification ?

— N... non, c'est-à-dire, qu'elle... elle...

— Répondez-moi. Allons, parlez ! (Fillmore avait retrouvé toute son assurance, il poursuivit avec autorité :) C'est bien l'usage, n'est-ce pas ? Je suis désolé qu'on vous ait fait perdre du temps, madame, mais si vous voulez bien indiquer...

— Mais je l'ai déjà fait ! J'ai déjà satisfait à cette formalité ! (Elle eut un rire un peu amer.) Mais le chasseur, lui, n'a pas été très satisfait de mon pourboire, probablement.

— Tiens ! Tiens ! (Fillmore pinça sévèrement les lèvres.) Donnez-moi ce sac, Rhodes, vous m'entendez ? Donnez-le-moi immédiatement !

Se penchant par-dessus le guichet, il arracha le sac des mains du chasseur et le tendit à la dame en s'inclinant courtoisement.

— Je suis navré de cet incident, madame. Puis-je vous raccompagner jusqu'à votre taxi ?

Tout en se confondant en excuses et en grommelant des remarques sévères à propos de la conduite du chasseur, il l'escorta dans le hall. Sur les marches de l'entrée, elle l'interrompit et posa la main sur le bras du réceptionniste.

— Il ne va pas perdre sa place à cause de cette histoire, n'est-ce pas ? J'en serais navrée.

— Mais, madame, le Manton ne saurait tolérer un tel manque de courtoisie

de la part...

— Oh ! Je suis bien persuadée qu'il ne voulait pas se montrer désagréable. C'était plus de l'étourderie qu'autre chose... Je peux compter sur vous ? (Elle lui pressa légèrement le bras.) Promettez-moi qu'il ne sera pas renvoyé.

— Ma foi... commença Fillmore, puis magnanime : C'est d'accord. Je comprends très bien qu'il ait besoin de cet emploi. Il a un père presque impotent à sa charge.

— Je sais, fit Marcia Hillis. C'est-à-dire, je trouvais aussi qu'il avait l'air bien sérieux...

## XVII

Dusty ne sut jamais comment il arriva au bout de cette nuit. Elle paraissait interminable. Les secondes semblaient des années, chaque minute était un cauchemar où il se débattait, partagé entre la rage, la haine, la fureur et le désespoir, à tel point que l'effroyable torture morale en devenait une souffrance physique. Il avait envie de tuer Fillmore, de lui tordre le cou de ses deux mains nues. Il avait envie de se cacher dans un coin sombre pour vomir interminablement. Il aurait voulu...

Il aurait voulu l'impossible, ce qu'il avait toujours voulu, c'est-à-dire : elle. Et désormais, il ne l'aurait pas. Elle était la maîtresse de Tug. C'était clair, net, irréfutable. Tout le reste, c'était du cinéma. Toutes ses caresses, toutes ses promesses à mi-voix... Tout pour Tug, rien pour lui. À cette heure, ils devaient être ensemble, ils fuyaient ensemble. Il riait... elle riait en lui racontant comment elle l'avait roulé. Il avait été sur le point de lui remettre la sacoche. Il ne pouvait pas supporter de la voir contrariée, ni de lui donner à penser qu'il n'avait pas confiance en elle. Bon Dieu de misère ! Seule son insistance à la dernière minute avait vaguement éveillé ses soupçons. Mais si elle avait continué son petit jeu un moment de plus...

Ça n'avait pas été nécessaire. Il n'avait pas eu le temps de prendre une décision, cet imbécile de Fillmore avait pointé sa sale tronche et il ne lui était plus resté qu'à se laisser faucher le sac. Que pouvait-il faire autrement ? La contredire ? Assurer qu'elle n'avait pas indiqué le contenu et risquer de voir Fillmore ameuter le détective ou peut-être même le directeur ? Il ne pouvait pas faire ça et elle le savait. Elle savait qu'il ne pouvait pas se comporter autrement : la laisser filer et ne rien dire. La laisser aller retrouver Tug avec l'argent. L'argent de Tug et son argent, à *lui*. Tout le paquet, les deux cent



trente-deux mille dollars !

Et le plus terrible de l'histoire, c'est qu'il n'arrivait pas à la haïr. Il essayait, mais il n'y parvenait pas. Vingt dieux ! Il la désirait autant et même plus que jamais.

Ce matin-là, il regagna la maison, malade de rage. Une sorte de joie morbide s'empara de lui en voyant M. Rhodes venir à sa rencontre et marmonner une remarque inquiète au sujet de l'absence de Miss Hillis. Il bouscula le paternel et entra. Il se retourna alors pour lui faire face, heureux de pouvoir enfin déverser toute sa colère contre cette proie facile.

— Bon, elle est partie. Et après ? Ça te regarde ?

— M..., mais... (M. Rhodes le contempla d'un air surpris.) Mais je... Où aurait-elle pu aller ? Pourquoi serait-elle partie au beau milieu de la nuit sans rien dire ? Tout allait bien quand j'ai été me coucher.

Nous sommes restés tard dans la soirée à bavarder ensemble et puis je l'ai aidée à retaper le divan et à...

— Sans blague ! Je me demande pourquoi t'es pas allé te coucher avec elle pendant que tu y étais ! Dieu sait pourtant que tu ne l'as pas lâchée une seule seconde depuis qu'elle est ici.

— Mais, voyons... (Le vieil homme en resta pantois.) Mais, fiston, tu ne veux tout de même pas dire que je... ?

— Je vais me gêner ! C'est probablement pour ça qu'elle est partie. Parce qu'elle ne pouvait plus supporter de voir ta sale bobine. Elle en a eu sa claque, exactement comme moi. Oui, tu as très bien entendu. J'en ai marre de...

Le téléphone sonna. Il laissa la sonnerie retentir un moment, puis il arracha l'écouteur et répondit presque en hurlant.

Un gloussement étouffé parvint à ses oreilles.

— Quelque chose qui te chiffonne, petit ? fit Tug Trowbridge.

La main de Dusty se mit à trembler. Ses doigts devinrent mous et il faillit lâcher l'écouteur.

— Bon, écoute-moi bien, petit, poursuivit Tug rapidement. Je serai cette nuit près de la porte latérale, ou ce matin plutôt. À une heure. En voiture, parfaitement. Je donnerai trois petits coups de klaxon et... Dusty, tu m'écoutes ?

— Je... J'écou... C'est impossible, balbutia Dusty. Vous...

— Pourquoi ça ? J'apporterai un petit sac pliant que tu pourras fourrer sous ta veste. T'auras qu'à mettre ma part dedans et ressortir avec comme si je t'avais filé le bulletin de consigne. Qu'est-ce que... ?

— Mais je...

— Hé ! hé ! (Tug pouffa de nouveau.) T'es un peu sur le derrière, hein ? Tu croyais que ça serait plus compliqué ? Eh ben, c'est comme ça ! Une heure du

matin, trois coups de klaxon.

— Attendez !

— Quoi donc ? Allons magne-toi, petit.

— Il faut que je vous voie, insista Dusty. Quelque chose s'est... Il faut absolument que je vous voie.

— Ta, ta, ta, ta ! Pas besoin. Tu vas...

— Mais c'est impossible ! Je veux dire...

*Il n'oserait jamais dire à Tug toute la vérité. Tug avait tué trois hommes pour ce fric, pour sa part du fric, et il ne croirait jamais la vérité quand il saurait. Il s'imaginerait que...*

— ... C'est pour ça justement qu'il faut que je vous voie !

Un lourd silence. Puis doucement :

— Tu serais pas trop gourmand, des fois, petit ? Tu voudrais pas tout ratisser... et dix mille dollars de récompense par-dessus le marché ?

— Non ! Vous savez bien que je ne ferais jamais... que je ne pourrais pas faire une chose pareille !

— Bon. Alors tu dois savoir aussi que ça serait te passer la corde au cou si t'essayais. Ou bien on me pince, et t'es foutu, ou t'essayes de me doubler et t'es...

— Je vous jure que non ! C'est... Je ne peux pas vous expliquer maintenant, mais il faut que je vous voie immédiatement.

— Très bien, coupa Tug sèchement. Ça ne me plaît pas du tout, mais d'accord. Au même endroit que la dernière fois, dans une heure.

Il y eut un déclic. Dusty raccrocha et jeta un coup d'œil à son père. Il était effondré dans un fauteuil, le regard perdu dans le vide, une expression de stupeur peinte sur le visage. Manifestement, cette conversation téléphonique lui était passée par-dessus la tête. Elle n'avait aucun sens pour lui. Désormais, pour lui, plus rien n'avait de sens.

Dusty prit le billet dans son portefeuille, le premier qui se présenta et le lui jeta sur les genoux. Une coupure de dix dollars. C'était beaucoup trop – quoi qu'il fasse, il serait toujours trop bon pour lui – mais il avait comme une idée que ça ne durerait plus très longtemps. Maintenant qu'on avait tiré l'échelle, le vieux fumier aurait peut-être l'intelligence de crever. En attendant, ça valait le coup de faire claquer le fouet et de le voir se ratatiner dans son coin. De lui jeter un billet comme on jette un os à un chien.

Il attendit encore un instant, dans l'espoir que le vieil homme allait dire quelque chose, guettant ainsi une occasion de lui clouer de nouveau le bec. Puis comme son père restait silencieux, il claqua la porte et se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

Ç'aurait pu être pire, songeait-il. Parfaitement, la situation n'était pas aussi

mauvaise qu'elle le paraissait tout à l'heure. Il l'avait perdue mais au moins elle n'était pas allée rejoindre Tug. Elle travaillait pour son propre compte, pas pour Tug. En un sens, c'était moins dur à encaisser. Il avait perdu tout ce qu'il désirait au monde, mais cette perte lui avait servi à quelque chose. Elle l'avait incité à se libérer d'un fardeau, à se débarrasser de quelqu'un qu'il avait toujours haï, il s'en rendait compte à présent. Oui, haï, haï, haï, haï ! Haï chaque fois qu'il la touchait, elle, la femme qui était toutes les femmes. Et même lorsqu'il l'approchait seulement, il l'avait haï et il avait souhaité sa mort. Et il n'allait probablement pas tarder à crever maintenant qu'on avait détruit toutes ses raisons de vivre.

Et peut-être... Peut-être qu'elle n'était pas perdue à jamais, celle qui avait ressuscité en Marcia Hillis. Peut-être qu'avec les dix mille dollars de récompense il pourrait la retrouver et...

Il quitta la route, traversa la voie ferrée pour se rendre sur le petit chemin abandonné. Une voiture était garée juste derrière la crête de la première colline. Elle était vieille et défoncée, mais elle paraissait solide et les pneus étaient neufs.

Le type barbu qui siégeait au volant portait un tricot de corps, une salopette délavée et un vieux chapeau de paille rabattu sur le front ; un fusil à canon scié était posé sur ses genoux. Il l'agita d'un geste impatient lorsque Dusty le félicita de sa transformation.

— Bon, tu m'aurais pas reconnu. Maintenant oublie ça, et accouche. Pourquoi t'avais tellement besoin de me voir ?

## XVIII

Tug proféra un juron. Il s'épongea le visage avec un foulard bleu et continua à jurer et à déverser un flot d'obscénités dans le tissu à pois au point d'en perdre haleine et de s'étrangler.

— Les fumiers ! Ah ! les cons ! bordel ! Je regrette de leur avoir déjà réglé leur compte, à ces couillons-là. Je voudrais pouvoir recommencer la séance maintenant !

— Si je comprends bien, vous aviez l'intention de la tuer depuis le début, intervint Dusty. Et tout le baratin que vous m'avez sorti, qu'elle m'aimait bien et que vous alliez vous arranger pour que je...

— Et c'est moi que tu viens engueuler ! brailla Tug, hors de lui. Tu la laisses te piquer ta part de pognon, et c'est à moi que tu viens rouspéter !

— Je veux la vérité, c'est tout. Si vous me l'aviez dite dès le début...

— Bon, ben, maintenant tu sais. T'as bien vu qu'on l'a kidnappée, non ? Ça va, je sais ce que t'as pensé. Mais ce n'était pas un kidnapping bidon. Par conséquent, y avait pas trente-six solutions. Fallait qu'on la descende. Et si ces crétins avaient eu quelque chose dans le crâne... (Tug s'interrompit, fou de rage et lâcha une nouvelle bordée d'injures.) J'aurais jamais dû leur confier une gonze comme ça ! J'aurais dû me douter qu'ils essaieraient de la faire durer un peu, pour se l'envoyer avant de la liquider.

— Mais je ne comprends pas ! Si elle leur a faussé compagnie...

— *Si* ? Qu'est-ce que tu veux dire, bordel, avec ton « si » ?

— Pourquoi ne vous ont-ils pas prévenu ?

— Parce qu'ils en savaient rien, pardi ! Elle s'est tirée la nuit du braquage, pendant qu'ils étaient occupés à l'hôtel. C'était le seul moment possible. T'as pas encore pigé ça, bon Dieu ! Si elle avait filé avant, y aurait pas pu y avoir

de hold-up. Elle aurait ameuté les poulets !

Dusty fronça les sourcils. Il contempla par le pare-brise crasseux la chaussée éclaboussée de soleil. Au loin, dans les collines, une corneille croassait ironiquement. Une rafale de vent chaud courut sur les champs abandonnés, faisant trembler les hautes herbes jaunies.

— Elle était au courant de tout ce qui m'était arrivé, pourtant, objecta-t-il. Elle savait où était l'argent, elle savait qu'on n'avait encore rien décidé pour le partage. Si elle ne travaillait pas avec vous, alors...

— Ça se voit, non, qu'elle travaillait pas avec moi, bon Dieu ! Elle savait rien. Elle y était allée au pif. Elle s'est dit qu'on ne pouvait pas avoir décidé d'avance comment on allait partager l'oseille. Je ne pouvais pas deviner quand tu retournerais au boulot ; je ne pouvais pas savoir quand j'aurais l'occasion de reprendre contact avec toi, et...

— Elle n'a pas pu tout inventer, s'obstina Dusty. Elle n'a pas pu deviner que l'argent serait à la consigne. Quelqu'un a dû le lui dire. Ça et le reste !

Tug haussa les épaules d'un air irrité.

— Qu'est-ce que ça change ? Tu t'es fait rouler, c'est ça le principal. Et je me suis fait rouler par la même occasion. On s'en fout d'elle. À quoi ça t'avancera si...

— Je veux savoir, insista Dusty. Il faut que je sache !

Tug hésita, puis il haussa de nouveau les épaules.

— D'accord. Je ne vais pas te sembler joli, joli, mais de toute façon, je ne le suis guère, pas vrai ? Ça n'a rien à voir avec toi. J'ai été obligé de recourir à la manière forte, mais je n'aurais pas pu te forcer la main si...

— Qui c'était donc ?

— La fille de Bascom. Une danseuse, comme je te l'ai dit. Ça, c'était pas du baratin. Hillis était son nom de théâtre et...

— De Ba... Bascom ? Sa fille ?

— Tu veux savoir ou pas ? On a pas toute la journée devant nous. Tous les poulets de la ville sont à mes trousses. Parfaitement, sa fille... Je lui ai arraché la vérité à force de claques, ce fameux matin-là. C'est lui qui lui avait demandé de descendre à l'hôtel. Il avait tout fait pour que tu quittes ce boulot et ça n'avait pas marché. Alors elle a monté son petit numéro pour te forcer à les mettre. Elle aurait menacé de t'accuser de tentative de viol, tu piges ? Elle t'aurait raconté qu'elle porterait plainte si jamais elle te revoyait dans le secteur. Si tu t'étais montré trop têtu, elle aurait appelé Bascom – seulement, toi, tu n'aurais jamais su que c'était son père. Et avec toutes les apparences contre toi, t'aurais bien été obligé de prendre la porte. Voilà... C'était ça, le topo, petit. Les gars et moi, on l'a enlevée. Bascom a vu que j'avais découvert qu'il essayait de me contrer. Et il s'est dit qu'elle avait plus de chances de

garder la vie sauve s'il acceptait de nouveau de se mouiller dans la combine. C'est moi qui l'ai un peu poussé à voir les choses sous cet angle, tu comprends ? Il savait que, pour lui, quoi qu'il fasse, c'était cuit. Tout ce qu'il pouvait faire...

— Bascom ! murmura lentement Dusty. Pourquoi tenait-il tellement à ce que je lâche le boulot ? Pourquoi s'est-il donné tellement de mal pour... pour...

Il s'interrompit et regarda fixement Tug. Le malfrat détourna les yeux d'un air gêné ; il toussa, cracha par la portière, déplaça légèrement le fusil et marmonna quelque chose du genre « Bon Dieu, quelle sacrée chaleur ! »

— Ah ! Vous comptiez me tuer ! reprit Dusty. Il fallait que quelqu'un soit tué, et c'est moi qui devais y avoir droit !

— Qu'est-ce que tu veux ? fit Tug d'un ton bourru, les affaires sont les affaires, petit. C'était pas une question personnelle. Sincèrement, depuis le début, je voulais que ce soit Bascom, mais...

— Oui, il faisait un meilleur bouc émissaire que moi, n'est-ce pas ? Mais pourquoi était-ce forcément lui ou moi ? Qu'est-ce que ça pouvait bien faire que je laisse tomber l'hôtel ou que je me fasse virer et qu'un autre chasseur prenne ma place ? Vous auriez quand même fait le coup et...

— Ta, ta, ta, ta ! Il fallait que ce soit un gars en place depuis un bon moment. Un mec à la coule et qu'ait eu le temps de devenir copain avec moi... Non, vois-tu, si Bascom s'était débarrassé de toi, il n'y aurait pas eu de hold-up. On aurait été obligé d'attendre jusqu'à la prochaine saison hippique, et il savait que je ne pouvais pas attendre.

Dusty acquiesça. Il n'avait plus de questions à poser. En tout cas, pas à Tug. Elle avait passé deux jours à la maison, à lui parler, à le mettre à l'épreuve, à l'observer. Et peut-être qu'il lui plaisait comme elle le lui avait affirmé. Peut-être éprouvait-elle pour lui les mêmes sentiments que lui pour elle.

Mais un doute subsistait dans l'esprit de la fille. Elle n'était pas certaine de la culpabilité de Dusty. Elle n'était pas non plus certaine de son innocence. Elle se demandait s'il n'avait pas été, de son plein gré et en toute connaissance de cause, complice du meurtre de son père. Finalement, faute de parvenir à une certitude, elle l'avait laissé sans un rond, affronter Tug les mains vides, avec une histoire qu'il pouvait très bien ne pas croire. Dans sa perplexité, elle n'avait pas hésité un seul instant à le mettre dans une situation où il risquait d'être tué. À moins que...

À moins que... Le poulx de Dusty s'accéléra. Tug... Elle n'avait pas le moindre doute quant au rôle que ce dernier avait joué dans le meurtre. C'était Tug qu'elle visait, et elle ne pouvait l'abattre que par son truchement. En se tirant avec tout le fric, elle s'imaginait probablement que...

Impossible ! Sornettes ! C'est une histoire à dormir debout ! Elle voulait l'argent. Un point. Elle l'avait. Un point. Et elle ne voyait pas plus loin. Comme elle l'avait fait remarquer, cent mille dollars ne feraient pas long feu. Ils dureraient moitié moins que tout le paquet. Donc...

*Mais qui sait, bon Dieu ! Peut-être que cette histoire à dormir debout était vraie. Pourquoi ne pas y croire ? Il n'avait rien à y perdre. On ne pouvait pas dire la vérité à Tug. Bon sang ! Qu'est-ce qu'il risquait de faire en apprenant ça, qu'est-ce qu'il allait sans doute faire ? Il fallait liquider Tug et...*

Tug l'observait attentivement. Dusty alluma négligemment une cigarette et jeta l'allumette par la portière.

— Bon. Et alors ? fit-il.

— Bon ? Ça n'a rien de bon, non, grogna Tug. C'est une belle vacherie au contraire, mais il faut que je me fasse une raison, je suppose ! Ah ! Si j'avais su que ça allait tourner comme ça ! Que j'allais me casser la nénette et risquer ma peau pour cinquante mille malheureux billets et des poussières !

Dusty feignit la surprise :

— Cinquante mille ? Mais elle n'a raflé que ma part ! La vôtre est toujours...

Tug le regarda avec colère :

— De qui tu te fous ? T'as craché ta part et t'es content comme ça, hein ? T'aurais pas envie des fois de te ramasser quelques dollars, dans les dix mille, disons, d'une autre façon ? N'essaie pas de me baiser, petit. T'as déjà fait assez de conneries comme ça. Tu continuerais pas à marcher avec moi si ça ne payait pas. Alors, je payerai. Je partage avec toi. Moitié, moitié.

— Eh bien... je... je vous remercie, murmura Dusty.

— Fous-moi la paix avec tes remerciements. Écrase, tu veux ? Seulement, n'essaie pas de me rouler, compris ? Parce que je me ferai peut-être buter, mais ça n'arrangera pas tes affaires. Ils voudront savoir pourquoi je suis allé là-bas, vu ? Ils mettront tout sens dessus dessous pour le trouver et...

*Et ils ne trouveront rien. Même s'ils soupçonnaient quelque chose, ils n'auraient pas de preuves.*

— Bon, conclut Tug, tu ferais mieux de filer. Je te verrai demain, à une heure du matin, comme convenu.

— Mais si je n'arrive pas à y être à une heure pile ? Je peux avoir un appel et...

— Aux alentours d'une heure, alors. À cinq minutes près. Je ferai le tour du pâté de maisons jusqu'à ce que je te voie au rez-de-chaussée. Et tâche d'avoir mon fric, hein ?

Dusty acquiesça. Il ouvrit la portière et se mit en devoir de sortir. La voix de Tug interrompit son geste :

— Je... J'ai toujours été gentil avec toi, c'est pas vrai ça, petit ? fit-il d'une voix étrangement altérée. Je t'ai toujours traité en ami. Je te refilais plein de pognon sans jamais la ramener.

— C'est vrai, reconnut Dusty chaleureusement. Vous avez toujours été chic avec moi, Tug.

— Tu vas peut-être me prendre pour un vieux radoteur, mais j'aurais pas pu faire ce qu'on avait combiné d'abord. Les gars pensaient que j'étais complètement siphonné de me casser le tronc pour te sauver et descendre Bascom à la place. C'était vachement risqué, tu sais, et ils m'ont tait pas mal suer à cause de ça. Mais c'était plus fort que moi. Je sais que tu ne me croiras probablement pas, mais tu vois, petit, je pense que la combine serait tombée à l'eau si t'avais refusé de marcher. J'aurais ramassé tout le fric que j'avais et j'aurais mis les voiles.

Dusty murmura quelques mots en baissant les yeux pour dissimuler son mépris. Ainsi donc, voilà comment se comportait un vrai dur. C'était ça le grand Tug Trowbridge quand il se sentait foutu. Tremblant dans sa culotte et implorant un peu d'amitié en chialant...

— Je... Tout se passera bien, hein, petit ? Tu n'es pas... Y a pas de raison, hein ?

— Qu'est-ce que... hésita Dusty, qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est pas un piège, tu ferais pas... ?

— C'est impossible, vous le savez bien.

— Ouais, mais je me demandais, petit. Si l'autre pouffiasse s'était tirée avec *tout* le fric... (Tug posa les deux mains sur les épaules de Dusty. Il les serra brutalement, puis son étreinte se relâcha et se fit humble.) Dis-moi la vérité, Dusty. C'est la seule chose que je te demande. Elle n'a pas *tout* raflé, n'est-ce pas ?

Dusty secoua la tête.

— Bien sûr que non, articula-t-il. Pourquoi lui aurais-je tout donné ?

— N'aie pas peur de parler, petit. Si c'est ça, je t'en supplie, dis-le-moi franchement et...

— Peur, moi ? (Maintenant, il avait du mal à cacher son mépris.) Pourquoi j'aurais peur de vous... Tug ?



## XIX

M. Rhodes était dans la cuisine quand il arriva à la maison. Il venait manifestement de prendre une douche et ses cheveux clairsemés étaient encore humides. Il s'était rasé de frais et il avait fait de son mieux pour se rendre présentable, pour avoir l'air de quelqu'un dont on n'a pas honte.

Pour l'instant, s'activant entre les placards et le réchaud, il se livrait à une démonstration de son utilité, afin de prouver que, dans ce domaine au moins, même âgé et malade, il pouvait encore servir à quelque chose.

Dusty s'arrêta sur le seuil et le contempla avec mépris, en ricanant en son for intérieur. Le spectacle qu'il avait sous les yeux lui faisait oublier un instant sa haine. Il avait quitté Tug à la fois triomphant, soulagé et surexcité. Tug avait tout gobé au point que c'en était presque risible à la fin. Il ne valait pas mieux que ce vieux guignol qui se cramponnait de toutes ses forces à l'existence, mendiant ce qu'il ne pouvait plus désormais revendiquer.

Le paternel continuait à s'activer :

— Bill, fit-il sans se retourner. C'était entièrement ma faute, ce matin. Tu étais fatigué, à bout de nerfs, et... enfin... à propos de ce que tu m'as dit, je sais bien que tu ne le...

— Si, je le pensais ! coupa Dusty. Du début à la fin !

— Mais, non ! Ce n'est pas vrai ! Pourquoi aurais-tu... ?

Une tasse s'échappa des mains de M. Rhodes et alla se fracasser sur l'évier.

Dusty éclata d'un rire moqueur.

— Tu veux que je te confie un petit secret, papa ? Tu n'aimerais pas savoir comment ton nom est arrivé au bas de cette pétition ? Eh bien, je vais te le dire. C'est...

— Je... je... (M. Rhodes se retourna enfin. Son œil effleura Dusty sans le

voir, et il se dirigea à pas pesants vers la porte, tel un aveugle.) Je... je pense que je ferais mieux d'aller m'allonger. Je... je...

— Ah ! Mais non ! Tu ne vas pas aller t'allonger ! s'exclama Dusty. Ça fait longtemps que je voulais te le dire, et maintenant je te jure bien que...

— Je le savais, murmura distraitement le vieil homme. Ta mère... je crois que tous les deux nous l'avons su depuis le début. Mais nous ne voulions pas l'admettre. À présent... à présent, je crois que je ferais mieux de m'allonger...

Il entra dans sa chambre et referma la porte.

Tard dans la journée, alors qu'il était au lit, Dusty entendit son père aller et venir dans la maison, errer d'une pièce à l'autre, d'abord sans but, puis avec une sorte de désespoir frénétique. Il l'entendit sortir, puis il s'endormit et ne l'entendit pas revenir. Mais, le soir, lorsqu'il se mit en route pour l'hôtel, M. Rhodes avait regagné sa chambre.

Dusty écouta un instant, derrière la porte, les sons étouffés et indistincts qui lui parvenaient. On aurait dit que le vieillard priait ou chantait une sorte de mélodie bizarre. Et, par moments, on distinguait quelque chose comme un sanglot enroué, étranglé, étouffé...

Dusty se dirigea vers l'hôtel.

À une heure moins vingt, il entra dans l'une des cabines téléphoniques du hall et appela la police.

Les poulets ne prirent pas de risques avec Tug. Ils l'épinglèrent sous les pinceaux de leurs projecteurs, l'un installé à une fenêtre de l'entresol de l'hôtel et l'autre au second étage d'un immeuble d'en face. Ils ne lui firent qu'une seule sommation.

Il ne comprit peut-être pas l'ordre qu'on lui donna ou fut trop saisi pour obéir, à moins encore – puisqu'il avait jeté son fusil par la portière – qu'il eût déjà commencé à obtempérer... Mais la police ne se perdit pas en subtilités avec Tug Trowbridge et ne se donna pas la peine de lui accorder le bénéfice du doute.

Cinq minutes après son arrivée, il était en route pour la morgue.

Deux policiers fouillaient déjà la consigne, deux autres escortaient Dusty jusqu'au commissariat, et deux autres fondaient chez lui.

Naturellement, ils ne trouvèrent rien. Pas la moindre trace du magot. Rien que le cadavre d'un vieil homme et une bouteille de whisky à moitié vide.

## XX

Il avait déjà fait la connaissance de la plupart des policiers auparavant. Ils lui avaient parlé à l'hôpital. Ils étaient venus si souvent lui rendre visite qu'ils étaient devenus copains et l'appelaient par son prénom ou par son surnom. Mais, il ne restait plus trace, désormais, de cette cordialité. Ils l'interrogeaient à tour de rôle sur un ton dur et brutal, lançant inlassablement les mêmes accusations, l'appelant « toi », « Toto », « Fleur de nave », ou, au mieux, « Rhodes ».

Il était assis sur une chaise inconfortable, sous une lumière crue ; leurs voix jaillissaient de l'ombre, impitoyables, inflexibles, infatigables.

— N'essaie pas de bluffer...

— On te tient, crâne de piaf !

— Dis la vérité et on se montrera compréhensifs...

— Pourquoi que Tug voulait te voir ? Allons, parle ! Si c'est pas toi qu'avais planqué le fric, pourquoi... ?

— *Je vous l'ai déjà dit !*

— Redis-le !

— Il... Je sais seulement ce qu'il m'a dit quand il m'a appelé. Juste avant que je vous téléphone. Il m'a dit qu'il était fauché et qu'il voulait que je le dépanne...

— Bien sûr qu'il était fauché. Il t'avait laissé le pognon et tu ne lui avais pas remis sa part !

— Pourquoi s'est-il adressé à toi ? Qu'est-ce qui lui faisait croire que tu lui refilerais du fric ?

— Allons, parle !

— J'essaie de vous expliquer ! Il a toujours été très chic avec moi. Il me

donnait de gros pourboires et je suppose qu'il pensait...

— C'était un copain à toi, hein ? Vous étiez comme cul et chemise, tous les deux, pas vrai ? C'EST PAS VRAI ?

— Non, enfin, je veux dire, il était gentil avec moi, mais...

— Ouais, il t'a embauché pour faire le coup, hein ? Il t'a dit de planquer le fric, hein ? Allons, parle ! Pourquoi tu t'obstines à nier ?

— Je n'étais pas dans le coup !

— Alors pourquoi Tug voulait te voir ?

— Je vous ai dit pourquoi ! Je vous ai dit tout ce que je...

— Redis-le...

La porte s'ouvrit brutalement et un homme fit irruption dans la pièce.

— On a trouvé, les gars ! On a trouvé le fric ! Juste à l'endroit qu'on pensait !

— Formidable ! Bravo !

Les flics se congratulèrent et revinrent s'occuper de Dusty.

— Bon, alors tu vois, p'tite tête, ça t'avance plus à rien de bluffer, maintenant.

— Je ne bluffe pas ! Je ne...

— T'as entendu ce qu'il disait ? On a retrouvé le fric, là-bas à l'hôtel.

— C'est impossible ! Je veux dire...

— Ouais, on sait. Parce que tu l'as pas planqué là-bas. Tug croyait que c'était ce que t'avais fait, mais tu l'as piqué pour le cacher ailleurs.

— Non ! c'est faux !

— Laissez-le tranquille, les gars. Rhodes et moi, on se comprend, tous les deux. Bon, maintenant, écoute-moi, petit. (Tout bas.) Pourquoi, toi et moi, on ne s'entendrait pas ? D'accord ? Tu promets que tu vas me donner un coup de main et je me débrouillerai pour que ces ballots te laissent filer. On peut aller chercher le magot ensemble et... Qu'est-ce qui ne va pas ? T'as pas confiance en moi ?

— Je ne sais pas où il est ! Je n'étais pas dans le coup ! Je...

— Hé ! Dis donc... Alors pourquoi Tug voulait te voir ? Allons, parle !

— Je vous l'ai déjà dit.

— Redis-le...

... Ils le lâchèrent à sept heures du matin. Vers dix heures, on le tira de sa cellule pour le conduire au palais de justice. Les deux flics qui l'escortaient ne lui posèrent aucune question. Ils paraissaient se soucier de lui comme de leur première culotte. Il alla s'asseoir sur un banc près du bureau du district attorney ; ses gardiens s'étaient approchés du distributeur d'eau glacée et se mirent à bavarder avec deux adjoints du shérif.

Dusty contemplait le sol d'un air sombre en les écoutant d'une oreille

distraite. Soudain il releva la tête avec surprise et commença à se glisser, mine de rien, tout au bout du banc. La porte du bureau de l'attorney était légèrement entrebâillée. Il pouvait entendre deux hommes discuter avec animation à l'intérieur. Le premier semblait coléreux et entêté ; l'autre – celui qui apparemment avait eu le dernier mot – conciliant et résigné.

— Tu vois bien que j'ai raison, Jack. Nous savons pertinemment tous les deux que ce môme est coupable. C'est forcé ! Et le fait que le fric ait été renvoyé...

— Jusqu'au dernier fifrelin ! Par avion, Bob ! Pas trace de l'expéditeur. Dans ces circonstances, il n'y a pas d'intuition personnelle qui tienne, notre accusation tombe à l'eau. Notre seule chance de coincer Rhodes, c'était de le cravater avec le fric. Maintenant qu'on a récupéré l'argent...

Dusty tressaillit. « Récupéré l'argent ? » C'était sûrement un piège. Cette conversation lui était destinée. Ils tenaient à ce qu'il l'entende pour... pour quoi faire ?

— Il avait un complice. Et quand le complice a vu que Rhodes était dans le bain, il...

— Mais il n'était pas dans le bain à ce moment-là ! Le cachet de la poste porte la date d'hier après-midi !

— Alors, c'est qu'il l'a posté lui-même. C'est ça ! Tug essayait de l'avoir à l'intimidation... et, euh...

— Tu vois, Bob ! On tourne en rond. Si Rhodes avait eu l'argent, il aurait pu casquer. Tug n'aurait pas eu besoin de chercher à l'intimider comme tu le prétends.

— Mais... mais c'est absurde, Jack. Ça ne résout rien. Il n'y a pas que l'argent. Un homme a été assassiné et...

— On ne peut pas dissocier les deux affaires, Bob. Et puis, qui se soucie de ce malheureux employé ? C'était un escroc, un malfaiteur en cavale...

— Oui, mais... Bon sang ! Jack...

— Je sais, il reste pas mal de points obscurs. Mais ça n'a rien à voir avec Rhodes. C'est comme ça et on ne peut rien y changer.

— Ma foi, moi je...

— L'hôtel est satisfait, la compagnie d'assurances aussi, et tant qu'ils ne veulent pas intenter d'action en justice, pourquoi on se casserait la tête. On ne peut rien prouver. Dix contre un que l'affaire ne passera jamais devant le tribunal. Il y aura un non-lieu avant.

— Possible. Je veux bien... (En rechignant.) Très bien. Mais je vais te dire une chose, Jack. Peut-être qu'on ne peut pas le poisser ce coup-ci. Seulement, écoute-moi bien : si cette petite crapule s'amuse encore une fois à faire le mariole, ou même s'il a juste l'air de vouloir essayer, j'aurai sa peau. Il y

passera, fais-moi confiance. S'il le faut, je lui ficherais moi-même la corde au cou !

— Ça oui ! Ah ! Ah ! Ah ! Et moi, je te donnerai un coup de main ! Pour ça, je suis tout à fait de ton avis.

## XXI

Désormais, il était sans travail. Il n'avait pas besoin d'attendre qu'on le lui dise pour savoir qu'il ne pouvait pas retourner au Manton. D'ailleurs il s'en fichait. Quelque chose en lui était mort ; tout lui était égal. Mais il n'en restait pas moins qu'il n'avait plus de moyen d'existence et qu'il se trouvait sans ressources.

Quant à la récompense, pour Tug, eh bien, il fallait qu'il en tienne une sacrée couche pour s'être imaginé un seul instant qu'il la toucherait. Il avait commencé à y faire vaguement allusion devant le district attorney ; à peine commencé. Et celui-ci avait failli en avoir une attaque. Il avait hurlé à l'autre type de le refoutre au trou, de le jeter dans un cachot et de balancer la clé au diable ! L'autre zèbre avait alors passé la tête par la porte et lui avait conseillé de se tailler pendant qu'il le pouvait encore.

— T'es un veinard, Rhodes, mais ne tire pas trop sur la ficelle. La prochaine fois qu'on t'agrafe...

Dusty avait donc filé sans demander son reste et maintenant, à une douzaine de rues du palais de justice, il commençait seulement à ralentir son allure.

Il était presque midi. La chaleur lui poissait la peau. Sa chemise trempée de sueur lui collait aux omoplates. Il avait l'impression d'être tout imprégné de la puanteur de la prison.

Il parcourut encore deux pâtés de maisons pour atteindre la gare et alla prendre une douche dans les toilettes. Il se fit raser au salon de coiffure de la gare, puis il commanda un café et des toasts au buffet. Les aliments passaient difficilement. Il avait faim, mais tout lui semblait fade.

En quittant le buffet, il pénétra dans la salle d'attente et s'arrêta, indécis, devant le tableau des horaires. Il n'allait nulle part, évidemment. Comment

aurait-il pu partir ? Où serait-il allé ? Il restait simplement planté là, à regarder sans rien voir, la mine soucieuse, tout en s'apitoyant sur lui-même infiniment.

Bascom ? De toute façon, la vie de Bascom était déjà foutue auparavant, n'est-ce pas ? N'ayant rien à perdre, il n'avait pas pu perdre grand-chose. Et M. Rhodes, son père ?... Lui aussi avait été un homme déjà mort. La mort avait simplement mis un terme au néant de son existence. Quant à Tug Trowbridge, criminel endurci qui ne valait même pas la peine qu'on se penche sur son sort, il avait eu exactement ce qu'il méritait. Mais il y avait Marcia Hillis...

Pourquoi, pour l'amour du Ciel, pourquoi avait-elle fait ça ? Qu'espérait-elle donc en agissant ainsi ?... Il avait l'impression qu'il y a longtemps, bien longtemps, il aurait peut-être pu comprendre. Mais si on y allait par là, naturellement, si on s'amusait à remonter le cours du temps, il n'y aurait absolument rien eu à comprendre. Cette situation ne se serait jamais présentée. Il aurait été bien incapable de la provoquer. En ce temps-là, à cette époque lointaine et pourtant si proche, il n'était qu'un étudiant comme les autres, et si on l'avait laissé continuer, si on lui avait accordé le peu qu'il était en droit d'attendre, au lieu de l'obliger à s'en emparer...

Il quitta la gare et revint rapidement vers le quartier commerçant. Il n'avait pas la force de songer à Marcia Hillis, d'affronter l'énigme et le reproche qu'elle personnifiait. Mais il ne parvenait pas, non plus, à s'empêcher de songer à elle.

Pourquoi ? Pourquoi avait-il été désigné entre tous pour ce sinistre fiasco ? Cette abominable déception ? Pourquoi lui plutôt que certains de ces guignols forts en gueule, ces fonctionnaires, ces professionnels du drapeau qui s'étaient fait mousser en sacquant le paternel ? M. Rhodes avait dit un jour que le temps et l'histoire leur demanderaient des comptes. Mais pour l'instant, personne ne leur demandait rien. Ils étaient toujours aux premières loges, et lui, lui qui dans le fond ne s'était rendu coupable que d'une compromission, coupable seulement d'avoir, au lieu de lutter contre les circonstances, simplement tenté d'en tirer parti...

Il n'était pas mieux partagé, en somme, que le paternel. Il était vivant, certes, mais dépouillé de toute raison de vivre.

... Il alla reprendre sa voiture au parking et la conduisit chez le marchand d'autos le plus proche. C'était une excellente voiture, le commerçant l'admis sans se faire prier. Mais aussi bizarre que cela pût paraître, il n'y avait plus de demande pour ce genre de modèle, et, phénomène curieux, les gens ne voulaient plus de cette marque-là non plus, à aucun prix. Évidemment si Dusty tenait absolument à s'en défaire, quitte à y perdre... Il y tenait. Il empocha les cinq cents dollars sans discuter et prit un bus pour rentrer chez lui.



La somme couvrirait tout juste les frais de l'enterrement, songea-t-il. Il aurait sans doute pu se débrouiller pour ne rien payer, mais ça risquait d'être embêtant, et, les embêtements, il en avait sa claque pour le moment. Mieux valait enterrer ce vieux sal..., en terminer avec les obsèques et qu'on n'en parle plus. Se débarrasser de ça le plus vite possible et sans histoires. Évidemment, ça aurait fait meilleur effet s'il s'était rendu le matin aux pompes funèbres, mais au diable les apparences ! Il se fichait pas mal du qu'en-dira-t-on, et si les gens avaient envie de jaser, qu'ils s'en donnent à cœur joie !

Il descendit du bus et passa devant le petit restaurant que son père avait coutume de fréquenter. Il entendit grincer les tabourets et sentit des regards hostiles se poser sur lui. Ce fut la même comédie quand il passa devant l'épicerie, le salon de coiffure, le poste à essence, devant les fenêtres et les portes ouvertes des maisons lépreuses ; tout un ramassis de fainéants, de bons à rien, de crève-la-faim, d'épaves humaines, et ils avaient le culot de lui faire la gueule, à *lui* !

Ce n'était certainement pas parce qu'il sortait de prison et qu'il avait été le suspect « numéro un » dans une affaire de hold-up se chiffant à un quart de million de dollars. La taule, ça les connaissait ! Donc, c'était sûrement à cause du paternel. Ils devaient penser que... C'était absurde ! Ils n'avaient pas le moindre prétexte pour s'imaginer qu'il était responsable de la mort de M. Rhodes. Et pourtant, incontestablement, c'était ce qu'ils pensaient. Ou plutôt, à leurs yeux, le coupable, c'était lui, incontestablement.

Il hâta le pas. Il était légèrement essoufflé en arrivant à la maison ; il grimpa les marches et pénétra dans le salon presque en courant. Soulagé, vaguement honteux, il se laissa tomber dans un fauteuil. Il s'épongea le visage et se renversa contre le dossier, les yeux fermés. La pièce parut lui renvoyer, comme en écho, les battements précipités de son cœur : plus vite, plus fort, plus fort, plus vite... une galopade assourdissante. Brusquement effrayé, il rouvrit les yeux. Il contemplait à présent la chambre de son père ; il regardait son lit. Il y avait quelque chose... il manquait quelque chose plutôt... Ce n'était bien sûr qu'une ombre, mais...

Il s'éloigna à reculons, quitta la pièce, et se dirigea vers sa chambre. Par la porte entrouverte, il aperçut une autre ombre, étendue sur le lit. Il ferma les yeux, les rouvrit. Elle était toujours là. Une ombre seulement. Rien qu'une ombre née de l'obscurité et de son imagination. Mais il recula de nouveau. Il pénétra dans la cuisine. Là le store était levé et le soleil entra à flots. Mais en un sens, c'était presque pire que dans les autres pièces. Le spectacle était trop net, et le fait de voir était encore pire que d'imaginer... Le placard rangé récemment avec tant de soin, l'évier encore à moitié plein d'eau savonneuse,

les débris de la tasse sur le sol...

Mais il n'avait nulle part où aller. Il se sentait trop abattu pour aller ailleurs. Il restait là, éperdu, abandonné à son angoisse. Sa solitude le poursuivrait partout désormais. À jamais !

Elle seule aurait pu l'en délivrer, combler ce vide vertigineux, donner un sens à sa vie, lui insuffler le désir. À sa poursuite, il était tombé de plus en plus bas, pour découvrir finalement qu'il avait atteint le fond de l'abîme.

Comme un aveugle, il se laissa choir sur une chaise, et s'écroula sur la table, la tête cachée dans ses bras.

« Seigneur, je ne peux pas supporter ça ! » songea-t-il.

— Oh ! Mon Dieu ! Je ne peux pas le supporter ! Je ne peux pas... gémit-il alors tout haut.

Le plancher craqua sur ces entrefaites derrière lui. Il se raidit, en ravalant un sanglot, trop terrifié pour oser se retourner.

— Je sais... fit Marcia Hillis. Mais je t'aiderai, mon chéri. Désormais nous serons deux, pour supporter ça !

## XXII

Ils étaient sur le divan. Il l'avait prise dans ses bras, il avait enfoui la tête contre sa poitrine. De nouveau, il l'avait bien à lui, c'était la seule chose qui comptait au monde. Il s'accrochait à elle, indifférent à tout le reste, n'écoulant qu'à moitié ce qu'elle lui racontait.

— C'est très bien comme ça, murmurait-il inlassablement. Ça n'a aucune importance.

— Tu comprends, n'est-ce pas, Dusty ? Ç'aurait été mal d'agir autrement. Démarrer de cette façon tous deux, avec de l'argent volé... Je sais combien on peut en souffrir plus tard. Je sais ce que mon père et ma mère ont enduré à cause...

— C'est très bien comme ça. Je me moque pas mal de l'argent !

— Je voulais te demander de le rendre. J'avais tellement peur pour toi, mon chéri. Tellement peur de ce que Tug pourrait faire. Mais je n'ai pas eu le temps de te connaître suffisamment. Il me fallait agir rapidement et... et...

— Et tu n'étais pas tout à fait sûre de moi, c'est ça ? Tu pensais que j'avais peut-être tué Bas... ou que je savais que ton père allait être tué ?

— C'est-à-dire, reconnu-elle à contrecœur, je ne voulais pas y croire, mais...

— Je ne te le reproche pas. Les apparences étaient contre moi. J'étais dans le coup pour le cambriolage, et comment avais-je pu jouer mon rôle sans savoir... sans savoir ce qui allait arriver. Mais Tug ne me l'avait pas dit, Marcia. Il n'avait pas besoin de m'expliquer quoi que ce soit. Il menaçait de te tuer, toi, si je ne faisais pas ce qu'il m'ordonnait... Autrement, je ne savais rien, et c'était tout ce qui m'importait. J'avais peur de poser la moindre question et...

— Je sais, chéri. (Elle lui effleura le front d'un baiser.) Il était trop tard pour changer mes plans, mais je savais... J'en étais sûre... La dernière nuit que j'ai passée ici avant que je ne parte pour l'hôtel...

— Ah ! oui ? Comment as-tu pu... ?

— Ton père. C'était la première fois que nous étions seuls lui et moi, tu sais, et tout ce qu'il m'a raconté sur toi, ton dévouement, tes sacrifices, la patience que lui témoignais, ta gentillesse, ta générosité... Et alors... alors, j'ai compris. J'étais sûre, Dusty. Si tu étais tel qu'il te dépeignait – et je savais que c'était vrai – alors tu n'avais pas pu...

— Je... je n'ai pas fait grand-chose pour lui, protesta Dusty. Juste mon devoir.

En son for intérieur, il exultait. Non pas à la pensée qu'il la trompait, bien sûr – il était navré d'y être contraint – mais de se voir, par ce biais, innocenté et réhabilité d'une façon éclatante. Il avait eu raison, tout compte fait. Sa descente vers l'abîme ne l'avait pas entraîné au fond du précipice, mais lui avait ouvert les portes de la félicité.

— Une crise cardiaque, n'est-ce pas, Dusty ? L'article qui relatait sa mort, ce matin, était plutôt vague.

— Une crise cardiaque provoquée par l'alcool. C'est ce qu'a dit la police. Vois-tu, le docteur tenait à ce qu'on lui cache la gravité de son état, et tant qu'il ne se livrait à aucun excès, n'est-ce pas... expliqua-t-il d'une voix que l'étoffe de sa robe assourdissait. Je suis un peu coupable, je le crains. Je savais qu'il se sentait très déprimé, et si je m'étais chargé d'acheter moi-même le nécessaire au lieu de lui donner l'argent...

— Mais non ! Il ne faut pas avoir des idées pareilles, mon chéri !

— Enfin... Si je m'étais douté de ce qui...

— Bien sûr ! Tu n'as pas besoin de me le dire !

Elle l'embrassa de nouveau en lui murmurant de petits mots réconfortants. Quand on aime quelqu'un, on n'a pas toujours le courage de se montrer suffisamment sévère. Elle en savait quelque chose. Elle se rappelait comment ça se passait avec son propre père.

— Il se tracassait beaucoup pour toi, lui aussi, Dusty. Il trouvait que tu étais, comment dire, non pas faible exactement, mais un peu trop léger. Pourtant...

Dusty approuvait avec humilité. « Il faut absolument que je l'emmène d'ici en vitesse, songeait-il. Que je l'emmène loin d'ici, avant qu'un de ces salauds du quartier ait le temps de lui parler... »

Il resserra farouchement son étreinte. Rien qu'à la pensée de la perdre, il se sentait terrifié. Bon sang ! Il ne fallait pas qu'elle découvre jamais la vérité. Il mourrait plutôt. Oui, il préférerait mourir.

Il la serrait de plus en plus étroitement, et pourtant, il avait beau l'enlacer, il

n'arrivait pas à échapper à la peur. Il n'y avait qu'un seul moyen de l'éviter. Il n'y avait jamais eu qu'un seul moyen et... Elle rit tendrement en se renversant en arrière. Elle était allongée sur le divan et elle l'attirait vers elle.

— Oui, Dusty, oui, mon amour, murmura-t-elle fiévreusement.

Et juste comme l'instant tant désiré approchait, elle fronça soudain les sourcils et le repoussa.

— Dusty ! Quelqu'un vient de s'arrêter devant la porte.

— Quoi ? Qu'ils aillent au diable ! Tant pis...

— Arrête ! On ne peut pas ! (Elle se redressa d'un air résolu.) Qui est-ce Dusty ?

Il la lâcha à regret, alla jeter un coup d'œil par les rideaux et poussa un juron étouffé. C'était une petite limousine noire. Il ne reconnaissait pas l'homme au volant, bien que sa silhouette lui parût vaguement familière. Mais le type qui descendait de la voiture était Kossmeyer.

— L'avocat de mon père ! grommela-t-il. Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

Elle le regarda avec un léger froncement des sourcils.

— Mais... il peut te vouloir un tas de choses. Après tout, avec la mort de ton père...

— Ouais. Mais il a choisi son moment ! Pourquoi faut-il qu'il se ramène maintenant, justement, bon sang !

Le front de Marcia était redevenu serein. Ses yeux se radoucirent et s'emplirent de tendresse. Elle lui donna un petit baiser.

— Je sais, mais ça vaut mieux, mon chéri, tu verras. Je t'attendrai avec impatience et...

Elle avait quitté la pièce. Elle était entrée dans la chambre. Le front plissé, il se leva et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Bon, fit-il sèchement, qu'est-ce que vous voulez ?

— Ma foi, commença Kossmeyer, peut-être que je veux vous remettre dix mille dollars, ou peut-être vingt mille, ou encore...

Il poussa la porte et entra. Il s'assit, et croisa ses petites jambes courtes en regardant tranquillement Dusty. Après un instant d'hésitation, Dusty s'assit à son tour, le cœur battant.

Elle n'avait pas fermé la porte de la chambre. Si Kossmeyer devenait désagréable, elle... Mais il pourrait toujours arranger ça, trouver une explication. Kossmeyer avait essayé d'exploiter le paternel. Il y avait mis bon ordre et l'avocat lui en voulait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement ? s'enquit-il. Pourquoi voudriez-vous me remettre dix ou vingt mille dollars ?

Kossmeyer haussa les épaules :

— Dans l'exercice de ma profession, évidemment ! Je représente les

assureurs de votre père, Rhodes. Ce sont mes clients.

Dusty le dévisagea, médusé.

— Ses assureurs ? Qu'est-ce... ?

— Parfaitement ! Vous savez bien, quoi ? Ceux chez qui il a contracté une assurance : dix mille dollars, double indemnité en cas de mort accidentelle. À ce propos, nous avons un petit problème. (Kossmeyer éleva la voix, en voyant que Dusty s'apprêtait à l'interrompre.) Un point délicat à tirer au clair. Voyez-vous, il est mort d'une crise cardiaque. Cause naturelle. Mais sa mort a été provoquée par... heu... appelons ça un poison. En d'autres termes, cette mort pourrait être interprétée comme n'étant pas naturelle. Auquel cas, bien sûr, la clause de double indemnité pourrait être appliquée. Voyons...

— Attendez une minute ! s'exclama Dusty en élevant le ton. Vous faites erreur ! Mon père n'avait pas d'assurance.

— Tiens ! Il n'avait pas d'assurance ! Vous n'étiez pas au courant, hein ?

— Naturellement qu'il n'en avait pas !

— Bon, bon ! fit Kossmeyer. Voyons voir... (Il tira une liasse de papiers de sa poche et les aplatit sur son genou.) D'après les documents, confiés à nous par la Great Southern and Midwest States Insurance Company, votre père a contracté cette police voilà à peu près quatre ans. À cette époque, vous veniez d'entrer à l'université et je présume qu'il voulait ainsi assurer votre éducation. Bien sûr, il voulait également...

Dusty eut un petit rire contraint.

— Je vous dis que vous vous trompez. Je me rappelle quand il a contracté cette police. C'était ma mère qui en était la bénéficiaire et non moi. De toute façon...

— Votre mère en était la bénéficiaire, en effet, acquiesça Kossmeyer d'un ton uni. Il va de soi qu'elle aurait subvenu à vos besoins et c'était son droit le plus strict. Mais, naturellement, au cas où son décès aurait précédé celui de votre père, l'assurance serait devenue simplement partie intégrante de son bien. Il n'était pas nécessaire de vous inscrire comme second bénéficiaire. À sa mort, vous héritiez de son bien... (Kossmeyer leva les yeux)... comme vous le saviez pertinemment !

Il attendit. Au bout d'un long moment, il reprit :

— Vous ne semblez pas très content, Rhodes ? Vous êtes l'unique héritier d'un joli petit magot, et on dirait que ça ne vous fait pas plaisir. C'est assez surprenant, vous savez ? À en juger d'après certains événements récents, on aurait pu croire que le fric ne vous faisait pas peur.

— Que... qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce que je veux dire ? Eh bien, simplement qu'il y a pas mal de gens dans cette ville qui ne sont pas très contents non plus. Le Manton, et ses assureurs,

le district attorney... Ils ont un peu l'impression qu'on les a menés en bateau. Vous voyez ce que je veux dire ? Ils ont bien été obligés d'avalier ça, mais ça ne leur a pas beaucoup plu... Pour en revenir à cette police d'assurance...

— Il n'en avait pas ! Elle était périmée. Enfin, pour l'amour du Ciel, je l'aurais su, non, si... si...

Dusty se mordit les lèvres.

Kossmeyer grimaça un sourire et acquiesça de nouveau.

— C'est exact, Rhodes. Vous étiez parfaitement au courant. Votre père n'était plus très jeune quand il a contracté cette police et sa santé n'était pas des plus brillantes. Il devait payer une prime qui s'élevait à presque cent cinquante dollars par mois. Quand il n'en a plus eu les moyens et qu'il a commencé à dépendre entièrement de vous...

— Je n'ai jamais rien payé ! Je...

— Non, vous lui remettiez l'argent et le laissiez payer lui-même. C'est impossible autrement. Il n'avait d'autres ressources que ce que vous lui donniez.

— Mais puisque je vous dis... Oh ! s'exclama Dusty. Ainsi... ainsi... C'était donc ça ! Je croyais que c'était à vous qu'il refilait l'argent !

— À moi ? Pourquoi lui en aurais-je réclamé, alors que je savais qu'il n'avait pas le premier *cent* ? Le seul paiement que j'aie jamais reçu a été la petite provision que vous m'avez versée, tout au début de l'affaire.

— Mais le jour où je suis allé vous voir, vous disiez...

— J'ai dit que les frais avaient été élevés. Je n'avais pas besoin de spécifier qu'ils n'avaient jamais été réglés... Qu'est-ce que vous essayez de me raconter, Rhodes ? (Kossmeyer eut un sourire cynique.) Allons ! vous saviez parfaitement où passait l'argent. À supposer qu'il ait pu – d'après ce que j'ai entendu raconter, je suis certain que vous ne vous seriez pas laissé faire – mais à supposer qu'il ait pu vous soutirer le fric par petites sommes, jour après jour, pourquoi aurait-il agi ainsi, dites-moi ? Dans quelles intentions ? L'assurance était à votre profit. Pourquoi ne vous en aurait-il pas touché un seul mot ?

— Je... je ne...

Mais il s'en doutait bien, naturellement. Le paternel avait eu peur de mettre son fils au courant. Il n'avait pas voulu reconnaître sa peur ; il ne l'avait probablement jamais admise consciemment, mais pourtant la peur et la méfiance avaient bel et bien existé dans son esprit. Il avait la certitude qu'un être qu'il aimait, un être cher qui aurait dû l'aimer de retour, pouvait être tenté de le tuer...

Et alors ?

Dusty s'efforça de prendre un air songeur. Pour cacher son trouble intérieur il se composa une attitude méditative. Kossmeyer ne pouvait rien prouver.

Tout ce qu'il venait de raconter pouvait encore passer pour l'expression d'une malveillance personnelle. Il s'agissait maintenant de cesser cette discussion, de mettre un terme à ses insinuations, sinon...

Il se refusa à envisager l'autre éventualité. Marcia n'avait rien surpris jusqu'à présent qui risquât d'être vraiment compromettant pour Dusty. D'ailleurs ce qu'elle allait désormais entendre le serait encore moins.

— Je me demande pourquoi papa a fait ça, murmura-t-il, l'air songeur. Je présume... Ma foi, il s'est probablement dit que si j'étais au courant je n'accepterais jamais ses sacrifices.

— Ses sacrifices ? Avec votre fric ?

— C'était autant le sien que le mien. Tout ce que j'avais était aussi bien à lui. Et...

— Pas possible ! (Kossmeyer le foudroya du regard.) Mon œil, oui ! J'ai parlé à vos voisins, j'ai parlé aux commerçants, j'ai parlé au médecin ; il n'y en a pas un qui ne m'ait servi la même rengaine ! Le pauvre diable n'avait jamais deux ronds en poche. Vous ne faisiez jamais rien pour lui, si vous pouviez vous en dispenser ! Au point que c'en était une véritable honte ! Et le plus triste de l'histoire, c'était la façon dont ce malheureux prenait votre défense, racontait à qui voulait l'entendre quel chic garçon vous étiez, alors que même un aveugle pouvait s'apercevoir que...

— C'est faux ! Je me moque pas mal des commérages ! (Dusty s'interrompt et s'efforça de lutter contre la panique croissante qui s'emparait de lui.) Je sais ce que les gens doivent raconter, poursuivit-il. Mais il n'y a pas un mot de vrai. Je lui donnais de l'argent sans arrêt et jamais je ne lui demandais de me rendre des comptes. Je ne savais pas qu'il consacrait ces sommes à ses primes d'assurance. Je... enfin, bon Dieu, vous ne voyez donc pas que tout ça se tient ? S'il se baladait dans cet état, ça prouve qu'il utilisait l'argent que je lui donnais pour payer l'assurance !

— Sans blague ? À moi, c'est pas du tout ça que ça me prouve !

— Mais vous ne comprenez donc pas ! S'il avait utilisé cet argent pour vous-même comme je le pensais, il... il...

Il se tut, à bout d'arguments. C'était pourtant la pure et simple vérité, mais il n'arrivait pas à la rendre plausible. Kossmeyer, cependant, devait bien s'en rendre compte. Il était orfèvre en la matière. Il savait mieux que quiconque démêler le vrai du faux et il devait sûrement... Dusty en eut un coup au cœur. Ses yeux s'élargirent devant cette soudaine et effroyable révélation.

Il avait choisi de s'en tenir uniquement aux preuves tangibles en faisant abstraction du bien et du mal, du vrai et du faux. Et Kossmeyer, à présent, jouait le même jeu. Kossmeyer savait qu'il était responsable de la mort du paternel et de bien d'autres choses encore. Il savait tout, et comme, de toute



façon, les dés étaient pipés, puisqu'il n'y avait pas de règle du jeu...

Kossmeyer ! Ce petit bonhomme insignifiant, cette petite voix qu'on ne pouvait pas étouffer. Ce n'était que ça ! Mais dans ce monde de moutons et de lèche-bottes, ce petit gringalet devenait immense. Ce nabot était un colosse et cette petite voix avait des éclats de tonnerre ! Il était le châtiment. Il était la Justice, la Justice immanente !

Kossmeyer reprit alors, d'une voix forte :

— La nuit dernière, Rhodes, vers vingt et une heures, votre père a fait l'acquisition d'une bouteille contenant quatre-vingt-dix centilitres de whisky. C'est vous qui l'avez incité à l'acheter, sachant pertinemment que cet alcool le tuerait !

— Non ! je...

— Où a-t-il pris l'argent, alors ? Il n'a jamais eu auparavant une telle somme sur lui. Jamais plus que le strict minimum ! Tout juste le nécessaire !

— C'est faux ! Je lui donnais autant d'argent...

— Tout juste le nécessaire ! Il est rentré à la maison vers vingt et une heures vingt. Parfaitement, je peux le prouver. J'ai tout fait vérifier dès que la nouvelle a été connue aux premières heures de l'aube. Je peux prouver tout ce que j'avance !

— Mais les gens mentent. Ils ne peuvent pas me blairer dans le quartier. Ils pensent que je...

— Tu ne vas pas venir me raconter à moi ce qu'ils pensent ? (Kossmeyer se pencha vers lui d'un air menaçant.) Te fatigue pas. J'en ai entendu suffisamment comme ça sur ton compte. De quoi en être écœuré. Tu as quitté la maison vers vingt-deux heures quinze. Outre les attestations des différents témoins oculaires, il fallait que tu partes vers cette heure-là pour t'habiller à l'hôtel et être prêt vers vingt-trois heures. C'est entre vingt-trois heures et vingt-trois heures trente, selon les déclarations faites sous la foi du serment par le médecin, que ton père est mort. En d'autres termes, il était dans un état alarmant, à la dernière extrémité ou peu s'en fallait, quand tu as quitté la maison. Allons, Rhodes. (L'avocat se frappa le creux de la main avec le poing.). Peut-être que tu peux m'expliquer ça ? Tu prétends que tu ne souhaitais pas la mort de ton père, et pourtant il était à l'article de la mort quand tu es parti travailler. Il aurait pu facilement être sauvé si on avait appelé sur-le-champ un médecin à son chevet. Alors, je te pose la question, Rhodes... (Claquement du poing contre la paume.) J'exige une réponse, Rhodes... (Nouveau claquement du poing.)... Pourquoi n'es-tu pas intervenu pour lui sauver la vie ? Pourquoi, au contraire, as-tu quitté la maison sans pitié en laissant un vieil homme mourir sans assistance !

Dusty s'humecta les lèvres. Il contempla Kossmeyer, et par anticipation il

imagina les scènes qui allaient sans nul doute succéder à celle-ci...

*La salle d'audience. Les regards impitoyables et perspicaces. Le feu roulant de questions. Pourquoi, Rhodes ? Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu ? Et ce poing inflexible, martelant les mots, préparant la potence...*

Et Marcia entendait leurs moindres paroles. S'il ne trouvait rien à répliquer, si aucun argument ne lui venait à l'esprit, elle serait bien obligée d'y croire...

— Je... je ne savais pas. Je ne l'ai pas vu avant de partir.

— Ah ! (Kossmeyer parut décontenancé.) Il était dans sa chambre, sa porte était fermée et tu ne voulais pas le déranger ?

— Oui... Oui... c'est ça.

— Hum ! Je vois. Mais si la porte était fermée, comment savais-tu qu'il était dans la pièce ?

— Eh bien, je... je pouvais l'entendre vaguement.

— Ah ! oui ? Qu'est-ce que tu veux dire par « tu pouvais l'entendre » ?

— C'est-à-dire... je... je...

Kossmeyer avait retrouvé son sourire. D'un seul coup la terreur de Dusty se transforma en fureur noire.

— Allez vous faire foutre ! Je n'ai rien fait ! Je n'ai pas à répondre à vos questions !

— Bien sûr que non, rétorqua Kossmeyer. On peut laisser au district attorney le soin de les poser. C'est un de ses gars qui est là, dehors, dans la voiture.

— Enfin, je...

Le district attorney ! Kossmeyer avec le district attorney ! Il les avait contraints à accepter le faux pour le vrai, et à présent c'était leur tour de transformer la vérité en mensonge. C'était lui-même qui avait établi la règle du jeu et maintenant...

— Je lui ai parlé. Je lui ai même souhaité une bonne nuit.

— Ah ! bon ? s'étonna Kossmeyer. Tu n'avais donc pas peur de le déranger ? Tu savais qu'il ne dormait pas ?

— Oui ! Je veux dire... enfin, je n'en étais pas sûr. J'ai parlé tout doucement et... et...

— Et il t'a répondu ? Il t'a dit « Bonne nuit, fiston » ou quelque chose dans ce genre ? Je suppose que c'est ce qu'il a dû faire. Sinon puisque tu dis que tu pouvais l'entendre, tu aurais pu apercevoir ce qu'il fabriquait malgré la porte fermée, tu te serais inquiété. Tu serais entré pour jeter un coup d'œil. Alors ?

Dusty fut sur le point de faire un signe de dénégation, mais il se ravisa et acquiesça :

— Oui... oui, il m'a répondu.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que... qu'est-ce... ? Euh... Ma foi, il a dit simplement : « Bonne nuit. Bonne nuit, Bill. »

— Voyons, voyons, je me demande si tu ne te serais pas mépris, par hasard. Cet homme était à deux doigts de la mort. Il était en plein coma alcoolique. Et pourtant, lorsque tu t'es adressé à lui, il t'a répondu ! Et sa réponse...

— Bon, d'accord ! Admettons... Peut-être ne lui ai-je pas dit bonne nuit ! Je ne lui ai pas parlé. J'ai simplement entendu qu'il était là. Je savais qu'il allait très bien et...

— Mais il n'allait pas très bien, justement !

— Enfin je... je veux dire... c'est ce que j'ai cru. Je pouvais l'entendre ronfler...

— Vraiment ? (Kossmeyer feignit la plus profonde stupéfaction.) Je connais pas mal de médecins que cette déclaration surprendrait ! Ils te diraient qu'en la circonstance tout état voisin du sommeil était impossible. Ses souffrances physiques étaient trop atroces, son esprit trop perturbé...

*Était-ce vrai ou pas ? Médicalement parlant était-ce réellement impossible ? Il n'en savait rien. Seul Kossmeyer savait, et il n'y avait pas de règle à ce jeu-là !*

— Je vais te dire, moi, ce que tu as entendu, Rhodes. Je vais te montrer...

— *Non ! Je ne veux pas !*

— Si ! hurla Kossmeyer. Il a été empoisonné. Il agonisait. Il n'avait plus toute sa tête et...

Le visage de Kossmeyer s'affaissa, ses traits vieillirent et s'adoucirent. Puis ils se raidirent et les replis de sa peau se gonflèrent. Il déglutit péniblement. Les veines de son cou saillaient comme des cordes. Un mince filet de salive s'écoula de sa bouche tordue par la souffrance et il se mit à haleter. Une sorte de râle s'échappa de sa gorge, un son étranglé perdu au milieu d'un gargouillis indescriptible mais hideusement significatif. Cette petite toux haletante, ces râles, et finalement l'étouffement...

Dusty ferma les yeux. Le bruit cessa et il les rouvrit. Kossmeyer avait déjà abandonné sa lugubre mimique. Il était debout. D'un signe de tête, il indiqua la porte :

— T'as commis une erreur, Rhodes. Une grosse erreur. T'as pas pensé que tu me retrouverais sur ton chemin !

— Mais je n'ai rien fait ! Je veux dire... vous savez bien que je ne l'ai pas tué ! Je ne savais pas, pour le whisky, ni pour la police d'assurance !

— T'auras tout ton temps pour essayer de le prouver. Suis-moi !

— Vous suivre ? Où... où ça ?

Mais, en réalité, ça n'avait plus beaucoup d'importance. Il avait finalement entendu le bruit affreux qu'il guettait, le bruit d'une porte qui se refermait.

Doucement mais fermement. Définitivement, le bannissant à jamais de sa vie à elle.

— Où ça ? fit Kossmeyer. Tu as demandé où ça, Rhodes ?

Kossmeyer se tenait les jambes serrées ; elles paraissaient liées ensemble ; de même, il avait les mains derrière le dos. Ligoté : comme un supplicié. Sa tête lui retombait sur la poitrine, au bout d'un cou qui, soudain, semblait-il, n'était plus qu'un lambeau de chair très étiré... Et, tandis que la brise légère faisait bruissier les rideaux, son corps se balançait doucement...

Il était pendu...

Pendu haut et court...

Dans la pièce silencieuse, illuminée par le soleil d'été, Dusty se vit pendu, lui aussi.

|                  |                             |                          |                               |                                              |
|------------------|-----------------------------|--------------------------|-------------------------------|----------------------------------------------|
| Titre original : | A SWELL-<br>LOOKING<br>BABE | © Jim Thompson,<br>1954. | © Éditions<br>Gallimard, 1968 | <i>pour la<br/>traduction<br/>française.</i> |
|------------------|-----------------------------|--------------------------|-------------------------------|----------------------------------------------|